PIERRE HARISPE

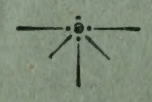
LAMENNAIS

ET

GERBET

ÉDITION ORNÉE DE 4 PORTRAITS HORS TEXTE
ET CONTENANT
DES LETTRES INÉDITES DE LAMENNAIS ET LACORDAIRE

TOME PREMIER

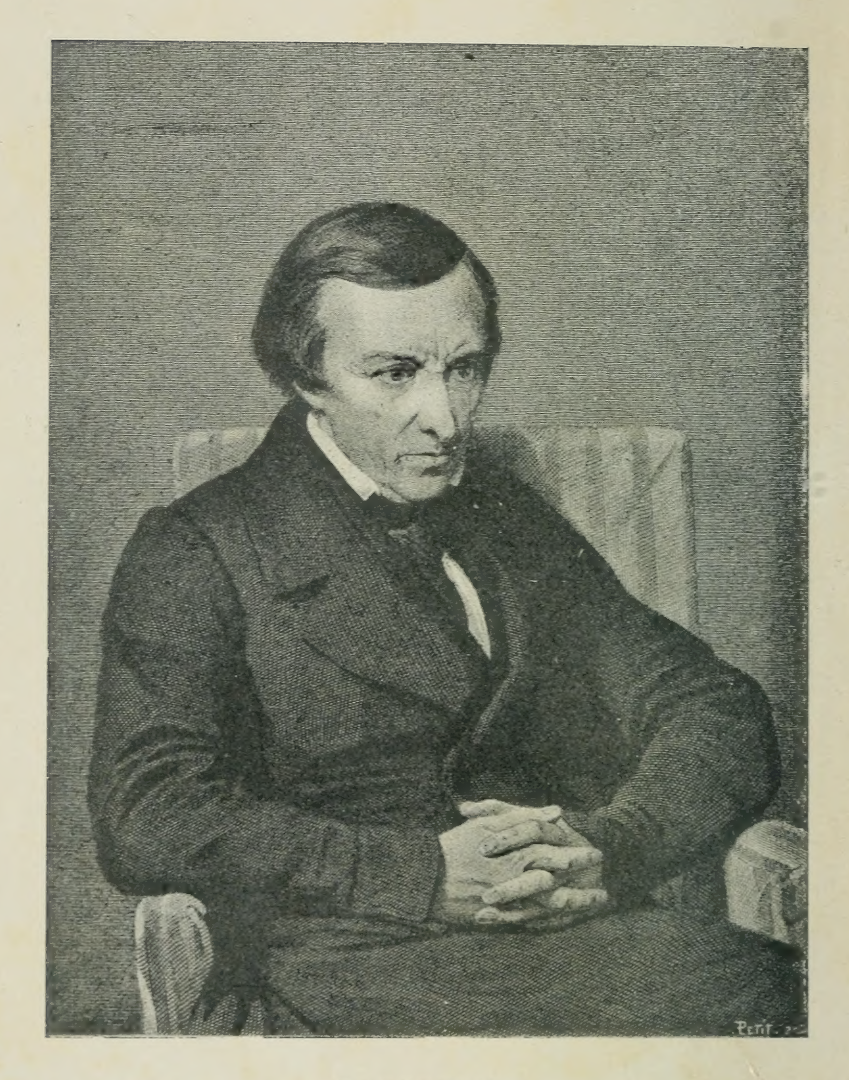


PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
3, RUE VAVIN, 3

(1ère édition)
le tome II n'a jamais paru (voir du m. : Lamennais

[Il y a eu un tirage chez Roumbaldi daté 1909, 5e édition, au format in 8°, avec "15 portraits et manuscrits hors-texte", et sans la table d'errata, les fautes ayant été corrigées]

LAMENNAIS ET GERBET



LAMENNAIS
d'Ary Scheffer (au Louvre)

PIERRE HARISPE

LAMENNAIS

ET

GERBET

ÉDITION ORNÉE DE 4 PORTRAITS HORS TEXTE
ET CONTENANT
DES LETTRES INÉDITES DE LAMENNAIS ET LACORDAIRE

TOME PREMIER



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
3, RUE VAVIN, 3

1909

CHAPITRE PREMIER

Contraste de nature et de vie

L'aurore du dernier siècle a eu des clartés radieuses, toute faites de gloire et de rénovation littéraire, qui l'ont illuminé jusqu'à son déclin. Il semble même qu'à son déclin il en ait été encore plus illuminé ; c'est que les lueurs de son crépuscule ont été tellement tristes, tellement ternes, que les feux de l'aurore l'emportaient.

Qu'avions-nous, en effet, et qu'avons-nous ? Nous avions Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Musset, Lamennais, Lacordaire, Gerbet, Montalembert, Louis Veuillot. Et qu'avons-nous ? Des fantômes littéraires qui brillent du reflet des gloires disparues, des ombres de ceux qui ne sont plus. Leur passage dans le siècle ressemble à ces traînées de lumière que laisse après lui l'astre du jour, quand il disparaît dans les flots.

Parmi les gloires de l'aurore, parmi ceux qui en ont illustré le char de triomphe, se trouvent deux physionomies sur lesquelles le regard s'arrête avec un sentiment mêlé d'admiration et de tristesse. Ce sont Gerbet, devenu plus tard Mgr Gerbet, et Lamennais, qui devint le pontife de la démagogie. Je ne sais pourquoi on les sépare, quand ils ont été si étroitement unis au plus beau temps de leur carrière d'écrivains, de philosophes et de polémistes.

On revient avec une certaine complaisance, depuis quelques années, sur l'œuvre et les œuvres si retentissantes de Lamennais. Sans doute parce que les tendances démocratiques qui l'emportent aujourd'hui dans l'Eglise sont l'œuvre de son école et le triomphe de sa cause ; sans doute aussi parce que ses traits grandissent avec l'âge et que le temps, loin de les amoindrir et de les effacer, les met au contraire plus en relief.

On publie ses lettres à ses amis, d'autres lettres intimes qui révèlent les luttes de son âme. On fouille sa vie, on refait son histoire, enfin l'on y revient sans cesse comme sur une image chérie qu'on voudrait ranimer à force de la regarder, lui refaire une vie plus complète, plus en harmonie avec les croyances premières. Je veux en parler à mon tour, porter mon coup de pinceau sur ses traits et les mettre plus en lumière, en les comparant avec ceux de son ami, son compagnon d'infortune, le confident de ses peines et de ses travaux, son autre lui-même, en un mot.

Le meilleur moyen de connaître Lamennais, le Lamennais de la *Chesnaie*, le Lamennais de l'*Avenir*, c'est d'entrer dans ses relations intimes avec celui qu'il aimait le plus au monde, pendant cette magnifique période de sa gloire. Nous ferons ainsi d'une pierre deux coups, nous connaîtrons à la fois Gerbet ; l'un nous fera entrer plus avant dans l'âme de l'autre. Ces deux amis qui, dans les allées de Juilly, à l'ombre où Malebranche allait s'asseoir, communiaient si souvent à la pensée l'un de l'autre, se révèleront à nous dans la plénitude de leurs aspirations et de leurs sentiments intimes.

Le premier, le maître, était petit, sec, les traits un peu durs, l'œil profond et pénétrant ; le second était grand, légèrement courbé, maigre aussi, mais avec des saillies sans angle et des yeux méditatifs incomparablement doux. Le premier ne parlait pas, ou parlait peu ; il écoutait, silencieux, les paroles de son ami, ou il suivait le cours de ses pensées et de ses rêveries, en regardant l'allée verte. Tout à coup, ses yeux se relevant de terre jetaient un éclair ; aussitôt le second s'inclinait pour l'entendre. Alors Lamennais, les deux mains derrière le dos, s'animait, disait quelques paroles sous forme de sentence, et rentrait dans son silence. S'il continuait de parler, il joignait le geste à la parole, et son geste était ferme, saccadé, parfois violent. Il s'enivrait à la fougue de ses pensées ou plutôt des visions prophétiques qui hantaient son esprit ; il relevait sa

tête et, sans un sourire, le front toujours sombre et tourmenté, il prenait son essor. Le flot de l'éloquence coulait à plein bord de ses lèvres, et il emportait, comme un aigle sous son aile, son ami en des régions inconnues et sans nom. Puis il s'arrêtait tout à coup comme épuisé de l'effort qu'il avait tenté, il se repliait en lui-même, et regardait la terre, avec cette anxiété que donne l'aspect d'un abîme où l'on est suspendu. Gerbet l'interrompait alors, mais, lui, avait la parole douce ; elle sortait d'un sourire comme le parfum s'exhale d'une fleur. Ses yeux qui, loin de s'abaisser à la terre, se fixaient le plus souvent dans le ciel, en portaient les clartés radieuses ; ils étaient empreints de bonté. Les joies de l'espérance s'y épanouissaient et répandaient sur son visage une douceur exquise. Son geste était sobre et grave. Il n'interrompait jamais son maître et ami : il le suivait. Il en était séduit, fasciné, mais à son tour il le charmait. Il était bien le David qui, par l'harmonie de sa voix, calmait les fureurs de Saül. Ces deux natures se complétaient. L'une avait plus de force, et l'autre plus de grâce. L'une était sombre, tourmentée, aigrie par les souffrances, et néanmoins s'y complaisait. L'autre, toujours calme, radieuse, confiante dans l'avenir et se détachant, d'un coup d'aile, de tout ce qui pouvait peser sur elle. Dans les rapports extérieurs, avec les amis ou disciples, l'une adoucissait les angles de l'autre.

Gerbet était l'onction balsamique qui guérissait

les brûlures et les plaies que la parole enflammée du maître pouvait faire, quand il se débattait dans la lutte. Au temps de la grande gloire, on les comparait, l'un à Bossuet et l'autre à Fénelon. Oui, Lamennais était un Bossuet, moins le calme, la sérénité, et cette pleine possession de soi dans les hauteurs qu'il atteignait.

Bossuet plane comme l'aigle dans le sublime : Lamennais n'y arrive que par bonds, et ne s'y maintient que par l'éclat de l'invective. Bossuet est toujours le même ; Lamennais, jamais. Gerbet a plus d'unité, mais aussi moins de vigueur. C'est un Fénelon moderne, mais un Fénelon plus philosophe, un Fénelon plus mâle, si je puis m'exprimer ainsi. On sent qu'il a moins sacrifié à l'élégance de la forme. Le cygne de Cambrai s'était plus nourri d'Homère et de Virgile que d'Albert-le-Grand et de Thomas-d'Aquin. Gerbet avait fait de Platon et de saint Augustin ses maîtres de prédilection. Son style s'en ressent ; il a plus d'énergie et dit davantage.

Joseph de Maistre, comparant quelque part Bossuet et Voltaire pour leur incomparable clarté, « l'un et l'autre, dit-il, sont simples, clairs et limpides », avec cette différence néanmoins que Bossuet est clair, limpide comme le vin, et Voltaire comme l'eau. L'un a des pensées sublimes et profondes, sous une forme de cristal, qui les rend visibles et simples ; l'autre exprime des riens sous la forme légère et pure aussi, qui les fait entrer sans effort dans les esprits.

J'avais donc raison de dire que Lamennais et Gerbet se complétaient l'un l'autre. Dieu les avait unis pour l'honneur et le bien de l'Eglise. Ils s'aimaient d'une amitié profonde et pure que rien n'avait pu troubler pendant de longues années. Ils se comprenaient admirablement, et se comprendre, pour deux êtres qui s'aiment, c'est le bonheur, c'est la possession de l'âme l'un de l'autre dans la communion des pensées et des sentiments, c'est la garantie de l'avenir.

Pourquoi faut-il que ces liens si doux et si élevés aient été rompus ? Qui donc a pu troubler l'harmonie de ces deux âmes si bien faites l'une pour l'autre ? Gerbet va nous le dire, dans des pages aujourd'hui ignorées et qui sont peut-être les plus belles de ce siècle. Nous les voulons tirer de l'oubli, et les offrir à nos amis comme le chant du cygne du poète et du philosophe, du Platon chrétien pleurant la mort de Socrate, du maître aimé, de l'ami le plus cher et le meilleur :

« Ces dernières années ont vu un fait bien rare dans les annales de l'Eglise. En s'exilant loin d'elle, M. de Lamennais n'a été accompagné par aucun de ceux qui avaient partagé ses travaux. Tous se sont rangés à la droite du vicaire de Dieu et ils n'ont suivi que de leurs regards tristes celui qui s'engageait à gauche, dans une route qui conduit on ne peut dire où.

« Est-ce là comme une scène du dernier jugement ? Nous devons garder, nous gardons avec amour une espérance meilleure ; Dieu voit, dans

le passé, des mérites qui montent vers lui comme une prière, et la mémoire de Dieu est miséricordieuse. Rien ne nous est aussi consolant que cette pensée, rien si ce n'est le désir que Dieu lit aussi dans le fond de notre âme, de donner, s'il le fallait, tout notre sang pour obtenir à Tertullien tombé la grâce d'une seule larme.

« Nous devons accorder à notre douleur particulière les premiers mots de cet écrit ; mais nous sentons qu'elle ne doit pas se répandre ici en de longs discours, et qu'il lui sied bien de s'ensevelir dans une douleur plus sainte, dans la commune douleur de l'Eglise. Les gémissements de cette mère divine sont grands ; toutefois, ce n'est point sur elle qu'elle gémit. Depuis dix-huit siècles, l'épouse adorée de Jésus-Christ est endurcie aux persécutions et aux apostasies, et elle use, avec ses genoux, la pierre du scandale à force de s'y prosterner en faveur de ses ennemis. Depuis le renoncement de saint Pierre, nulle défection, nulle chute ne l'étonne. Elle sait qu'à toutes les époques de tribulations, il se rencontrera des disciples infidèles qui diront aussi : *je ne l'ai pas connue, non novi*, et qui la renieront à la voix d'une servante passionnée et turbulente, qui prend presque toujours le nom de liberté.

« Celui qui, dans son zèle emporté, aura tiré l'épée pour en frapper Malthus, celui qui aura souvent blessé de sa dure et sanglante parole le front de ses adversaires, tombera ; il tombera sous le coup de ses propres malédictions, afin que tous

comprennent que la *charité est la meilleure sauvegarde de la foi.*

« A l'aspect de cette chute, une douleur profonde consterne les cœurs fidèles, mais ils n'en sont pas troublés. Plus cet esprit sera tombé de haut, plus vivement ils sentiront que leur foi a d'autres bases qu'un respect superstitieux pour la changeante et chétive chose qu'on appelle le génie de l'homme ; dans les âmes catholiques, il n'y a pas de fétichisme envers le talent. Si une étoile s'éteignait dans le ciel, aurions-nous besoin pour cela d'être rassurés dans notre foi à l'ordre du monde ?

« Lorsque ces grands scandales viennent contrister l'Eglise, il arrive presque toujours que l'apostasie présente certains caractères qui, indépendamment du fond des choses, établissent des préjugés légitimes contre elle et prémunissent les faibles contre la séduction. Dieu force la nouvelle hérésie à imprimer elle-même sur son front et sur ses mains, suivant l'expression de l'Ecriture, le signe de l'aveuglement et de la chute.

« Ainsi, d'abord, M. de Lamennais déclare que jusqu'au dernier moment il n'avait pas compris ce que c'était que le catholicisme. Il avait passé sa vie à l'étudier ; il avait écrit un livre sur la tradition de l'Église, il avait traité dans d'autres écrits les questions les plus fondamentales sur l'origine, les caractères et l'étendue du pouvoir spirituel : et il avait fait tout cela sans se douter au fond de quoi il parlait, sans savoir à quoi l'en-

gageait la profession de la foi catholique. Il disait pourtant alors que la doctrine catholique était un fait palpable, éclatant comme le soleil, que rien n'était plus facile que de la connaître, qu'un catéchisme et du bon sens suffisaient pour cela. Eh bien ! ce fait palpable lui avait échappé ; ce soleil, il ne l'avait pas vu ; ce catéchisme, il ne l'avait pas compris. Si cela est, quel aveuglement inouï dans sa vie passée ! Si cela n'est pas, quel aveuglement prodigieux que de se persuader à faux qu'il a été aveugle ! Aveuglement pour aveuglement, lequel des deux est le plus probable ? Est-ce lorsqu'il confiait à ses notes sur l'*Imitation de Jésus-Christ* de si humbles et de si touchantes prières pour être préservé de l'orgueil, père des ténèbres, est-ce alors que Dieu le frappait de cécité ? ou bien les écailles ne sont-elles tombées de ses yeux que lorsqu'au moment de sa condamnation, dans ce terrible combat intérieur entre l'humilité et la révolte, il a laissé entrer dans son cœur cette parole : « Je n'obéirai « pas : *Non serviam.* »

« En général, on croit peu aux aveugles qui n'auraient commencé à voir clair qu'à l'instant même où la foudre les a touchés.

« M. de Lamennais déclare aussi que le premier et principal mobile de la résistance a été son attachement à des idées politiques incompatibles avec la doctrine proclamée par Rome.

« C'est pour retenir ces idées, qui aboutissent en dernière analyse à présenter la République

comme le seul gouvernement légitime, c'est pour cela qu'il s'est décidé à rompre avec l'Eglise catholique. Sa propre expérience aurait dû lui apprendre pourtant à ne pas s'appuyer, avec une confiance aussi absolue, sur ses opinions politiques du moment. Je ne dis point ceci pour le blesser, Dieu m'en est témoin ; je le dis, parce que, dans un aussi grand scandale, il faut tout dire. M. de Lamennais a été le Juif-Errant de la politique. Il a été tour à tour monarchique comme M. de Bonald et la Chambre de 1815, bourbonnien comme M. de Chateaubriand, ultra-royaliste comme le *Drapeau Blanc*, ligueur comme le duc de Guise, et démocrate comme Carrel. Il n'y a pas, sur le terrain des questions sociales, une pierre solide ou un vain tas de poussière, sur lequel il ne soit monté successivement, en criant à haute voix : Voici le fondement du monde ! Et, chaque fois, c'était la même confiance dans son opinion, le même ton tranchant, le même mépris pour ses adversaires assez stupides ou assez vils pour ne pas répéter avec lui : voilà le fondement du monde ! Après tant d'inconstances, il lui siérait bien d'être moins hautain envers ce qui n'a jamais varié : les vagabonds doivent être humbles. Dieu avait permis tout cela afin que, le jour où M. de Lamennais renierait l'Eglise, au nom d'une théorie politique, il fût dépouillé de toute autorité personnelle, précisément en cette matière même, et que ses convictions nouvelles fussent discréditées d'avance par ses perpétuelles variations.

« Dieu a permis aussi qu'une autre marque, qui attriste tous les regards de son sinistre éclat, rendît visible à tous l'excès de son aveuglement. Quand j'entends dire que le prêtre d'un Dieu de paix vénère, dans les insurgés de l'anarchie, les martyrs du XIXe siècle, ou que le traducteur de l'*Imitation* (1) fraternise avec la femme qui a écrit *Lélia*, je vois le bandeau sur ses yeux, et sur son front le signe de l'ange déchu.

« En parlant de ceux qui se sont soumis d'esprit et de cœur à tous les jugements du vicaire de Jésus-Christ, M. de Lamennais a dit qu'ils ressemblent à des statues vivantes. Mais quand même cela serait, j'aimerais mieux être une statue vivante qu'une ruine.

« On sent tout ce que ces paroles me coûtent. Celui qui déclare une guerre ouverte à l'Eglise, qui prophétise sa chute, qui, dans les dernières pages de l'écrit qu'il vient de publier, n'a pas craint d'outrager, par le plus brutal sarcasme, l'auguste vieillard que la chrétienté salue du nom de père, a eu en moi un ancien ami, qui l'aimait d'une amitié née au pied des autels et qui avait pour lui autant de dévouement, je crois, qu'aucun des amis nouveaux qui sont venus courtiser sa révolte. A ce souvenir je tombe à genoux, offrant pour lui à Dieu des prières dans lesquelles il n'a

(1) Comment a-t-on pu mettre en doute que la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* ne fût pas de Lamennais, quand Gerbet, son ami, son compagnon d'étude, son commensal, affirme le fait dont il était le témoin de tous les jours !

plus foi, et je ne me relève que pour combattre, dans l'ami de ma jeunesse, l'ennemi de tout ce que j'aime d'un éternel amour... »

Quels beaux sentiments ! Quelle tendre sollicitude pour l'ami qui s'éloigne ! Quelle tristesse profonde dans ces pages ! Comme on y sent le déchirement du cœur, la rupture des liens aimés. A partir de ce jour, Gerbet n'écrit presque plus ; sa douleur agit sur son tempérament, il tombe malade, et ce n'est que pressé par ses amis, prenant et laissant mille fois son travail, qu'il écrit l'*Esquisse de Rome chrétienne*, qu'il n'a jamais du reste achevée. Tous les chrétiens pleurèrent avec lui le cher Féli de la Chesnaie, comme on l'appelait familièrement. Nous connaissons la douleur de Gerbet, car il l'a souvent rendue, avec cette mélancolie navrante et sublime dont son âme débordait. Mais Lamennais s'est tu, il n'a confié à aucun écho les plaintes de son âme. On se figure communément que cette nature altière a été insensible aux sanglantes ruptures du cœur. Il n'en est rien cependant.

M. Ferdinand Barrot, ancien ministre de l'Empire et grand référendaire du Sénat, me dit un jour, ou plutôt dans une de ces veillées d'hiver, où l'on aime à évoquer des souvenirs : « J'ai connu Lamennais à la Constituante d'abord, puis je l'ai revu étant ministre. Un jour, je lui tendis la main avec une certaine affection et, comme il en paraissait étonné, je lui dis que j'avais gardé de lui un impérissable souvenir. Comment cela, me fit-il, et où m'avez-vous connu?

« — C'est vous, lui répondis-je, qui m'avez fait faire ma première communion.

« A ces mots, la figure de Lamennais se contracta; deux larmes coulèrent silencieuses le long de ses joues maigres, et brusquement il se détourna de moi. Ces larmes me firent une impression profonde et je voulus les sécher, mais Lamennais me fuyait et je ne pus le joindre. »

Oh! que ces larmes de l'aigle blessé durent être amères! Elles révèlent des souffrances d'autant plus cruelles qu'elles sont dévorées dans le silence. Larmes de douleur, peut-être de regret. Oh! qu'elles ont dû compter et peser dans la balance des miséricordes!

Le tigre dans le désert, frappé par le chasseur, ne cherche point à guérir sa plaie; il s'y acharne au contraire, la déchire et l'agrandit.

Ainsi a fait Lamennais : il s'est complu dans ses souffrances et en a augmenté l'étendue et l'amertume. O âme si noble, d'une indomptable énergie et d'une faiblesse d'enfant, comme tu as dû expier sur la terre tes égarements et tes rêves de prophète! Je suis au bord de cette mer dont tu aimais les furies et les colères qui avaient bercé ton enfance, et il me semble que chaque vague qui vient expirer à mes pieds me porte tes angoisses et tes plaintes. Elle les élève aussi jusqu'au ciel, et Dieu a dû les entendre souvent. Je ne puis croire que tu sois irrévocablement éloigné de Lui, car tu l'as trop aimé et cherché sur la terre.

Saint Thomas dit qu'au moment de la transition de ce monde à l'autre, dans cet intervalle d'une seconde, où l'âme se détache du corps, avant même qu'elle soit entrée dans la vision, il se fait en elle une grande lumière qui éclaire toute l'existence. En ce moment, oui, Dieu a dû te jeter un soupir, un cri de regret dans le sein, et ce seul cri a dû toucher son cœur d'une bonté infinie et apaiser sa justice. Ton frère, revenu dans la solitude de la Chesnaie, frappait souvent à la fenêtre derrière laquelle tu avais si souvent dormi, et dans sa douleur il t'appelait : « Féli, mon cher Féli, où donc es-tu maintenant ? » Il a pleuré pour toi et avec toi, et Dieu a dû compter ses larmes pour ton repentir, car l'amour vous confondait l'un avec l'autre, et unis dans la douleur sur la terre, j'ai l'espoir que vous êtes unis dans l'au-delà.

Une physionomie peut plaire par les contrastes, les oppositions à elle-même qu'elle offre, ou par l'unité, l'harmonie parfaite de son ensemble. Dans le parallèle que je fais entre ces deux prêtres, philosophes, écrivains et poètes, l'esprit et le regard trouvent ces deux agréments : d'un côté ce sont des traits heurtés et saillants, et des inégalités qui déconcertent ; de l'autre, des ondulations graves qui se répètent, mais ne se contredisent et ne se heurtent jamais.

Dès sa plus tendre enfance, Robert-Félicité de Lamennais échappe par sa mobilité. Né au milieu de la tourmente révolutionnaire, il en subit le

contre coup. Le souffle des grandes révoltes qui passe par le monde berce la couche où il repose. Souvent il va s'asseoir, seul, sur un rocher parmi les flots qui s'agitent ; il contemple la mer, il en aspire les colères et les tempêtes, il vit de sa mobilité, de ses jaillissements sur la grève, de son calme impassible, de ses vagues écumantes qui bavent en mugissant, et de ses flots qui expirent avec un dernier murmure.

La révolution dans les esprits, cet océan, emblème vivant d'indépendance, de force et de profondeur, avaient été sa première éducation. Il en prit les caractères et se ressentit dans la suite de leurs principes.

La nature sauvage des côtes de l'Armorique acheva de compléter sa formation. A sept ans, il est l'ami passionné de la mer ; il s'affranchit de tout pour elle. Du matin jusqu'au soir il la contemple, il l'écoute, il lui répond, il s'identifie avec elle et semble en éprouver les émotions profondes. Il croit déjà la posséder, la comprendre et, désignant ses camarades assis comme lui sur le rocher, il s'écrie avec une fierté naïve : « Ils regardent ce que je regarde, et ne voient pas ce que je vois. » Il ne peut supporter aucune contrainte, aucune sujétion. L'obstacle l'irrite et, comme la vague frémissante, il le brise et passe au travers ou par dessus.

Lorsque son institutrice l'appelle pour la lecture, il ne peut en subir la méthode. Il veut apprendre à sa manière et suivre son caprice.

L'institutrice, dont la patience est lasse, lui arrache un jour le livre des mains et lui dit d'un air vexé : « Monsieur Féli, vous ne saurez jamais lire et vous resterez un ignorant. » Eh bien, il n'en sera rien ; Féli s'empare du livre et l'emporte avec lui sur la falaise. Quelques jours après, non seulement il l'avait lu, mais il le savait par cœur.

Il commence à étudier le latin avec son frère, mais sans se soumettre aux règles coutumières. Il en prend et en laisse selon son humeur et sa fantaisie. L'océan est son maître de prédilection dont la seule voix le dompte et le subjugue.

Le curé de la paroisse veut lui apprendre son catéchisme, mais les objections sans cesse renaissantes de cet enfant indocile le forcent à y renoncer. Abandonné de son frère et de son curé, il s'enferme dans la bibliothèque de son oncle, dévore les œuvres de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire. Jean-Jacques Rousseau devient son professeur de philosophie.

Esprit d'opposition, nature rétive, l'éloquence de son maître ne trouble pas sa raison, mais l'éclaire. Il discerne dans cette phraséologie séductrice le vrai du faux, et, élevé à l'école de la raison pure et du philosophisme pendant les plus belles années de sa jeunesse, il sort à vingt et un ans de la bibliothèque de son oncle en s'écriant : « Je veux me faire prêtre. » Il fait sa première communion et il se fait prêtre.

Nous avons déjà un tableau complet de cette

nature ; Lamennais sera, dans l'âge mûr et dans sa vieillesse, ce qu'il fut dans son enfance. En l'observant ainsi de près, tout s'harmonise dans sa vie, et loin de se contredire, il est conséquent avec lui-même.

Lamennais est comme l'océan des côtes armoriques ; il passe, comme lui, des sérénités les plus suaves, les plus exquises, aux fureurs les plus indomptées. Il pleure et gémit comme une mère, et rugit comme un lion. Il traverse dans ses ouvrages tous les états d'âme, depuis les plus poétiques, les plus tendres, jusqu'aux plus profonds, aux plus sublimes, aux plus violents. C'est le fils et le disciple de la Mer et de la Révolution. Il le demeure toute sa vie.

Gerbet a eu une éducation tout autre. Il est né, lui, dans une région calme et sereine : aucune tempête n'a bercé son enfance. Loin de la mer, au sein d'une vallée délicieuse, il a grandi comme un lis, protégé par les montagnes du Jura contre les vents perfides du dehors. Il n'a pas connu les effroyables mugissements des vagues s'engouffrant dans l'antre profond des rochers : il n'en a pas reçu sur la face l'écume rageuse. Le zéphir du vallon a seul caressé son visage en l'enivrant des parfums les plus doux. Son esprit portera toujours l'empreinte de cette paix radieuse qui a formé son âme, et l'a doucement élevée aux clartés immortelles de la foi.

« La vie de l'abbé Gerbet est toute simple, tout unie, et elle n'eut qu'un seul épisode considé-

rable : ce fut sa liaison avec l'abbé de Lamennais, auquel il s'était prêté et comme donné durant des années, avec un dévouement affectueux qui n'eut pour limite et pour terme que la révolte finale de ce grand esprit immodéré.

« L'abbé Gerbet, après avoir rempli tous ses devoirs d'une religieuse amitié, avoir attendu, avoir patienté et espéré, se retira en silence. Il avait été longtemps comme Nicole auprès d'Arnauld, c'est-à-dire un modérateur ; il avait tant qu'il avait pu adouci bien des aspérités, sauvé bien des chocs : il ne se lassa que quand il n'y eut plus moyen de persister, et il revint alors à être tout à fait *lui*.

« Les méthodes outrées et exclusives ne conviennent point à sa nature ; il s'empressa d'en retirer, d'en oublier ce que seul, il n'y eût jamais fait saillir et prévaloir à ce point. Il suffit d'une parole, d'un souffle émané du Vatican pour dissiper ce qui pouvait sembler nuageux et obscur dans les doctrines de l'abbé Gerbet. Ses douces nuées, à lui, ne renferment pas d'orage, et, en s'écartant, elles ont laissé voir un fond du ciel serein, à peine voilé par places, mais pur et délicieux. »

Qui parle ainsi de l'abbé Gerbet, qui le considère comme un des hommes les plus savants, les plus distingués et les plus vraiment aimables que puisse citer l'Eglise de France, l'un de nos meilleurs écrivains ? (1). C'est Sainte-Beuve que

(1) *Causeries du lundi*, tome VI, page 384.

Lamennais avait chargé de publier ses *Paroles d'un croyant,* avant son départ pour l'Allemagne. Sainte-Beuve qui avait de sa propre autorité supprimé de l'immortel pamphlet prophétique des passages qui lui paraissaient excessifs et trop injurieux pour Grégoire XVI.

Plus tard, Renan, le rationaliste, regrette aussi les excès dans lesquels était tombé Lamennais : « Sa mort, dit-il, fut de même couleur que sa vie ; il se coucha dans son obstination et il mourut dans sa colère. La sépulture ordinaire ne lui suffit pas, il lui fallut la fosse commune. Le fossoyeur, croyant tenir un mort vulgaire, demanda : « Il n'y a pas de croix ? — Non », lui fut-il répondu. Aucun signe n'indiquera donc à la postérité le lieu où repose le vieux prêtre. *Oh! pourquoi une grâce de Dieu, qui si souvent l'avait touché, n'était-elle pas descendue à ce moment suprême pour le rendre légèrement inconséquent et le tourner vers lui* ? » (1).

Le lecteur m'excusera si d'aventure un mot n'était pas à sa place dans ces citations. Je cite de mémoire, mais j'indique les sources et il peut juger par lui-même de leur fidélité. Mais en les lisant, il sera comme moi confondu : il se convaincra que Sainte-Beuve et Renan n'avaient aucune inconséquence à reprocher à Lamennais, et, secouant la tête, il répétera les immortelles paroles de Bossuet : « L'inconstance et l'agi-

(1) *Essai de morale et de critique*, étude sur de Lamennais.

tation est le propre partage des choses humaines. »

Qu'on me pardonne cette digression ; elle entre dans l'ordre de mes idées, et me ramène par une transition presque insensible aux contrastes de ces versatilités de l'esprit humain avec l'unité de vie et de croyance dont l'abbé Gerbet nous a donné le mémorable exemple.

En abordant M. de Lamennais pour la première fois, l'abbé Gerbet sentit, sans se l'avouer peut-être expressément, que ce talent vigoureux, hardi, qui ouvrait comme de vive force des vues et des perspectives, avait besoin tout auprès de lui d'une plume auxiliaire, plus retenue, plus douce, plus fine, d'un talent qui lui ménageât des preuves, qui remplît les intervalles et couvrît les côtés faibles, qui ôtât l'aspect d'une menace et d'une révolution à ce qui ne prétendait être qu'une expansion plus ouverte et un développement plus accessible du christianisme.

« L'abbé Gerbet revêtit le plus qu'il put le système de M. de Lamennais du caractère de persuasion et de conciliation qui lui est propre ; il en adoucit et en gradua les pentes : ce fut là proprement son rôle en cette période de jeunesse. (1) »

Ce que l'un dit d'un bond et avec une note excessive, l'autre le développe avec onction et mesure. Lorsqu'en 1830 ils lancent ensemble, avec la

(1) *Causeries du lundi*, tome VI.

collaboration de Lacordaire, de Montalembert, le journal *L'Avenir*, dès le premier numéro, portant la date du 16 octobre, M. de Lamennais entonne avec éloquence l'hymne de la liberté : « Après trente années de convulsions, de guerres civiles et étrangères, de gloires au dehors et de larmes au dedans, d'anarchie et de despotisme, tout à coup on vit apparaître comme l'ombre de l'ancienne royauté, et tous les yeux se fixèrent sur elle, et l'on crut que l'ordre allait renaître et que le repos de l'avenir était assuré désormais, car elle apportait des paroles de paix et de conciliation. Une éternelle alliance, c'est ainsi qu'on parlait, fut conclue entre le passé et le présent ; et des décombres énormes de je ne sais combien de gouvernements écroulés s'éleva un édifice nouveau, espèce de temple construit à la hâte, dans lequel les partis, abjurant leurs vieilles haines, devaient s'unir et s'embrasser.

« Tout cela se passait hier, et aujourd'hui l'on chercherait en vain quelques traces de ce qu'on disait affermi pour jamais : le temps roule ses flots sur ces vastes ruines... Le clergé français recevant à genoux les doctrines serviles que le despotisme lui imposait insolemment, corrompit dans son propre sein l'esprit du catholicisme, et le rendit aux yeux des peuples complice du pouvoir qui avait planté sa tente sur les derniers débris de la liberté chrétienne. *Trouvant la servitude près de l'autel des hommes s'effrayèrent de Dieu*... Mais qu'on le sache bien, si, dans l'en-

traînement d'une passion aveugle, qui que ce soit osait tenter de nous imposer des fers, nous avons juré de les briser sur sa tête... »

Le même jour, Gerbet franchit les hautes cimes et plane dans un calme qui fait contraste avec les menaces de son maître. Portons nos regards et plus haut et plus loin. « L'anarchie intellectuelle et morale, en descendant dans les régions inférieures de la société, y entretiendra, durant un temps plus ou moins long, une discorde effroyable; mais dans la région supérieure, là où se forment les doctrines qui, à la longue, deviennent des opinions de la foule, les préjugés se dissipent, les esprits se rapprochent en s'éclairant ; comme en un jour d'orage, tandis que des nuées menaçantes s'entrechoquent à la surface de la terre ébranlée, on découvre au-delà, dans les hauteurs de l'atmosphère, des signes lointains de sérénité.»

Le 18 octobre 1830, Lamennais fait un article sur la *Séparation de l'Eglise et de l'Etat.* Son style étincelant brille au soleil comme une épée de combat ; jamais pareil langage n'avait frappé les oreilles, jamais on n'avait poussé dans le clergé un cri plus audacieux et plus beau. Les proclamations de Napoléon n'électrisaient pas davantage ses soldats que ces articles pleins de feu. Tous les jeunes prêtres de France et de Belgique étaient animés d'une vie nouvelle. Même les vieux, parmi les glaces de l'âge, sentaient remonter au cœur un regain de jeunesse, lorsque Lamennais disait :

« Le moment est venu pour l'Eglise de se remettre en possession de la liberté qui lui appartient, de la liberté que lui garantit notre loi fondamentale. Que les évêques fatigués d'une longue oppression relèvent la tête et contemplent, dans les révolutions mêmes qui agitent la société, l'aurore de leur délivrance, la pleine jouissance de leurs droits, et ils l'obtiendront. Mais pour cela, qu'ils ne se trompent point, il faut qu'ils s'aident eux-mêmes, il faut qu'ils accomplissent, par un acte unanime et décisif, la séparation qui les affranchira; il faut, en un mot, qu'ils disent à l'Etat : Nous renonçons au salaire que vous nous accordiez et nous reprenons notre indépendance.

« Ministres de celui qui naquit dans une crèche et mourut sur une croix, remontez à votre origine; retrempez-vous volontairement dans la pauvreté, dans la souffrance, et la parole du Dieu souffrant et pauvre reprendra sur vos lèvres son efficacité première. Sans aucun autre appui que cette divine parole, descendez, comme les douze pêcheurs, au milieu des peuples et recommencez la conquête du monde. Une nouvelle ère de triomphe et de gloire se prépare pour le christianisme. Voyez à l'horizon les signes précurseurs du lever de l'astre, et, messagers de l'espérance, entonnez sur les ruines des empires, sur les débris de tout ce qui passe, le cantique de la vie. »

Tandis que le capitaine marchait ainsi de l'avant, entraînant après lui les plus vaillantes

troupes du clergé, l'abbé Gerbet rassurait les timides par la persuasion. Il traite avec calme et sérénité de la *Liberté de l'Eglise,* il écrit en même temps : « L'histoire de l'Eglise n'est qu'un long combat pour la liberté. Société universelle de vérité et de justice, elle a constamment à lutter en tous lieux, contre la force qui cherche sans cesse à prévaloir sur l'ordre intellectuel et moral. Cette lutte, qui n'est que l'antique et éternelle guerre de la matière et de l'esprit, a pris successivement, selon l'état de la société, des formes diverses, qu'il importe de remarquer, pour se former une idée juste de l'état actuel de l'Eglise...

« Catholiques, vous gémissez sur les maux de l'Eglise ; mais comprenez aussi, comme le comprirent vos ancêtres, que tous ces maux dérivent d'un seul, la servitude. Quand naguère on vous a dit que, dans un temple auguste, construit des mains de vos pères, la prière avait cessé, ce silence a consterné vos cœurs, et vous avez frémi toutes les fois que la renommée vous apportait, avec les cris d'une joie sinistre, le bruit d'une croix qui tombait.

« Ces déplorables scènes ne sont que l'image d'un sacrilège plus vaste, bien qu'il frappe moins vivement les sens. Entendez-vous dans presque toute l'Eglise le silence de la vérité captive, et dans tous les pays où une législation usurpatrice vous arrache l'éducation de vos enfants, ne savez-vous pas qu'elle les envoie trop souvent là où on abat la croix dans leurs âmes ? Repoussez, repous-

sez avant tout l'oppression morale, et toutes les autres servitudes tomberont avec elle.

« La liberté de vos croix, de vos temples, dépend d'une liberté plus haute, la liberté complète de la conscience et de la vérité. »

Ainsi parlaient les deux amis. Et maintenant, lorsque, après tant d'années écoulées, on relit attentivement leurs paroles, les larmes vous montent aux yeux en voyant la servitude morale dans laquelle gémit encore aujourd'hui l'Eglise en France.

La petite Belgique seule a suivi l'impulsion donnée par Lamennais ; elle a secoué le joug qu'on voulait lui imposer et lui maintenir. Les évêques belges se sont souvenus des écrits prophétiques des puissants rédacteurs de l'*Avenir*. Ils ont donné l'exemple des grandes et belles luttes pour la liberté religieuse et ils ont sauvé l'Eglise. Aucune considération politique n'a pu entraver leur marche triomphale vers l'indépendance glorieuse de la foi.

Il n'en a pas été ainsi en France, hélas ! Selon l'antique usage de Dieu, sa force apparaît sous les apparences fragiles et dédaignées de la faiblesse. C'est avec les petits de ce monde que Dieu confond l'orgueil des grands. La petite Belgique, si faible, et comptant pour peu dans la balance des destinées européennes, donne l'exemple de la plus complète liberté religieuse, vaillamment conquise, dans la civilisation la plus avancée.

Certes, l'élan fut beau en France, au sortir de

la révolution de 1830 ; les champions de l'Eglise menaient bien le combat ; mais leurs efforts furent paralysés par la politique d'un gouvernement plein d'astuce qui ne voulait rien perdre de ses avantages. Le joug avait été secoué avec vigueur sur sa tête, car dès que les premiers numéros de l'*Avenir* parurent, on vit partout s'organiser la résistance à l'oppression.

A Montpellier, 6.000 personnes s'étaient assemblées autour d'une croix que l'autorité voulait enlever. L'évêque lui-même qui, d'accord avec le pouvoir civil, venait en procession pour en exécuter le décret sacrilège, tout en faisant à Dieu amende honorable, fut obligé de se retirer. La foule était menaçante et se renouvelait sans cesse autour de sa croix, et en faisait la garde d'honneur. Cela se passait le 20 octobre 1830, au moment même où Lamennais sonnait la charge et la victoire dans son journal.

Jamais hommes n'exercèrent une influence plus souveraine et plus efficace parmi les catholiques français. Lamennais et ses disciples, pleins d'une ardeur guerrière, électrisaient aussi bien les masses populaires que le clergé. Leurs noms étaient sur toutes les lèvres, et quand ils passaient quelque part, on courait à leur rencontre pour les entendre et les admirer.

Un jour, Lamennais se présente à l'église Saint-Irénée, de Lyon, pour y célébrer la messe. Le sacristain, croyant avoir affaire à un prêtre quelconque, voire peut-être à un chevalier d'aventure,

le regardait avec une figure qui témoignait d'une extrême défiance, dans tous les cas d'une grande surprise, car Lamennais était revêtu d'une simple redingote noire.

« Attendez, Monsieur, je vais avertir le curé ; mais qui dois-je lui annoncer ?

— Lamennais.

— Lamennais ? fit le sacristain, ouvrant des yeux plus grands que sa tête, Lamennais ?

Et, sans rien entendre davantage, il courut au clocher et mit en branle toutes les cloches au grand émoi de la paroisse.

CHAPITRE II

Les luttes dans l' « Avenir ».

J'éprouve un sentiment de tristesse invincible en considérant les luttes sans merci, hélas, sans résultats, que livrèrent les champions du journal l'*Avenir,* pour la cause de la liberté religieuse.

Lorsqu'au soir du combat, le voyageur attardé traverse le champ de bataille, qu'il voit d'un côté du sang répandu, de l'autre des cadavres meurtris et des membres déchirés, des morts, des morts, encore des morts pour une grande cause qui lui est chère, il se réjouit et chante, si la victoire les couronne, mais il s'affaisse sur lui-même, et le front penché vers la terre, il gémit et il pleure, si tous ces soldats dorment leur dernier sommeil dans le désespoir de la défaite. La perspective de tant d'efforts et de tant de nobles sacrifices inutiles l'emplit d'une sombre mélancolie et lui

fait envisager l'avenir avec angoisse. Je suis un voyageur du temps, qui chemine vers l'éternité, et ma route est sillonnée de mille espérances déçues et de mille ombres chères et sacrées qu'éveille et anime le souvenir d'un passé glorieux. Je leur demande avec instance de vouloir bien me dire le secret de leurs souffrances et, levant leurs bras décharnés, pour toute réponse, ils me montrent un gibet dressé sur la montagne, et, sur ce gibet, la justice et la liberté expirantes entre la tyrannie et la servitude.

Ils ont combattu pour les sauver toutes deux; ils ont appelé les hommes, leurs frères, à leur secours, et les hommes, indifférents à leurs appels, ont poursuivi leur route, sans entendre leurs voix. Et seuls contre tous, ils ont livré une lutte insensée, et saouls de combats sans issue, ils ont brisé leurs crânes sur la croix qui portait le juste, et ont expiré dessous. Les clameurs des forcenés ont applaudi à leur mort ; mais tout à coup le jour s'est fait sur leurs membres mutilés, et tous ont admiré leur vaillance et pleuré leur injuste destinée.

Oui, tous ont admiré leur vaillance et pleuré leur injuste destinée, même ceux qu'ils avaient blessés dans l'ardeur et la sainte folie de l'attaque.

Il est bon de rappeler leur souvenir à ce jour qui décline et qui, après s'être levé dans les transports de la victoire, s'ensevelit dans la honte et la boue. Il est bon de revivre un passé, si plein d'éclat et

d'honneur, quand le présent est sombre, et abject.

Est-ce la logique des événements qui, après les mêmes lâchetés, amène les mêmes combats ? Est-ce Dieu qui venge ses morts et appelle d'autres morts pour en faire un trône où siègeront enfin la justice et la liberté plénière de son Eglise? Je ne sais ; mais il est certain que les évêques belges ont remporté la victoire et délivré l'Eglise de la servitude en suivant la ligne de conduite tracée par les rédacteurs de l'*Avenir*, que Léon XIII lui-même semble s'en être inspiré lorsqu'il a voulu affranchir les catholiques français de leur sujétion aux régimes déchus.

En lisant son encyclique, vous vous trouvez transporté d'un demi-siècle en arrière, en pleine lutte pour la liberté et parmi ses plus éloquents champions, et vous croyez entendre ces mémorables paroles de l'abbé Gerbet du 21 octobre 1830 :

« Heureusement, il n'est personne parmi nous qui ne sache distinguer aujourd'hui l'immuable vérité de nos croyances religieuses, de la vérité perpétuellement mouvante de nos croyances politiques, et quelle que soit la puissance de nos vieilles affections, aucun de nous ne se laissera prendre au langage de ces royalistes qui ne voient dans le catholicisme qu'une succursale de la royauté, qui ne lui supposent qu'une vie d'emprunt, qui s'imaginent enfin que la loi de son existence est de rester inflexiblement attaché à une seule des innombrables formes que comporte

la société. De quelque manière qu'ils déguisent leur propre pensée, elle se résout en un blasphème ou un mensonge car, à moins qu'ils ne regrettent les promesses du Sauveur, ils ne savent ce qu'ils disent, ou bien ils affirment que ces promesses se rapportent aussi bien au trône des Bourbons qu'à celui du Dieu vivant.

« Laissons ces demi-chrétiens se débattre tout seuls entre leurs désirs et leur conscience. Ce qu'il y a de noble et de généreux dans leurs sentiments, de vérité latente dans leurs cœurs, finira par l'emporter sur des préjugés que l'infortune a rendus honorables, et lorsque le temps aura usé leurs regrets, qu'ils auront enfin compris qu'un culte impérissable ne pouvait avoir qu'une liaison passagère avec des institutions mortelles, ils reviendront franchement aux doctrines que professaient leurs ancêtres. Leurs idées sont plutôt incohérentes qu'ennemies, et, de leur part, nous n'aurons rien à craindre aussitôt qu'ils seront sortis de leur fausse position. Mais, dans les rangs opposés, des hommes plus dangereux ont pris place, et nous avons hâte d'apprendre au vieux libéralisme, à ces voltigeurs de 93 que le temps a épargnés, le peu de fruit qu'ils vont retirer d'une révolution à laquelle ils auraient probablement concouru avec moins d'ardeur s'ils avaient pu en deviner les conséquences.

« Le rôle de protégé sied mal au catholicisme ; le repos l'engourdit, la sécurité le paralyse, et la liberté la plus orageuse lui vaut mieux qu'une

tranquille servitude. Aussi le gouvernement qui le caresse n'est-il pas toujours celui qui lui convient, et, à tout prendre, il redoute moins la haine que l'amour de l'autorité temporelle, car l'une lui donne une énergie que l'autre enchaîne et neutralise. »

Le plan lui-même de Lamennais pour la défense de la liberté religieuse n'a-t-il pas été repris et suivi de tous points par les catholiques français, dans ces derniers temps? Les mêmes persécutions n'ont-elles pas rencontré les mêmes résistances? N'avons-nous pas entendu le même langage, moins la vigueur et l'énergie, lorsque les écoles ont été laïcisées, lorsque les croix ont été arrachées des asiles sacrés où la charité publique s'incline aux malheureux, lorsque, sous des dehors de neutralité dans l'enseignement, on a créé l'odieux apostolat de l'athéisme et de la haine, qu'on a voulu distinguer entre l'enseignement profane et Dieu?

« Les langues, disait l'*Avenir*, l'histoire, l'astronomie, la physique, les mathématiques, la philosophie, tout cela est plein de Dieu. Les langues, par exemple, nous servent à parler de lui, à transmettre son nom de peuple en peuple, du passé à l'avenir ; elles sont les monuments de Dieu encore plus que des nations qui les ont parlées ; elles sont Dieu lui-même, car il est écrit quelque part que le Verbe c'est Dieu. Et pourtant on les a fait prisonnières! Une faction arrête, aux portes de l'avenir, la parole et la pensée des

temps primordiaux; elle se constitue le canal obligé des traditions du genre humain, et il faudra son bon plaisir pour que Dieu puisse parler du commencement à la fin des choses !

« Laissons cette distinction risible du sacré et du profane. Il serait vraiment curieux que l'Université déterminât la limite et qu'elle fît le cadastre des sciences terrestres pour mieux asseoir son monopole.

« Il n'y a donc plus à raisonner; la liberté d'enseignement est une loi; elle est contemporaine et sœur de tout pouvoir vivant en France : elle est assise sous les quatre pieds du trône. Toutefois, il n'est pas inutile de raisonner un peu, même quand on n'a pas besoin d'avoir raison.

« Personne ne doute de cela, tout le monde sait que l'enseignement et la liberté ont creusé, le long des âges, deux sillons illustres et inséparables dans leur fortune. Comment donc l'enseignement serait-il esclave, aujourd'hui que la liberté est devenue la victoire ! Quoi ! parce qu'il sera sorti de la tête d'un soldat, dans des jours de fer, une académie tout armée, une espèce de Minerve, moitié païenne, moitié gothique, la France ne pourra dans des jours meilleurs, souffler sur ce fantôme qui aspire à l'immortalité ? C'est trop d'ingratitude et d'inconséquence ; c'est trop oublier la source d'où jaillit la liberté, et qu'il est encore au monde des Rois qui arrêtent, aux portes de leur empire, les leçons de l'Europe comme d'autres y arrêtent la peste.

« Vouloir la liberté sociale et le progrès de l'humanité, sans liberté d'enseignement, c'est vouloir un phénomène sans cause.

« On ne l'a même pas assez remarqué, presque toute liberté est une liberté d'enseignement : la liberté des cultes est une liberté d'enseignement ; la liberté de la tribune et du barreau, celle de l'industrie, des arts, des voyages sont des libertés d'enseignement. Et la raison de cela est dans la définition même de la liberté. »

Comment se fait-il donc que tant d'efforts pour la plus noble des causes — la cause de la liberté religieuse — aient été vains, plus que cela, qu'ils aient tué ceux qui les avaient si glorieusement tentés, et avec une ardeur et un esprit d'abnégation qu'on ne retrouvera peut-être jamais ?

Pour comprendre les chances diverses d'un combat, il faut envisager la valeur respective des combattants et l'importance des positions qu'ils occupent. D'un côté se trouvait un gouvernement arrivé de la veille au pouvoir, et résolu à tout tenter pour s'y maintenir ; du même côté se trouvait un épiscopat qui voulait aussi garder ses positions ; de l'autre il y avait Lamennais, Gerbet, Lacordaire, Montalembert et une notable partie du clergé, c'est-à-dire, il y avait, humainement parlant, la faiblesse ajoutée à la faiblesse.

L'épiscopat était encore gallican, tout imbu des principes de 1682 ; il avait pour le défendre la richesse et la force. Lamennais, ne l'oublions pas, est le premier en France qui ait levé l'éten-

dard de l'ultramontanisme et proclamé la souveraineté absolue du Pape dans l'Eglise, et c'est grâce à ses efforts que l'on est arrivé aujourd'hui à la reconnaître comme la seule autorité infaillible.

L'abbé Gerbet, l'ami de la solitude et des grandes mêlées, marchait avec Lamennais la main dans la main et d'un même cœur. Ce que disait l'un, l'autre le proclamait hautement. Ils ont pu se tromper tous les deux, mais nul ne peut révoquer en doute leur bonne foi et leur désintéressement, car ils ont tout perdu pour défendre leur cause.

Pascal disait : on croit fort des témoins qui se font égorger, et il parlait des premiers apôtres et de la sincérité de leur foi. Les champions de l'*Avenir* étaient aussi comme les premiers apôtres : ils mettaient leur vie tout entière au service de leur cause, et marchaient à la mort pour la défendre.

« Je sais, écrivait Lamennais à son ami Benoît d'Azy, je sais autant que personne combien l'homme se trompe aisément ; mais si je me trompe, c'est assurément avec une conviction profonde, après avoir longtemps examiné, pesé le pour et le contre, et sans qu'aucun intérêt personnel quelconque ait pu m'attirer vers le parti que j'ai pris. Je le crois le seul vrai, le seul raisonnable, le seul qui renferme des moyens de salut et des espérances de vie. Jamais, durant le cours de la mienne, il ne m'a semblé voir quelque

chose plus clairement, jamais ma conscience et toute mon âme ne m'a plus vivement porté à la défense d'une cause.

« Je serais heureux d'y sacrifier tout ce que j'ai, tout ce qui peut appartenir sur la terre à l'homme (1). »

Et cette cause, c'était le Pape, c'était le catholicisme; mais c'était le Pape et le catholicisme contre le pouvoir civil et contre les évêques. Pour affranchir l'Eglise, il faut commencer par affranchir sa tête, disait Gerbet ; il faut, par conséquent, mettre le Pape au-dessus de tout pouvoir civil et des évêques : il faut rompre ce lien honteux de dupe qu'on appelle le Concordat.

Le journal l'*Avenir* venait à peine de paraître, et déjà des souscriptions, des adhésions accouraient de toutes parts et encourageaient la vaillance des combattants : des prêtres, des chanoines, des vicaires généraux même, marchaient avec eux, et parmi eux se trouvait au premier rang l'abbé Doney, qui leur adressait cette lettre enthousiaste :

« A Monsieur le rédacteur de l'*Avenir*,

« Monsieur,

« J'ai lu avec admiration les premiers numéros de l'*Avenir* et je ne puis résister au désir de

(1) *Un Lamennais inconnu*, par Laveille. Un vol. in-12, Librairie Castaigne, Kouwnaar, succ., 22, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères.

témoigner publiquement à ses rédacteurs, et surtout à l'illustre M. de Lamennais, la joie qu'il inspire à tous les amis éclairés et sincères de la religion et de la liberté. Oui, vous avez exprimé les vrais sentiments du clergé lorsque vous avez dit qu'il demandait la séparation entière de l'Eglise et de l'Etat, et qu'il ne serait hostile à aucun gouvernement qui lui laisserait toutes les libertés et tous les droits spirituels qu'il tient de sa divine institution.

« Plus de nominations aux évêchés et aux cures par les hommes du pouvoir, plus de budget ecclésiastique, plus d'entraves à l'enseignement et au droit d'association : voilà ce qu'il faut à l'Eglise,ce que tous les hommes éclairés désirent, ce que vous ne devez pas cesser de réclamer ; en le faisant, soyez sûrs que vous serez compris, que vous trouverez sympathie dans le clergé et hors du clergé, et que vous servirez en même temps la cause du pays et celle de la religion.

« L'isolement malheureux où se trouvent NN. SS. les évêques ne leur permet plus de se réunir, de s'entendre, de se concerter ensemble pour prendre bientôt et d'un commun accord les résolutions généreuses que vous leur suggérez et que notre salut rend nécessaires. Mais du moins vous attirez leur attention sur un des besoins les plus pressants des églises de France, et, lorsque le progrès de la révolution actuelle amènera enfin lui-même cet état de choses qu'elle sollicite depuis si longtemps et qu'elle avoue hautement,

lorsqu'elle renfermera la religion dans les temples et qu'elle mettra les frais du culte à la charge des fidèles, nous recevrons sans étonnement et nous supporterons sans nous plaindre un état de choses que nous aurons prévu et dont nous avons compris d'avance les immenses avantages pour le triomphe de la foi.

« Je ne connais point l'opinion du clergé des autres diocèses ; mais dans le nôtre il y aura bientôt une parfaite unanimité de doctrine et de sentiments ! Il y a longtemps que nos chefs nous y préparent. Nous voulons pour tout le monde, pour nous comme pour les autres, une liberté large, une indépendance absolue, sauf la soumission aux lois, que chacun, dans la limite des mêmes lois, soit libre de penser, de parler et d'agir comme il voudra.

« L'abbé DONEY. »

Nous avons donné cette lettre, parce qu'elle exprime d'une façon complète les sentiments unanimes du clergé, ou à peu près unanimes. Les évêques s'en émurent. Ils sentaient bien qu'ils allaient perdre cette force matérielle et cette richesse, cette tranquille jouissance du bien-être où ils reposaient leur foi molle et languissante. Ils suscitèrent d'abord un mouvement parmi les valets et les courtisans du pouvoir, ils engagèrent une partie du clergé à la résistance. Des prêtres, en petit nombre, s'unirent à eux pour répandre partout la défiance, et accuser d'hérésie

les défenseurs du Saint-Siège, qui protestèrent aussitôt en ces termes :

« Il paraît qu'elle est venue en France, l'an de grâce 1830, à quelques prêtres délicieusement frappés du bonheur de la dépendance purement civile, et qui aspirent à se reposer de leurs fatigues catholiques dans le giron de l'Etat.

« Il faut faire une fin. Toujours des révolutions, des ultramontains, des papes ! et un clergé si mal payé pour tant de tribulations ! Ne pourrait-on pas une fois en finir, s'accommoder aux idées et aux passions du monde qui ne change pas, qui est et qui sera toujours le monde, établir une seconde Eglise anglicane riche et puissante ? Car, *où il n'y a point de foi, il faut de l'argent, l'Etat le sait bien.*

« Du reste, nous n'avons rien à dire à ces hommes, ni pour les éclairer, ni pour les toucher de honte. Ils sont dans une région impénétrable au regret, au-dessous même du schisme. La conviction, le talent, la peur, tout leur manque, jusqu'à l'infamie, qui ne peut pas les atteindre.

« Ils s'y élèveront sans doute un jour. Nous avons voulu seulement démasquer leurs menées, de peur que le nom de la liberté qu'ils y mêlent ne séduisît quelques âmes. Elles peuvent voir quelle liberté apporte le schisme, et ce qu'il en revient à une Église de prendre le prince pour le pape. »

On comprend ce qu'un tel langage dut susciter de haines et de colères. Celles-ci causèrent des

blessures aussi amères que profondes dans l'âme de Lamennais. Lorsqu'après la journée de labeur il rentrait à Juilly, fatigué d'une lutte stérile, abreuvé de souffrances morales et physiques, il fallait toute la douceur et l'énergie patiente de l'abbé Gerbet pour le retenir sur la pente du découragement. L'ami connaissait la sensibilité profonde de son ami : il arrêtait les lettres violentes pleines de fiel et de calomnies qui arrivaient de tous les points de la France, et il ne les lui communiquait qu'à la longue et selon les dispositions dans lesquelles il le trouvait. Il le prenait à part et seul, le long de l'allée solitaire, et ne lui versait jamais le venin qu'enveloppé dans le concert des louanges et des cris de gloire qui venaient aussi de toutes parts couronner le front de Lamennais.

Gerbet avait des ménagements infinis pour son ami; il veillait à tous les vents qui portaient des tempêtes. « Ah ! s'écriait-il, s'ils savaient tout le mal qu'ils lui font, en suspectant sa bonne foi et son ardent amour de l'Eglise, comme ils défendraient à leurs lèvres de se montrer si acerbes, et d'être parfois si cruelles. »

Nature excessive et passant, d'un bond, de l'extrême tendresse aux duretés et aux violences les plus outrées, Lamennais ne prenait rien avec mesure. Un rien le blessait jusqu'aux entrailles, et comme une femme il tombait dans un abattement, une prostration qui affligeait ses disciples, ou s'abandonnait aux furies les plus désordonnées

qui les troublaient. C'est pourquoi, dès qu'il se trouvait seul après une journée orageuse, Gerbet l'entourait de prévenances affectueuses, il lui prodiguait les soins de la plus tendre amitié : il lui rappelait les grandes et sublimes pensées que lui-même avait répandues dans ses écrits, sur la patience et la résignation chrétiennes.

Parfois même, sans qu'il s'en doutât dès l'abord, il lui en faisait la lecture, et ces pensées qu'il avait écrites, ces phrases qu'il avait tracées, lui venant de cette bouche amie, avec l'harmonie de cette voix qu'il aimait à entendre, le tiraient tout à coup de son silence; un sourire effleurait sa lèvre, un éclair passait dans ses yeux et, tendant sa main à Gerbet, il s'animait et faisait entrevoir aux yeux de tous les trésors infinis de son cœur. Après cet effort il retombait en lui-même, et souvent il répétait : « En voyant la sottise, la bassesse et la méchanceté des hommes de cette époque, j'éprouve un dégoût profond qui se tourne en abattement. Il est au-dessus de mes forces de faire quoi que ce soit, de m'intéresser à quoi que ce soit. Ecrire est pour moi un supplice. Une vérité dite me semble une vérité profanée, une hymne chantée dans une taverne. Les uns ne veulent que ce qui endort, et les autres que ce qui enivre. Il n'y a plus qu'à se taire désormais, jusqu'à ce qu'on parle de dessus les décombres et les ossements (1). »

(1) *Lamennais inconnu.* Un volume in-12.

Alors Gerbet l'encourageait, lui montrait le Pape, l'Eglise du Christ toujours opprimée, et demandant de nouveaux martyrs de sa liberté à chaque siècle qui se lève. Il lui parlait avec feu de l'audace de ce préfet de la Meurthe qui déclarait « qu'il ne prescrirait ni n'interdirait nulle part l'enlèvement de la Croix : qu'il approuverait cet enlèvement dans les communes où il serait désiré par l'opinion (1) » ; il lui dénonçait ce maire d'Aubusson qui, sur l'ordre de son sous-préfet, violait une église catholique en y introduisant le corps d'un défunt malgré l'opposition formelle de l'autorité ecclésiastique (2). Après lui avoir dénoncé ces actes de despotisme, il lui montrait les encouragements qui venaient de toutes parts, et la lettre de l'abbé Doney, vicaire général de Besançon, et celles de tant d'ecclésiastiques si recommandables par leur science et leur vertu, et qui acclamaient en lui un sauveur, en lui répétant à l'envi l'un de l'autre : « La lecture de votre journal m'a fait éprouver des sentiments de joie et d'admiration que je ne puis vous exprimer. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, si énergiquement réclamée par M. de Lamennais, est le vœu unanime de tout le clergé de notre diocèse, à l'exception d'un très petit nombre d'esclaves volontaires de la vieille routine cartésienne (3). »

(1) *L'Avenir*, 20 octobre 1830.
(2) *id.* 3 novembre 1830.
(3) *id.* 25, 26 et 30 octobre 1830.

Animé par ces exemples et sous l'empire de l'émotion causée par les attentats quotidiens contre les libertés de l'Eglise, Lamennais reprenait sa plume d'une main fiévreuse, et il écrivait ces lignes qui sont encore d'une actualité surprenante : « Pour nous, simples prêtres et simples fidèles, combattons sans relâche pour notre affranchissement, ne souffrons pas que qui que ce soit ose nous exclure du droit commun. Montrons que nous sommes Français en défendant avec constance ce que nul ne peut nous ravir sans violer la loi du pays. Disons au Souverain : Nous vous obéirons, tant que vous obéirez vous-même à cette loi qui vous a fait ce que vous êtes, et hors de laquelle vous n'êtes rien. »

Le mouvement grandit et avec lui la peur et la colère ; l'épiscopat gallican s'allie au pouvoir civil ; la justice du pays poursuit, les évêques intriguent à Rome, et dénoncent une multitude de propositions hérétiques ; des prêtres calomnient, les journaux jettent la boue. Le système de la certitude sert de prétexte aux tenants de l'orthodoxie doctrinale.

Lamennais, voulant pousser le protestantisme dans ses derniers retranchements, avait fait du témoignage, du consentement universel des peuples, l'unique source de certitude : ce que tous disent être vrai ne saurait être faux. Sans doute le témoignage universel est une source de certitude, mais elle n'est pas la seule. Si l'individu par lui-même ne peut avoir aucune certitude, comment

la donnera-t-il à la masse des individus? Le zéro ajouté au zéro ne fait jamais l'unité : l'absence de certitude ajoutée à l'absence de certitude ne peut jamais constituer la certitude.

Cet argument simple, qui n'échapperait pas à un enfant, a échappé cependant à ce grand esprit, et ses ennemis ont abusé de son erreur, et s'en sont fait une arme contre lui.

L'argumentation de Lamennais se réduisait à celle-ci : Ce que l'universalité du genre humain admet comme vrai est seul vrai, car la raison individuelle est faillible et toujours sujette à l'erreur.

Or, toutes les vérités du dogme catholique sont le patrimoine de tous les peuples, tant de ceux du temps passé que de ceux d'aujourd'hui. Tous les ont admis sous une forme ou sous une autre.

Donc le catholicisme est la seule religion vraie.

L'intention était excellente et la conclusion rigoureuse ; mais elle partait de prémisses fausses, car, encore une fois, si la raison individuelle ne peut jamais avoir la certitude, comment la donnera-t-elle à l'ensemble des raisons individuelles ?

Ce qui avait frappé Lammennais, c'était cette admirable harmonie de croyances reçues et transmises d'âge en âge, depuis Zoroastre, Confucius, Aristote, Platon, tous les philosophes grecs jusqu'à nos jours. Frappé, transporté, enthousiasmé,

il poussa la logique à l'extrême, sans penser que tout ce qui passe la mesure du raisonnement sort pour cela même de l'ordre logique.

Telle fut cependant la séduction de la forme dont il enveloppa son système, que beaucoup s'y laissèrent prendre, et que même des protestants abjurèrent la Réforme et le suivirent avec transport.

On profita donc de cette erreur sur la certitude, et de toutes celles qui s'y rattachaient, pour semer le doute et la défiance sur l'orthodoxie de Lamennais et de ses disciples.

La lutte n'était pas circonscrite entre Lamennais et l'épiscopat s'appuyant sur la monarchie, ou la monarchie s'appuyant sur l'épiscopat ; elle était surtout entre la papauté et le pouvoir civil, entre la papauté et le gallicanisme. C'était une lutte de principes, et pour la déguiser on la fit dégénérer en querelle personnelle, et Lamennais paya de sa vie et des plus cruelles souffrances la destruction de l'hérésie. Ses erreurs à lui, on les grossit, afin d'amoindrir celle qu'on voulait sauver : les gallicans firent de Lamennais un hérésiarque, pour témoigner de leur zèle envers l'Eglise et paraître ainsi moins hérétiques, et l'on vit Mgr d'Astros, archevêque de Toulouse, chercher à se faire pardonner ses doctrines gallicanes, en dénonçant à Rome cinquante-six propositions extraites des ouvrages de Lamennais, de Gerbet, de Rohrbacher. Il en demandait la censure et la condamnation, mais il n'avait pas le même souci

des doctrines autrement pernicieuses qu'il couvait dans son propre sein.

Il se vengea ainsi de celui qui avait écrit ces magnifiques paroles dans l'*Avenir* du 7 décembre 1830 : « Adhérant universellement et sans la moindre restriction aux doctrines du Saint-Siège, pure expression du christianisme, à qui le monde doit tout ce qu'il possède de civilisation et de liberté, nous repoussons avec dégoût les opinions qu'on appelle gallicanes, parce qu'opposées à la tradition, réprouvées par l'autorité la plus haute qui existe parmi les chrétiens, elles consacrent l'anarchie dans la société spirituelle et le despotisme dans la société politique ; opinions également odieuses et basses, qui, rendant la conscience même complice de la tyrannie, font de la servitude un devoir, et de la force brutale un droit indépendant de la justice. »

Mgr d'Astros ne pouvait oublier cette sanglante exécution de ses propres doctrines ; dénoncé le premier, il dénonça son dénonciateur, afin de s'en débarrasser ainsi. Plus tard, c'est cependant à ce même archevêque, ennemi en principe de la papauté, que Grégoire XVI se plaindra de son défenseur. Nous ne suspectons pas les intentions de Grégoire XVI : il fut un pape politique, mais son embarras était inextricable. Au fond de lui-même il aimait Lamennais ; il savait qu'il défendait sa cause, mais il avait contre lui l'épiscopat et le gouvernement français. Approuver Lamennais, c'était désapprouver ces deux puissances

armées pour la défense de leurs intérêts communs et les pousser au schisme. Pour éviter une si épouvantable extrémité, de deux maux il a choisi le moindre : il sacrifia Lamennais, ou si l'on aime mieux, il fit en sorte que Lamennais se sacrifiât lui-même.

Le grand malheur de Lamennais a été de venir avant son temps. Il a vécu et a mené son valeureux combat quarante ans trop tôt.

Lamennais a donc devancé son heure, et c'est là sa plus grande erreur : il réclamait trop tôt et avec une énergie, je l'avoue, démesurée, ce que d'autres ont demandé quelques années plus tard.

Les articles de l'*Avenir* étaient tous des articles d'avant-garde, le corps de troupe des doctrines solides manquait à la suite.

Le maître, philosophe et profond penseur par nature, n'avait pas soumis son vaste esprit au sillon de la philosophie et de la théologie chrétiennes. Il s'était affranchi des liens de la scholastique.

Montalembert et Lacordaire étaient les clairons qui ouvraient la marche, et ils sonnaient haut et clair. Gerbet, plus grave, plus pondéré, plus appuyé de fortes études, venait ensuite et comblait discrètement les lacunes laissées par les troupes d'élite qui, dans l'élan généreux de leur jeune ardeur, allaient parfois à l'aventure. On peut discuter leurs méthodes, leurs systèmes, leurs erreurs, mais non leur foi, leur courage et leur dé-

vouement à la plus noble des causes. Ils voulaient quatre choses, et en elles se résumait toute la doctrine de leur journal : la suprématie absolue du Pape, la liberté complète de l'Eglise, franche de tous liens avec les formes politiques ; l'abrogation du Concordat et la suppression du budget du clergé.

Ces quatre choses ont été conquises malgré l'opposition acharnée de l'épiscopat : la première, sous le glorieux pontificat de Pie IX ; la seconde, sous celui de Léon XIII, et les deux autres sous celui de Pie X. Les deux dernières ont été longtemps retenues par les pouvoirs publics qui, pour s'établir, ont toujours promis d'en affranchir l'Eglise de France, mais les promesses politiques sont trompeuses ; elles ne deviennent sincères que sous les menaces du peuple abusé.

En principe, le Concordat était depuis longtemps abrogé ; car une des parties contractantes, l'Etat, ne respectait plus les clauses du contrat. Son application actuelle était un retour aux doctrines condamnées du gallicanisme, c'est-à-dire la reconnaissance, en fait, d'une Eglise nationale, et subordonnée aux exigences du pouvoir civil. Ce n'était plus le Concordat que l'Etat reconnaissait et appliquait en France, c'étaient les articles organiques, et les articles organiques, c'était le *gallicanisme pratique*. Inconséquence bizarre, on reniait les principes, et on en acceptait l'application.

Les rédacteurs de l'*Avenir* avaient plus de

logique; en repoussant les doctrines gallicanes, ils savaient qu'ils devaient par cela même rejeter le Concordat, et les articles organiques qui en émanent, et le budget des cultes qui les justifie. C'est pourquoi on les entendait répéter avec une admirable énergie :

« Le mot fatal est prononcé. C'est ainsi que toutes les langues appellent les paroles suprêmes qui contiennent une forte et triste vérité. Le mot fatal a donc été dit à l'Eglise de France par un de ses enfants dont elle ne peut nier l'amour, et qui a trouvé la gloire en la servant.

« Plût à Dieu, lui a-t-il dit, que vous fussiez reine encore ! Mais le temps a emporté la couronne que les Francs vous avaient donnée et que vingt peuples mêlés à leur sang avaient affermie sur votre tête. Il ne vous reste aujourd'hui de votre patrimoine qu'un pain précaire, et de votre alliance avec les rois que la servitude. Osez devenir libre, fallût-il être pauvre. N'allez plus demander au Trésor une vie que l'ingratitude vous accorde à regret, et levez les yeux vers Celui qui vous envoya sans tunique et sans bâton porter la paix au monde en échange d'une hospitalité d'un jour. Ces paroles ont été dites avec un autre accent dont la mémoire sera éternelle. Des chrétiens, des étrangers même s'en sont émus.

« Les chrétiens se rappelaient les premiers temps de leurs pères, alors qu'ils étaient pauvres et qu'ils s'aimaient, alors que la liberté, chassée de dessous le Ciel, renaissait avec eux sous le palais

de Néron. Ils croyaient entendre la voix de leur Maître disant à ses disciples : « N'ayez ni or, ni « argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni un sac « pour le chemin, ni deux tuniques, ni souliers, « ni bâton ; car l'ouvrier mérite de trouver sa « nourriture. »

« Sans doute il vient des temps où les nations reçoivent Dieu avec magnificence comme leur premier maître, où son habitation parmi les hommes est plus célèbre que le palais des rois ; mais la pauvreté du disciple ne doit jamais périr : elle est une vertu. Et quand les peuples retirent à Dieu leur confiance jusqu'à ne plus lui donner un asile d'emprunt, quand ils n'accordent la vie à ses envoyés qu'à condition de les avoir pour esclaves, alors le disciple doit secouer la poussière de ses pieds et reprendre sur la terre le nom de voyageur. Ce n'est pas lui qui s'en va, il est chassé. On ne dit jamais à Dieu : Va-t-en ! On le fait captif quand on n'en veut plus. »

Ces paroles animent les cœurs fidèles, qui s'émeuvent d'un bout de la France à l'autre. Le clergé en foule se presse autour des champions de Dieu et de la liberté. Les journaux eux-mêmes les plus indifférents leur font écho, et saluent par des chants d'enthousiasme la régénération sociale que promet l'alliance de la religion et de la liberté. « Il est rassurant, dit le *Mémorial de l'Yonne*, de voir le christianisme envisagé comme le type de l'affranchissement politique et intellectuel de l'espèce humaine. »

Du fond de la Bretagne jusqu'au sommet des Alpes et des Pyrénées, leur cri de ralliement résonne de clocher en clocher ; les saints curés renoncent à tous leurs biens pour les consacrer à la cause de la liberté religieuse ; les offrandes suivent les lettres d'adhésion et les confirment. L'*Avenir* renonce à les insérer toutes, tant elles sont nombreuses.

Combien Lamennais dut être consolé des outrages subis et des calomnies dont il était l'objet constant, lorsque, pendant la veillée du soir, Gerbet, profitant d'un moment de tristesse et de silence, ouvrait, avec un éclair de joie dans les yeux, une lettre comme celle-ci, qu'il lisait avec complaisance :

« Diocèse de Bayonne, 15 janvier 1831.

« Au rédacteur de l'*Avenir*,

« Votre journal, Monsieur, gagne de plus en plus dans le pays basque, terre de foi et de liberté.

« Le clergé, plein de vigueur sacerdotale, calme toutefois et sainte, comprend toute la puissance de la pauvreté libre qui élève l'âme indépendante au-dessus des vains bruits de la terre, et ne lui montre ici-bas que des sacrifices à faire et des âmes à sauver.

« Viennent donc les Eglises nationales, viennent les *mandements administratifs* d'un ministre pontife, pas un ne répondra. Notre terre, vierge encore et pure de toute erreur, n'opposera

que le mépris à ces vaines et ridicules tentatives. Que si la violence la menaçait dans sa foi, un cri de douleur et d'indignation s'élancerait de tous les cœurs. Le Basque a pu souffrir bien des oppressions, mais celle de la conscience, jamais. Le nom seul de schisme et d'hérésie fait bouillonner son sang et, s'il n'est pas de peuple plus soumis à l'ordre, il n'en est pas, je vous l'assure, de plus indomptable aux persécutions. »

A ces lettres modestes, mais éloquentes dans leur simplicité, venait se joindre la voix plus autorisée encore de l'archevêque de Malines qui, dans sa lettre au Congrès, affirmait hautement, sans ambages et sans réserve, les doctrines soutenues par les rédacteurs de l'*Avenir*.

CHAPITRE III

Les Trahisons et les Calomnies

L'archevêque de Malines était alors le prince de Méan. Il suivait attentivement les progrès des champions de la liberté religieuse en France. Il était mieux placé que tout autre pour connaître les dangers auxquels cette grande cause exposait ceux qui la voulaient soutenir. Il savait l'opposition lâche et toute-puissante qu'elle rencontrait en haut, et comprenant toute la portée de son acte, il eut le courage d'affirmer ces mêmes doctrines au Congrès national. Il réclama des représentants de son pays la liberté de l'Eglise belge, c'est-à-dire la libre communication avec Rome, la liberté de l'enseignement et celle d'association. Il ne différa de l'*Avenir* que sur la question du traitement du clergé ; mais cette divergence provenait de la situation particulière en laquelle se trouve

l'Eglise belge. En Belgique, en effet, la nation étant foncièrement catholique, il importait peu qu'elle pourvût elle-même aux besoins de son culte par une loi ou par des secours individuels.

En France, au contraire, le budget du clergé était un impôt et non un hommage à la religion, un impôt qui affaiblissait l'Eglise, parce qu'on supposait que, sans lui, l'Eglise périrait. Aucun Belge n'avait cette pensée de sa religion, aucun n'aurait osé lui dire : Tu es bienheureuse que je te paye, car tu as faim. L'Eglise belge n'avait donc pas à prouver qu'elle pouvait se passer de l'aumône de l'Etat. Sa force morale lui était acquise, elle n'avait qu'à la garder.

En second lieu, les catholiques belges avaient une position patriotique dans leur pays. Le gouvernement n'aurait pas profité de leur traitement légal pour les asservir, et néanmoins l'archevêque de Malines voulait que le Congrès donnât au clergé des garanties à cet égard, *afin d'empêcher que, du chef de ses traitements, aucun agent du pouvoir exécutif ne puisse gêner le libre exercice du culte.*

N'était-ce pas assez pour engager plus avant Lamennais et ses disciples dans une lutte si glorieuse ! Les témoignages de sympathie qui leur venaient de toutes parts sous la forme d'adhésion, de secours ou de protestations, les hauts patronages qui semblaient les couvrir n'étaient-ils pas de nature à les encourager, à les confirmer dans la vérité de leurs doctrines et dans la justice de

leur cause ? La résistance des ennemis ne faisait alors qu'exciter leur ardeur, et leurs mauvais procédés, leurs persécutions lâches, exaspérer leur foi profonde et généreuse.

Cependant la conjuration ourdie dans les bas-fonds des convoitises inassouvies prenait de plus en plus jour. Le gouvernement et l'épiscopat gallican s'unissaient pour la commune défense de leurs prérogatives et de leur despotisme ébranlés.

Lamennais et Lacordaire comparaissaient au tribunal de simple police correctionnelle au sujet de deux articles qui avaient paru dans l'*Avenir*, sous le titre : *Aux Evêques de France*, et qui était de Lacordaire ; l'autre sous celui d'*Oppression des Catholiques*, et qui était de Lamennais. Lacordaire lui-même soutint la défense ; elle lui donna l'occasion de repousser à la fois, et, d'une langue ferme, les calomnies qui, comme des serpents, bavaient à terre, et les insinuations perfides du ministère public. Il termina par ces mémorables paroles, qui allèrent ranimer la foi engourdie de quelques prêtres attardés dans l'erreur : « Je proteste contre cette idée que les prêtres catholiques sont les ministres d'un *souverain étranger*. Non, Messieurs, cela n'est pas ; nous sommes les ministres de quelqu'un qui n'est étranger nulle part, c'est-à-dire de *Dieu*. »

Pendant que les deux illustres prévenus de la liberté et de Dieu sont assis sur le banc du tribunal correctionnel, la haine basse sème partout

son œuvre de destruction et de défiance. La persécution dont sont l'objet Lamennais et Lacordaire ne la désarme pas. Un instant les coups se détournent du maître pour s'acharner sur son jeune et vaillant disciple. Lacordaire est violemment pris à partie dans l'affaire des aumôniers des collèges royaux de Paris. On cherche à le mettre en contradiction avec lui-même, on épluche ses moindres paroles, on accuse sa plaidoirie d'être un tissu d'erreurs. *L'Ami de la Religion*, l'organe du pouvoir public et du gallicanisme, se fait remarquer surtout par la mauvaise foi de ses attaques et de ses allégations mensongères.

Cette fois l'abbé Gerbet n'y tient plus. Lui, l'homme de réserve et de prudence, le sage qui ménage sa parole pour ne la placer qu'au bon moment et au bon endroit, se révolte. Le soir même il tient conseil avec le maître, à Juilly. Lamennais, penché sur Lacordaire, le regardait avec une tendresse de mère ; il le consolait et cherchait à lui faire oublier les blessures dont son jeune front était meurtri, par les douceurs de ses témoignages d'amitié. Cet homme d'ordinaire si froid, si austère, s'effondrait en tendresse comme une femme, quand il voyait souffrir autour de lui. Il embrassa Lacordaire avec effusion, puis le regardant dans le fond de l'œil comme l'aigle regarde l'aigle, il lui dit d'ineffables choses qui restèrent jusqu'à la mort attachées à son âme. Et pendant que le maître berçait ainsi le disciple

sur son cœur, Gerbet écrivait d'une main ferme :

« *Lettre de l'abbé Gerbet à l'*Ami de la Religion, *sur son compte rendu du plaidoyer de l'abbé Lacordaire.*

« Paris, 23 janvier 1831.

« Monsieur,

« Le compte rendu du discours de M. l'abbé Lacordaire devant la Cour royale, que contient votre numéro du 22 janvier, est dans son ensemble (je me sers de suite du mot propre) une calomnie. Le but évident de cet article est de jeter des nuages sur l'attachement de M. Lacordaire aux principes du catholicisme. Vous savez bien pourtant, en votre âme et conscience, qu'il y tient plus que vous, car votre gallicanisme ne peut lui faire d'autre reproche que d'être *trop* attaché à Rome. Mais cela même révèle le mystère que recouvrent ces imputations calomnieuses. Elles se rattachent à un plan que vous suivez depuis longtemps, Monsieur, avec une triste fidélité et qui consiste à présenter ceux qui ont le malheur de professer une soumission sans bornes au vicaire du Christ comme des hommes qui cachent, sous une apparence trompeuse, la révolte et le schisme. Vous poursuivez dans M. Lacordaire un nom plus grand encore et quelque chose aussi de bien autrement respectable que ce nom. Alors même que vous paraissez n'attaquer au grand jour que les personnes, la doctrine romaine est là, dans l'ombre, comme

l'éternel et invisible ennemi que cherchent vos coups.

« Ne vous étonnez donc point si je me fais un devoir de vous répondre. Uni à M. l'abbé Lacordaire par les liens de la plus étroite amitié, j'ai à défendre contre vous ce qu'il y a de plus sacré dans la réputation de mon ami, la foi d'un bon prêtre. Mais bien plus dévoué encore à la cause du Saint-Siège, je viens vous demander compte des injures que vous avez prodiguées à ses défenseurs. Je veux dévoiler, dans une seule, la valeur de toutes les autres, et faire enfin retourner la lumière sur six ans de déceptions. Prenez-y garde, Monsieur, il s'agit ici beaucoup plus de votre réputation, à vous, que de celle de mon ami. Je le défends bien moins que je ne vous accuse...

. . . .

« Ce prêtre, Monsieur, va paraître dans huit jours devant la Cour d'assises, pour avoir poussé le cri d'alarme à la face des dangers qui menacent le catholicisme, et qui vous ont effrayé vous-même, pour des paroles brûlantes d'amour pour l'Eglise, pleines de la soumission la plus profonde à son chef, de la vénération la plus tendre pour nos premiers pasteurs. C'est ce moment que vous avez choisi. C'est lorsqu'il est en butte aux persécutions du pouvoir que vous essayez de lui ravir l'estime de ses frères !

« Ceux qui liront son discours et votre compte

rendu, Monsieur, auront à comprendre d'où peut venir tant de haine contre des efforts tentés avec une bonne foi si publique et avec un dévouement pour lequel la justice criminelle sera peut-être moins rigoureuse que la vôtre. Il y a longtemps que cette haine se révèle par les mêmes insinuations, et qu'on s'acharne à prédire le jour où nous tomberons dans le silence et dans l'hérésie. Dix ans de patience et d'un catholicisme éprouvé n'ont pas touché nos persécuteurs. Le jeune homme qu'ils poursuivent aujourd'hui s'attendait au même sort, et il le portera avec une constance qui ne désarmera pas l'orgueil des opinions blessées, mais que Dieu et ses amis consoleront à l'envi jusqu'au jour où la haine se tait devant la mort.

« Je suis, Monsieur, etc.

« P. GERBET. »

Il est vraiment touchant de voir l'union qui existait et faisait battre à l'unisson des mêmes sentiments toutes ces âmes. Combien de fois durent-ils terminer leurs veillées en chantant : « Oh ! qu'il est bon à des frères de vivre ensemble. » *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Il faut remonter bien haut au temps des mœurs primitives, et des amitiés monastiques pour retrouver un tel accord de doctrine, de pensée et de sentiment.

D'ordinaire, quand de grands esprits s'unissent pour travailler à une œuvre commune, ils ne s'entendent qu'à condition de suivre chacun sa pente

et sa nature. La communauté de vie est une source de division et souvent de rupture, parce qu'elle découvre à la longue les travers que la distance tient voilés, et provoque des froissements et des heurts. Ici la bonne entente était telle qu'aucun ne pouvait se passer du commerce de l'autre. Les disciples recherchaient sans cesse le maître, et le maître recherchait ses disciples. Ils ne disaient, ils n'écrivaient rien qui ne fût éclos de leur cerveau commun. Aussitôt qu'une nouvelle peine affectant l'âme de l'un arrivait, elle se répercutait dans l'âme de l'autre. Ils s'aimaient tous, en toute simplicité et droiture, et se comprenaient de même. Aussi trouvaient-ils, parmi tant de querelles et d'injures du dehors, la paix et le repos au dedans.

Cependant, rien ne désarmait l'envie meurtrière des uns, et la colère haineuse des autres. Les procès succédaient aux procès, les calomnies s'accumulaient sur les calomnies. On ne pardonnait pas aux rédacteurs de l'*Avenir* d'avoir quelquefois raison. Lacordaire, jeune encore, d'une âme sensible et peu trempée dans les luttes déloyales d'adversaires qui n'attaquaient jamais de front, se sentait fort abattu. Lamennais, qui le voyait, s'empressait davantage autour de lui, et il l'entraînait, au sortir des bureaux de la rue Jacob ou de la rue Saint-Germain-des-Prés, vers la diligence ,cette petite diligence de Paris à Juilly qui fut, en ces jours de tempête, la confidente de leurs souffrances, et souvent, de leurs angoisses.

Gerbet joignait ses tendresses à celles du maître, pour retenir, le plus longtemps possible, le jeune disciple à la campagne aimée qui délasse l'esprit et quelquefois soulage le cœur. Malgré la sévère et admirable réponse de l'abbé Gerbet, l'*Ami de la Religion* continuait ses attaques contre le plaidoyer de Lacordaire ; il en falsifiait le texte, en dénaturait le sens, y mettait surtout les erreurs qu'il désirait y trouver, et qu'il ne pouvait y découvrir. Cette mauvaise foi dans la discussion révoltait ces âmes droites et pures, qui manquaient même de cette souplesse rampante que réclame la fourberie. Les choses allèrent à tel excès, que Lacordaire, n'en pouvant plus, adressa cette lettre sèche de colère et de dédain à la rédaction de l'*Avenir* :

« A Monsieur le rédacteur de l'*Avenir*.

« Paris, 6 février 1831.

« Monsieur,

« J'apprends qu'on attribue la non-publication de mon plaidoyer à la crainte que j'aurais de reproduire devant le public les paroles que j'ai prononcées devant le jury. Comme il ne faut jamais être lâche, ni laisser croire qu'on l'est, vous aurez demain mon discours, sans qu'il y manque une syllabe. Je vais y donner ma nuit.

« H. LACORDAIRE. »

Le plaidoyer parut intégralement le 8 février 1831. Il ne fit que redoubler l'acharnement des adversaires, car ils étaient convaincus de men-

songe. Lacordaire disait tout le contraire de ce qu'ils lui attribuaient. En voici deux passages qui résument tout le discours:

« Qu'est-ce donc, Messieurs, qu'un concordat ? Qu'est-ce que cette alliance qui ne trouve sa place ni quand l'homme opprime Dieu, ni quand Dieu règne sur lui, ni quand la liberté est un bien commun entre l'homme et Dieu ?

« Il faut que je vous le dise, Messieurs, afin que vous compreniez l'amertume et l'indignation qui ont animé ma plume, à la première nouvelle que le pouvoir civil ne renonçait pas encore à nous imposer des évêques, au nom du Concordat, à nous émanciper par le sang de nos concitoyens ; car le sang qui coule pour la liberté profite à tous, fût-ce à des ennemis, et le sang qui ne profite pas à tous n'a pas coulé pour la liberté.

« Mais je dois le déclarer avant tout : prêtre, dont j'ai formellement réservé les droits dans mon article, je ne puis m'élever contre les concordats que dans les limites de ces droits reconnus. En consentant, quoique à regret, à leur établissement, le Saint-Siège a usé d'un pouvoir devant lequel doit fléchir toute conscience catholique. Tout ce qu'il a fait est bien fait ; car il est des époques où de grands maux ne peuvent être évités qu'au prix de grandes condescendances, et l'autorité du Père de tous les chrétiens, sacrée pour tous dans tous les temps, ne nous est jamais plus vénérable et plus chère que lorsque, cédant à la rigueur de circonstances inexorables, elle

reçoit comme la consécration d'un douloureux sacrifice. Mais je dois me placer dans le seul point de vue que vous puissiez saisir, vous qui êtes mes juges, et qui pouvez n'être ni catholiques ni chrétiens. Je vous dirai donc seulement ce qu'ont été les concordats dans les intentions et entre les mains des gouvernements.

« Le concordat n'est qu'une alliance, qu'une convention entre le gouvernement et Sa Sainteté. C'est le titre qu'il porte au *Bulletin des Lois*. La loi intervenue à son sujet ne change pas sa nature; elle n'est qu'un accessoire qui suit le sort du fond. Or, un traité est susceptible d'être dissous, lorsqu'une des parties n'y trouve plus les avantages qu'elle y avait cherchés; et dans le concordat, l'Eglise catholique est une des parties contractantes ; l'Eglise catholique n'y a rencontré que l'oppression cachée sous des promesses violées le lendemain par les articles organiques avec une mémorable impudeur. Je n'énumérerai pas ces violations de la foi jurée ; elles sont connues ; elles ont fait de notre législation religieuse un exécrable attentat au droit des gens, et je répéterai ce mot : un exécrable attentat ! Eh bien, moi, catholique, c'était mon droit d'en demander la dissolution, mon droit de la flétrir. »

Les coups furieux un moment détournés revinrent bientôt sur Lamennais, qui les provoquait du reste à merci, par le sarcasme et la mordante invective dont il emplissait sa polémique. Trois fois déjà il avait déclaré sa profonde soumission aux

décrets du Saint-Siège ; il avait exposé ses doctrines, sans qu'on y pût rien découvrir qui fût contraire à l'enseignement et à la tradition de l'Eglise.

Il y était revenu souvent, même dans ses articles, toujours avec la même vigueur, la même confiance et la même sincérité. Malgré ses affirmations réitérées, ses professions de foi brûlantes d'amour et d'une sainte ardeur, on revenait toujours à la charge, on cherchait la révolte sous les serments d'obéissance, l'erreur sous la vérité.

Ne pouvant s'en prendre aux mots qui flamboyaient comme des glaives au combat, on en contournait le sens : « Mais qu'avez-vous voulu dire, par cette phrase? Elle prête bien à équivoque et à suspicion. Entendez-vous la liberté au même sens que l'Eglise? » Lamennais fait alors une nouvelle déclaration que signent avec lui tous ses collaborateurs. Elle se terminait par ces admirables paroles :

« Si, dans les principes que nous professons, il y a quelque chose qui soit contraire à la foi ou à la doctrine catholique, nous supplions le Vicaire de Jésus-Christ de daigner nous en avertir, lui renouvelant la promesse de notre parfaite docilité.

« A Dieu ne plaise que nous puissions jamais mettre nos sentiments particuliers à la place de la tradition de l'Eglise dont il est l'interprète souverain. Ce qui se passe autour de nous, ce vaste chaos d'opinions ne nous avertit que trop com-

bien chaque homme doit se défier de ses lumières si faibles, si bornées. Pour nous, la soumission, qui est notre premier devoir comme *catholiques*, est en quelque sorte *notre être* comme écrivains. Toute parole de révolte dans notre bouche serait le suicide de toutes nos paroles. Car notre premier principe, le principe vital de nos écrits, l'âme de notre intelligence, c'est que la vérité n'est pas un bien qui nous soit propre, et, depuis notre doctrine sur la raison jusqu'à notre foi en la Chaire éternelle, de toutes parts *nous sommes comme enveloppés d'obéissance*. Nous finirons, avec la grâce de Dieu, comme nous avons commencé. Après que nous aurons traversé des jours pleins d'épreuves et de combats, lorsque notre dernier soupir aura marqué le terme de nos travaux, on pourra, sans être démenti par aucun souvenir de notre vie, nous en avons l'espérance, on pourra graver sur nos tombes ces mots de Fénelon : « O Sainte Eglise de Rome ! Si je t'oublie, puissé-je m'oublier moi-même ! »

Une circonstance particulièrement pénible vint aggraver la situation déjà si périlleuse des rédacteurs de l'*Avenir*. Le Père Ventura, général de l'Ordre des Théatins, dont on connaissait la profonde admiration et le dévouement pour Lamennais, éprouva le besoin de protester contre les doctrines politiques de l'*Avenir*. Il en approuvait les principes religieux, mais il en rejetait les principes politiques. Il n'en fallut pas davantage pour raviver les attaques déjà fort envenimées :

« Vous voyez bien que vous êtes dans l'erreur, puisque vos meilleurs amis, les mieux placés pour le savoir, vous le disent. » Et la *Gazette* d'ajouter aussitôt : « On verra comment à Rome on juge la direction politique de ce journal. L'auteur de cette lettre partage les opinions ultramontaines de l'*Avenir*, mais il blâme hautement l'alliance de ce journal avec la révolution. »

Notre déclaration est formelle, répond Gerbet : nous sommes catholiques, et catholiques sincères. D'où vient que la *Gazette* passe sous silence cette déclaration ? Nous croyons devoir répéter ce que nous lui disions hier à bon *escient* : « Ce n'est pas le tout que de flatter les rois ou quelque parti puissant caché dans l'ombre ; il faudrait pouvoir tromper encore une autorité plus haute et un peuple tout entier, afin de parvenir à étouffer la vérité. Oui, et notre courage ne se démentira pas, maintenant que nous avons déposé notre foi, notre doctrine, nos sentiments, nos peines même et nos inquiétudes aux pieds du Père commun des chrétiens. »

La lettre du Père Ventura jeta la consternation parmi les champions de Dieu et de la *liberté*, non pas à cause de ce qu'elle disait, mais à cause du parti qu'en pouvaient tirer les adversaires. Le soir même qu'elle parut, Lamennais se retira dans sa chambre, morne, silencieux. Gerbet l'y suivit incontinent. Les deux amis se regardèrent un instant, et brusquement Lamennais avec une colère concentrée s'écria : « Qui nous disait donc

que Ventura était un ami? Qu'eût-il fait s'il eût été notre ennemi? Ce qu'il a fait là est une infamie. Il nous trahit! Il nous trahit, et tous nos adversaires sont en liesse. On le serait à moins vraiment. »

« Ventura a été circonvenu, répondait Gerbet, il a eu la main forcée, il n'est que l'écho de tout ce qui se trame contre nous. Tenons-nous bien en garde contre des surprises de cette nature. — Oui, reprenait Lamennais, il y a là-dessous une machination infernale. Tous ces gens-là veulent nous perdre et ils ne se lasseront pas qu'ils n'y aient réussi; il leur faut notre sang, entendez-vous, notre sang. » Ce disant, il s'affaissa sur lui-même et garda le silence, résolu à ne plus écrire. Il fixait un point sur le parquet, et cette fixité silencieuse, qui si souvent avait été le signe précurseur des accès de découragement et de colère les plus formidables, mettait en toutes les alarmes l'âme de Gerbet. Il savait combien sa nature fragile en était ensuite ébranlée, quels soins et quels ménagements il fallait pour le ramener à l'équilibre de ses humeurs et du bon sens. Il se promenait anxieux d'un bout de la chambre à l'autre, cherchant une diversion quelconque à cette situation intolérable, lorsque Montalembert entra d'un air souriant et s'écria de sa voix claire et limpide, qui retentit comme un clairon : « Ventura est enfoncé, lisez ceci. »

Ce disant, il remit à Gerbet deux lettres. La première venait de l'évêché de Périgueux. Gerbet

la parcourut rapidement, puis, s'approchant de Lamennais, il lui en fit la lecture :

« Monsieur le vicomte,

Monseigneur a reçu la lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire, au sujet de l'Agence générale dont vous faites partie.

Sa Grandeur approuve pleinement cette entreprise toute religieuse et bien capable de relever le courage du clergé.

Nous ne demandons ni privilèges ni faveurs ; nous voulons la liberté, c'est-à-dire la faculté de faire le bien, car telle est la définition de la vraie liberté.

Avec de tels sentiments, le clergé n'est pas à redouter ; il saura respecter et faire respecter les droits de tous, mais il faut aussi qu'on respecte les siens, et qu'on n'exige pas de lui une servilité qui blesserait sa conscience en le livrant au mépris des peuples.

Nous vous ferons parvenir, Monsieur le vicomte, tous les renseignements qui pourraient servir la cause sacrée.

Daignez agréer l'assurance de mon respect.

L'abbé AUDIERNÉ,
Chanoine secrétaire de l'évêché.

P.-S. — Vous pouvez faire de ma lettre l'usage que vous voudrez. »

A mesure que Gerbet lisait la lettre de l'évêché de Périgueux, on vit les yeux de Lamennais se relever de terre, rouler dans leur orbite, jeter sur

Montalembert des éclairs de joie, puis il se dressa dans le dernier transport, il prit la lettre que tenait Gerbet en s'écriant : « Laissez-la moi que je la relise, que je l'embrasse comme je voudrais embrasser la main de celui qui l'a écrite. Ah ! cela me remet de la lettre de cet affreux Ventura. Publions-la, publions-la sans retard ». Et, s'adressant à Montalembert qui était heureux de jeter ce rayon de joie dans un ciel sombre : « Viens, mon enfant, viens que je te remercie de la consolation que tu me portes, elle m'est une liqueur enivrante au milieu du combat ». Ce disant, il embrassait avec force son plus jeune disciple et son ami. Une lettre d'évêque et d'évêque français adhérant pleinement à l'Agence générale qui avait pour but de poursuivre l'application des principes et des doctrines de l'*Avenir*, c'était plus qu'il n'en fallait pour ranimer l'ardeur de ses champions, et les raffermir encore davantage sur la vérité de leurs enseignements et la justice de leur droit. La belle lettre de MM. Henri de Mérode, de Robiano et Vilain XIIII, sur laquelle revint Lamennais, acheva de porter à son comble l'exaltation et l'enthousiasme des valeureux combattants ; elle accusait la faiblesse de l'argumentation de Ventura, et son ignorance absolue de la situation politique de la France et de la Belgique.

N'y avait-il pas dans tous ces témoignages d'encouragement et d'hostilité, ces affirmations contradictoires, de quoi rendre fou? Ces insultes

parmi ce concert de louanges qui montait comme l'encens et enivrait leur foi, ces calomnies et ces cris d'admiration, ces doutes et ces protestations de confiance, ces reproches amers qui se confondaient avec des adhésions si hautes, étaient de nature à ébranler les âmes les plus placides, les plus insensibles ! Que ne pouvaient-ils pas sur celles-ci que le moindre heurt portait à tous les transports de joie ou de colère ! Elles passaient d'un bond des espérances les plus riantes au plus sombre désespoir. Et cette vie sous les allées de Juilly, et dans la rédaction de la rue Jacob, était ainsi traversée de mille phases diverses.

Vraiment, on n'épargnait rien pour tourmenter ces âmes d'élite, et la persécution, à l'insu de ceux qui l'exerçaient, nous voulons le croire, revêtait un caractère de cruauté peut-être sans exemple dans l'histoire. On ne vit jamais, en effet, tant de dévouement à la plus grande des causes méconnu, une sincérité de conviction si absolue mis en doute avec une insistance si cruelle. Les acclamations et les marques de confiance qui leur venaient après, ne faisaient que les aggraver, car elles témoignaient de leur fausseté, de leur malice et de leur mauvaise foi. Ces alternatives de joie et de tristesse qu'elles provoquaient dans leurs âmes achevaient de les exaspérer.

Les joies de l'*Avenir* ne furent jamais de longue durée, car elles arrivaient toujours en pleine

mêlée. Les rédacteurs ne pouvaient s'y attarder, quelque envie qu'ils en eussent. Il fallait parer des coups nouveaux et plus perfides. La lettre de l'évêque de Périgueux et son adhésion à l'Agence établie pour la défense des libertés religieuses n'arrêtèrent pas la lutte, mais la redoublèrent encore. De part et d'autre elle s'envenima et passa la mesure. De là tant d'injustice dans les deux camps. Les spoliations, les sacrilèges, les violations des églises, les croix profanées et enlevées à Bicêtre, et en bien d'autres endroits, sous les yeux impassibles des pouvoirs publics, exaltèrent la foi peu sûre d'elle-même de Lamennais, qui ne sut jamais mesurer ses coups. « Catholiques, s'écrie-t-il dans l'ivresse de sa colère, des insensés viennent de compromettre tout ensemble et la tranquillité du pays et votre juste cause. Ils ont tenté d'inaugurer la guerre civile sur un tombeau, profanant la prière, le temple, le sacrifice, les mystères de Dieu et ceux de la mort. »

Et continuant sur ce ton, il accusa la royauté de tous ces attentats : « C'est ce royalisme qui se qualifie de pur, ce royalisme gallican qui ne connaît qu'un droit, celui de la souveraineté à ses yeux inadmissible, qui *adore premièrement le roi et ensuite Dieu*, à condition qu'il sera fidèlement soumis au roi, et qui naguère vendait à celui-ci, avec vos libertés religieuses, l'avenir de votre foi... Il y a quelque chose de plus précieux que la royauté : c'est la foi ; il y a quelque chose de plus grand qu'un Bourbon : c'est Dieu. Rom-

pez donc, rompez pour toujours avec les hommes dont l'incorrigible aveuglement met en péril cette religion sainte, qui sacrifient leur Dieu à leur roi, et qui, s'ils prévalaient, dégraderaient vos autels jusqu'à n'être plus qu'un trône. » Ce langage fut considéré aussitôt comme un appel à la révolte au nom de la religion.

Lamennais fut obligé de relever, pour la vingtième fois, cette accusation qui était aussi celle du Père Ventura. Croire que l'*Avenir* ait salué la révolution pour elle-même, comme l'aurore d'un bonheur jusqu'alors inconnu, qu'il soit aujourd'hui désenchanté, c'est tomber dans une grave erreur.

L'*Avenir* sait que les hommes de la révolution proprement dite, c'est-à-dire cette fraction des libéraux qui ne songent qu'à détruire pour gouverner, au lieu de songer à édifier pour vivre libres, sont trop loin du catholicisme pour qu'on puisse attendre d'eux, à moins d'un miracle, qu'ils ouvrent les yeux à la vraie lumière, conçoivent et veulent tout à coup les vrais principes de la société. D'où il suit qu'il n'aurait pu, sans perdre le sens, ni faire alliance avec la révolution en soi, ni identifier sa cause avec celle des champions de la révolution, comme on l'a imbécilement répété de bouche en bouche.

L'*Avenir* a fièrement déployé la bannière catholique, trop longtemps l'objet d'insultants mépris, et il a dit : « A moi les gens de foi et de cœur, les amis de Dieu et de la liberté ! afin que le

monde apprenne encore une fois qui est notre Dieu et qui nous sommes. »

Cette distinction subtile entre la révolution en soi et la Révolution ne satisfit pas les adversaires acharnés à la perte de Lamennais. Les dénonciations au pouvoir civil et à l'autorité ecclésiastique pleuvaient de toutes parts. On détachait des articles de l'*Avenir*, des phrases vraiment incendiaires et qui n'avaient pour elles que l'excuse de l'intention ou de la bonne foi de ceux qui les écrivaient. Cela ne suffisait assurément pas, en face des attaques qui comptaient avec toutes les faiblesses et les défaillances de l'ennemi. On savait fort bien qu'en exaspérant des natures par elles-mêmes irascibles, on les tirait de leur sens pour les surprendre dans l'égarement et l'erreur.

Aussi n'y épargnait-on rien. Le 19 mars 1831, l'*Avenir* fut saisi et le 24 traduit devant le juge d'instruction sous l'inculpation d'avoir excité au mépris et à la haine du gouvernement du roi.

Entre temps, et comme pour pousser les choses aux extrémités les plus regrettables, une lettre, qui montre à quels excès de calomnie certaines âmes viles se portaient, arriva rue Jacob. Gerbet, comme toujours, l'intercepta, puis, outré lui-même de tout ce qu'elle contenait de venin, il la transmit à Lamennais qui, la froissant avec fureur dans sa main, y répondit de bonne encre :

« MONSIEUR,

On me communique à l'instant l'extrait

suivant d'une lettre écrite de Marseille, le 13 mars :

Je profite, Monsieur, de l'occasion qui m'est offerte pour vous prier de me mettre à même de confondre ce que je ne puis m'empêcher de qualifier d'atrocité, de noire calomnie. Vous allez en juger. Voici une note qu'on me remet et que je transcris textuellement :

« *Une lettre est arrivée à Aix de M. de Lamennais, dans laquelle il se plaint d'être abandonné, méprisé par les évêques, et invite celui à qui il s'adresse de s'unir à lui pour écraser l'épiscopat.*

« *Un prêtre qui se trouve en ce moment à Aix dit que M. de Lamennais lui a fait à Paris la même invitation et sous le même prétexte.* »

Eh bien, Monsieur, on colporte par tout Marseille cette note; c'est à qui en dira le plus contre M. de Lamennais. Il y a une rage diabolique. Je vous en conjure, Monsieur, fournissez-moi les moyens de démentir ce qu'il m'est impossible de supposer un instant vraisemblable.

Je n'ai qu'un mot à répondre à ces abominables calomnies, et ce mot, le voici : Je donne au prêtre qui prétend m'avoir vu à Paris le démenti le plus formel. Et quant à la lettre qu'on m'impute, il y a ici nécessairement un homme infâme : moi, si j'ai écrit cette lettre ; celui qui me l'attribue, si je ne l'ai pas écrite. En conséquence, je le somme de la produire et de la déposer entre les mains d'un notaire. S'il ne le fait pas (et il ne le fera

pas), c'est lui qui est infâme. C'est tout ce que j'ai à dire.

Quant à mes sentiments à l'égard de l'épiscopat, je les ai, ce me semble, exposés assez nettement dans l'*Avenir*. Voici ce que je disais le 7 décembre, ce que je répète aujourd'hui, ce que je redirai toujours, car les devoirs du catholique sont invariables : « Nous sommes pleinement soumis d'abord au Souverain-Pontife, vicaire de Jésus-Christ en terre, chef visible de l'Eglise et docteur de tous les chrétiens ; secondement aux évêques qui, en communion avec le pasteur suprême, gouvernent sous son autorité les Eglises particulières, et jamais rien au monde ne nous détachera d'eux ni de celui que Dieu a établi leur chef et le nôtre. »

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération. F. DE LAMENNAIS. »

Lamennais ne se contenta pas de cette protestation énergique et de cette exécution si peu ménagée. Sur les pressantes instances de Gerbet et de Lacordaire, il eut recours aux autorités ecclésiastiques, et à d'autres personnes discrètes, les priant qu'elles voulussent bien remonter à la source, et lui démasquer l'auteur ou les auteurs de ces calomnies. Il allait entrer dans la voie des poursuites judiciaires lorsqu'il reçut la lettre suivante de M. l'abbé Michel, vicaire à Aix :

« Aix, le 15 avril 1831.

« Monsieur,

« C'est par suite d'une erreur, purement maté-

rielle de ma part, qu'en partie se sont répandus sur votre compte des bruits fâcheux... Vers la fin de février, je reçus communication d'une lettre dont je crus, non sans peine, mais avec la meilleure foi du monde, que vous étiez l'auteur.

« Mes démarches m'ont sur ce point convaincu que ni vous, ni aucun des vôtres n'étiez l'auteur de la lettre. Dès lors, non seulement je me suis empressé de désabuser ceux qui avaient pu partager quelques instants mon erreur, mais j'ai cru de plus qu'il était de mon devoir de vous offrir à vous-même la rétractation la plus formelle et de vous inviter à donner à ma lettre la publicité que vous jugerez la plus favorable à votre pleine et entière justification. »

La lettre de l'abbé Michel était accompagnée d'une lettre de son curé, M. l'abbé Laty, qui témoignait de la bonne foi de son vicaire, et priait M. de Lamennais qu'il voulût bien se contenter de cette rectification.

Cette fois Lamennais avait saisi la calomnie qui, comme un serpent, souillait ses pieds de sa bave visqueuse, il l'avait tenue, écrasée ; mais combien de fois elle lui avait échappé, elle s'était glissée lâche et perfide, sous les apparences d'un zèle religieux. Combien de fois ne l'avait-il pas eue devant lui, toute fardée des dehors de l'amitié ? Esprit droit et superbe, il ne regardait jamais en bas, mais en haut ; il ne cherchait pas les dessous d'une démarche faite auprès de lui ; il ne scrutait pas les paroles qui lui étaient dites, et

il fallait toute la souplesse de Gerbet pour le mettre en garde contre la facilité avec laquelle il se livrait.

Les grandes âmes ne croient pas facilement aux bassesses et aux mesquineries des autres ; elles ne se doutent pas des lacets qu'on leur tend, des tours insidieux et contraires à leur sens qu'on peut donner aux moindres mots échappés de leurs lèvres. Elles parlent comme elles pensent, et pensent comme elles parlent ; mais dès qu'elles se sentent prises par la malice et la jalousie, elles ont des colères sublimes et terribles qui font frémir. C'est alors que se réalise le *facit indignatio versus*, qui leur arrache des cris admirables. La calomnie se voile aussitôt et emprunte à l'hypocrisie son manteau, pour continuer son œuvre destructive.

On a trop oublié aussi que Lamennais était un tempérament maladif, et que parfois chez lui les nerfs dominaient la raison. Toujours souffrant, d'une humeur difficile, il était l'homme des extrêmes. Il passait d'un bond de la plus franche gaieté à la plus noire mélancolie, d'une tendresse excessive aux froideurs les plus dures ; parfois il s'accommodait de tout et à tout, puis devenait exigeant et n'était content de rien. Il était franc et capricieux comme un enfant.

Un jour, Elie de Kertanguy, ayant appris qu'il désirait un beau chien, lui amena un terre-neuve. De si loin qu'il le vit venir, Lamennais accourut vers son neveu, en lui disant :

« Oh ! le beau chien ! le beau chien ! Je te

remercie, Elie ! je te remercie ». Ce disant, il regardait le terre-neuve avec les yeux d'un enfant qui voit un jouet depuis longtemps désiré. Il fallut appeler Gerbet, Lacordaire, Montalembert, tout le monde, pour prendre part à sa joie, car cet homme ne pouvait être heureux qu'il ne partageât son bonheur avec autrui. Ce fut pendant quelques jours une fête dans le petit groupe des disciples.

Les joies du maître étaient si rares que chacun s'efforçait à les rendre plus durables. On avait mille prévenances pour le chien, on le gâtait, et ses ébats folâtres sous les grands arbres et sur les prés tiraient souvent Lamennais de ses tristes pensées. Or, voici que tout à coup le terre-neuve, jouant avec David Raphalini, casse d'un coup de queue une vitre. Ce bruit formidable ébranle le cerveau de Lamennais. Il bondit, hors de lui, et chasse le chien, qu'il ne veut plus revoir.

Un autre jour, comme il se rasait dans son lit, tandis que sa vieille bonne lui tenait le miroir, il s'emporte tout à coup et sans motif : « Jeanne, vous êtes une maladroite, allez-vous en, je vous chasse ». La vieille servante, toute grosse de larmes, se retire dans sa chambre et se prépare à partir, mais Lamennais vient la trouver, la console, la rassure : « Voyez-vous, Jeanne, il faut avoir pitié de moi, je suis parfois un peu fou ; il faut que mes nerfs se détendent, sans cela je tomberais malade. Je vous ai fait de la peine, n'est-ce

pas? Mais croyez bien que je n'ai nulle envie de me priver de vos services. »

Ces colères d'un moment n'étaient que des crises nécessaires, sans aucune importance pour ceux qui le connaissaient. Gerbet le savait si bien, que lorsqu'il voyait son visage devenir sombre, son regard chercher à quoi il pourrait bien s'en prendre, il se retirait discrètement, ou bien il lui disait avec des tendresses infinies : « Voulez-vous que nous fassions de la musique? Tenez, voici votre accordéon, accompagnez-moi, je vais chanter ». Lamennais, qui aimait beaucoup entendre la voix douce et mélodieuse de Gerbet, ne se le faisait pas dire deux fois ; il prenait son instrument et, le front méditatif, il l'accompagnait, et tout en l'accompagnant, il pleurait. La colère passait ainsi en larmes silencieuses.

L'orage étant dissipé, Gerbet s'asseyait près de lui, sur la même chaise-longue, et c'était alors des confidences intimes, des échanges de vues, des considérations sur l'avenir de l'Eglise de France, sur nos destinées immortelles. Les deux amis communiaient ainsi aux pensées l'un de l'autre, et puis, se retirant chacun dans sa chambre, ils écrivaient ces pages ineffables que nous relisons encore avec tant de délices.

Telles furent souvent les soirées de la Chesnaie et de Juilly. Celles de Juilly furent plus troublées, car la tempête était au dehors si violente que, souvent, pour employer une expression de La-

mennais lui-même, il semblait qu'elle déchirât les murs. Ces tempêtes-là, hélas ! ne déchiraient pas les murs, mais les cœurs des deux amis. On les surprenait parfois dans les bras l'un de l'autre, le visage sillonné de pleurs amers, et se disant avec tristesse : « Nous voulons cependant le bien l'un et l'autre, nous voulons la liberté de Dieu et de son Eglise parmi les hommes, pourquoi les hommes ne nous écoutent-ils pas ? Pourquoi ceux qui devraient nous soutenir sont-ils contre nous ? »

Telles furent les paroles échangées, le soir du 2 avril 1831, après la lecture des circulaires des sous-préfets qui, contrairement à toutes les prescriptions canoniques, s'arrogeaient le droit de gouverner l'Eglise. En voici trois qui éclaireront la situation déplorable faite au clergé par ce gouvernement.

« Monsieur le maire,

« Aux termes d'une instruction ministérielle du 29 novembre dernier et des dispositions prises en conséquence par M. le préfet, je dois retenir et renvoyer à ce magistrat les mandats de MM. les curés et desservants qui ne résideraient pas dans leurs communes, ou qui n'auraient pas fait le service régulièrement pendant le trimestre écoulé.

« Je vous prie, Monsieur le maire, de me faire savoir par le premier courrier si le curé ou desservant réside habituellement au chef-lieu de la paroisse, et si son service a été fait régulièrement dans tous les points.

« Vous voudrez bien me réitérer cet avis à la fin de chaque trimestre.

« Le sous-préfet de Neufchâteau,
« (*Signé*) Laurent. »

Un autre sous-préfet écrit :

« Si votre desservant s'acquitte de ses devoirs à votre satisfaction, remettez-lui son mandat et envoyez-m'en le récépissé ».

Un préfet directement à un desservant :

« Monsieur,

« M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes m'a annoncé, par sa lettre du 25 de ce mois, que, par suite de renseignements qui viennent de lui être transmis, il est convaincu de l'absolue nécessité de vous faire donner une autre destination. Il a écrit, à ce sujet, à M. l'évêque du Mans; et, afin que cette nouvelle intervention de sa part soit d'un effet plus sûr, M. le Ministre prie de vous notifier que vous ne jouirez, à partir de demain, d'aucun traitement payé par l'Etat ou par la commune, tant que vous continuerez d'y résider. »

« Voici donc un ministre, s'écrie Lamennais, qui se croit permis d'envahir les droits de l'épiscopat, et de déplacer les curés, selon son bon plaisir. Et il ne se donne pas même la peine de faire connaître les motifs qui lui ont fait prendre une détermination inique à l'égard de M. le desservant de Souligné. Il faut qu'il soit renvoyé uniquement parce que M. Barthe est convaincu de

l'absolue nécessité de lui faire donner une autre destination. Il est pourtant bien clair que la charte assure un traitement aux ministres du culte catholique, et nulle loi n'autorisant le gouvernement à les destituer, le traitement est dû légalement au desservant de Souligné... Mais quand nous aurons répété cela cent fois, qu'en résultera-t-il, si le ministre ne veut pas se conformer à la loi, et s'il n'existe pas de moyens de l'y contraindre?

« Nous félicitons M. le curé de Souligné du bonheur qu'il a de souffrir pour la religion. Courage! et peut-être, dans ses souffrances, l'Eglise va trouver l'occasion de poser les fondements de sa liberté. Un ministère indigne lui refuse le pain que la charte lui garantit. Qu'il laisse là le ministère : qu'il aille à ses brebis et qu'il leur demande du pain...

« Ce n'est point avec un mandat sur les payeurs de César que Jésus envoya ses apôtres à la conquête du monde, mais avec la croix et une confiance sans bornes en cette Providence qui donne chaque jour ce qui est nécessaire à chaque jour. Après tout, que faut-il au prêtre pour accomplir sa mission divine? Des lèvres indépendantes et un morceau de pain. L'Etat vous offre le pain, mais à la condition qu'il mettra le sceau sur vos lèvres, et que vous serez ses hommes à lui, avant d'être des hommes à Dieu. Rompez ce pacte indigne, et rendez à la parole que vous êtes chargés de porter aux peuples son irrésistible efficacité. »

Sur ces entrefaites, Lacordaire arrive à Juilly. C'était le 28 mars 1831; le ministre Montalivet venait de prendre possession du portefeuille du Ministre des Cultes, et comme don de joyeux avènement sans doute, il mande une circulaire à ses préfets. C'était l'époque des circulaires. Sur ses ordres, le recteur de l'Académie de Lyon adresse à tous les curés la lettre ci-jointe :

« Monsieur le curé,

« Le Conseil royal de l'Instruction publique, après avoir pris connaissance exacte du nombre et de la situation des écoles soit laïques, soit ecclésiastiques non autorisées, a statué qu'elles doivent être immédiatement fermées. »

« Nous allons publier cette lettre, dit Lacordaire aussitôt, afin qu'entre le despotisme et la verge de la publicité, il s'écoule le moins de temps possible. Le despotisme se hâte; nous nous hâtons aussi. Quoique partis plus tard, nous espérons l'atteindre et le frapper, jusqu'à ce que la France l'étouffe. »

Lamennais et Gerbet n'étaient pas hommes à calmer l'indignation de Lacordaire. Ils étaient tous du même feu en face des lâches persécutions dont l'Eglise était l'objet.

Aussi, dès le lendemain, Lacordaire publiait la lettre du recteur de l'Académie de Lyon, et l'accompagnait de ce superbe défi :

« Quant à nous, qui venons de signaler ce nouvel acte de despotisme, nous ferons davantage. Il

faut que la question se décide entre la France et l'Université. Depuis longtemps nous avions le projet d'ouvrir une école sans autorisation, en vertu de la Charte. L'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse se charge d'accomplir ce projet, et avant un mois il sera en pleine exécution dans la capitale. Nous verrons si les tribunaux, si la Cour suprême du royaume sanctionneront les violences et les concussions inouïes de l'Université. Nous demanderons vengeance à nos magistrats de cette Babylone qui boit jusqu'au bout le sang de la France.

« Nous la traînerons, non pas dans la honte, cela est impossible, mais au grand jour de la justice. Et que, jusque-là, les catholiques de Lyon, les instituteurs quels qu'ils soient qui aiment la liberté, se liguent par une résistance commune contre les derniers soupirs de cet imbécile féodalité de la science. Qu'ils jettent à la fois contre elle un cri de réprobation devant mille tribunaux, qu'ils fassent pâlir ceux qui n'ont rougi de rien. »

On voit à quel diapason aigu montait la polémique sous les coups renouvelés de la persécution la plus perfide et la plus odieuse. Les croix étaient enlevées une à une de tous les édifices et des places publics, parce que leur vue blessait sans doute l'impiété voltairienne, qui dominait les hautes sphères du gouvernement de Louis-Philippe.

Tous ces attentats contre les libertés de

l'Eglise, qui se renouvelaient à intervalles bien calculés de manière à ne pas trop émouvoir d'un coup l'opinion, portaient la fureur des champions de l'*Avenir* à son comble. Ils réveillaient la foi là où on la voulait engourdir ; ils ouvraient les yeux à ceux qu'on voulait conduire à l'abîme. C'était plus qu'il n'en fallait pour que cette monarchie révolutionnaire, de concert avec quelques évêques, semât la haine et le discrédit contre eux jusque dans Rome même, comme le témoigne la communication suivante émanée de Rome :

« Quelques réfugiés français ont formé ici une coterie gallicane, aussi aveugle qu'intrigante. Ce sont ces mêmes hommes qui ont déjà fait tant de mal à la religion parmi vous : vous les reconnaîtrez à ce trait. L'*Avenir* est particulièrement en butte à leur animadversion ou plutôt à leur fureur, qui est bien plus politique que religieuse. Ils ne vous pardonnent pas d'avoir placé vos espérances dans le catholicisme seul, d'avoir répudié le symbole de la légitimité gallicane et vous être rallié franchement à votre nouvelle constitution, votre nouveau gouvernement, sous la seule condition qu'il protège l'ordre et rende à l'Eglise sa liberté.

« Ce fond de leurs pensées est trop visible pour qu'on puisse s'y méprendre, et comme personne ici n'aime à se compromettre à l'égard d'aucun gouvernement, les esprits faibles, que leurs déclamations pourraient ébranler, s'abstiendront eux-mêmes, ne fût-ce que par prudence,

de faire chorus avec eux. Singulière destinée pourtant. Rome a donné un asile charitable aux derniers restes du gallicanisme, ainsi qu'aux débris de la famille de Bonaparte ; l'une vient de conspirer contre elle, l'autre intrigue à la fois dans son propre sein, contre son autorité spirituelle et ses intérêts politiques, que de tels hommes ne pourraient que compromettre, s'ils pouvaient obtenir ici quelque influence. Mais vous pouvez croire qu'on les laissera dans leur complète nullité. »

La diplomatie circonvenait le Pape, mais le Pape, qui voyait clair dans ces agissements, ne se prononçait pas au gré des pouvoirs publics et des évêques gallicans menacés. Il savait trop bien que, dans un avenir plus ou moins éloigné, le mouvement imprimé par les vaillants rédacteurs de l'*Avenir* serait suivi pour l'honneur et l'affranchissement de l'Eglise.

CHAPITRE IV

Les Grands Principes et les Ames basses

Ne reconnaît-on pas, en effet, l'inspiration donnée par Léon XIII, et suivie par les évêques français dans ces paroles de Gerbet, écrites le 2 avril 1831 : « Il y a en France deux classes de catholiques. Les uns, religieux avant tout dans leur conduite privée, sont exclusivement royalistes dans leur conduite politique. Les autres sont catholiques avant tout, comme hommes privés et comme citoyens. En un mot, il y a le parti royaliste, qui renferme des catholiques, et il y a le parti catholique proprement dit. De ces deux partis, le premier se décompose, le second se développe. L'un est emporté par un mouvement de décadence, l'autre est en état de progression.

« L'ancien parti royaliste renferme aussi beaucoup d'hommes de bon sens, lesquels, voyant les doctrines qui les constituaient s'en aller en fumée, viennent journellement prendre place dans les rangs d'un troisième parti, qui, réunissant la foi des siècles aux idées de liberté que les temps modernes ont ressuscitées, possède en même temps tout ce qu'il y a de solide dans le passé et d'actif dans le présent ! »

Ne reconnaît-on pas à ces mots le mouvement catholique d'aujourd'hui ? Lamennais et ses collaborateurs étaient vraiment des hommes de notre temps venus trop tôt. Ils n'avaient de 1830 que cet enthousiasme, cette ardeur pour les grandes choses que nous n'avons plus. S'ils ont déchaîné lespassions du pouvoir contre eux, c'est parce que ces passions étaient oppressives et injustes. Les articles de 1682 avaient inspiré la constitution civile du clergé, et la constitution civile du clergé à son tour avait inspiré les articles organiques. C'était partout l'ingérence du pouvoir civil dans le domaine ecclésiastique.

Le gouvernement, par le long usage de la nomination des évêques, s'était fait un épiscopat à lui, un épiscopat dont le servilisme n'avait d'égale que l'incapacité, et qui acceptait d'être plus le serviteur de César que de Dieu. Ce sont les termes employés par Rohrbacher dans son *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, tome XIV. « L'état de l'Eglise de France après la Révolution, dit-il, était déplorable ; elle a vécu de

longues années si ce n'est dans le schisme, du moins dans le voisinage du schisme. Même dans les démêlés de Napoléon Ier avec Pie VII, l'épiscopat soit par lâcheté, soit par ambition, prenait plutôt parti pour l'Empereur ; c'est ce qui faisait dire au cardinal Pacca, dans ses mémoires, *que Bonaparte ne serait jamais devenu persécuteur de l'Eglise si, dès le principe, il eût trouvé plus de fermeté et de courage dans les évêques français, moins de facilité et de condescendance dans la Cour de Rome.* »

Il est bon de se rendre un peu compte de l'état du clergé, de l'épiscopat, surtout à cette époque, pour comprendre l'importance de l'œuvre de Lamennais, et l'acharnement qu'elle a suscité contre lui.

Ici, pour ne pas donner prise à la critique ignorante et troubler la foi douteuse de ceux qui ne sont pas raffermis dans la philosophie chrétienne, je me retranche derrière l'autorité du grand historien, qui fut aussi un des disciples de Lamennais. On comprendra une fois de plus que, quelle que soit la condition de l'homme, quelque haute la dignité où les circonstances providentielles l'élèvent, il reste toujours l'homme, et partant, l'ange ou la bête dont parle Pascal. Rien ici-bas ne l'affranchit de ses faiblesses. Il se faut toujours défier de lui pour se raffermir davantage en Dieu.

Lamennais, dès son entrée dans l'Eglise, fut l'apôtre du Pape contre le roi et les évêques galli-

cans soumis au roi. Bien avant l'apparition de l'*Avenir*, en 1826, il s'était fait l'écho des libertés de l'Eglise. A la suite du saint archevêque de Bordeaux, qui mourut en défendant les droits du Saint-Siège contre l'abbé Frayssinous, le cardinal Bausset et le cardinal de la Luzerne, Lamennais combattit pour la même cause et contre les mêmes personnes, mais publiquement et avec une indomptable énergie. En 1826, il avait publié son livre *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*. Nous y voyons admirablement résumées toutes les thèses de l'*Avenir*. Ce livre est le programme de toutes les luttes qu'il livrera dans la suite. Dans les quatre premiers chapitres publiés d'abord séparément, il exposait l'état de la société en France.

L'Etat, en France, disait-il, est athée, et la religion n'y est aux yeux de la loi qu'une chose qu'on administre. Dans les six chapitres suivants, il tirait les conséquences des premiers par rapport au gouvernement de l'Eglise et aux relations des évêques avec le Pape, centre et lien de l'unité catholique.

Dans le chapitre du *Souverain Pontife*, il développait les propositions suivantes : *Point de Pape, point d'Eglise; point d'Eglise, point de christianisme; point de christianisme, point de religion, au moins pour un peuple qui fut chrétien, et par conséquent, point de société*. Dans le chapitre des *Libertés gallicanes*, il examinait ces deux propositions : 1° La souveraineté tempo-

relle, suivant l'institution divine, est complètement indépendante de la puissance spirituelle ; 2° le concile est supérieur au Pape. Il traitait ensuite des *Eglises nationales* et concluait par les réflexions suivantes sur quelques actes du gouvernement relatifs à la religion :

« Il n'existe aujourd'hui dans la société que deux forces : une force de conservation, dont le christianisme est le principe et dont l'Eglise est le centre ; une force de destruction, qui pénètre tout pour tout dissoudre, les doctrines, les institutions, le pouvoir même. La plupart des gouvernements se sont placés entre ces deux forces pour les combattre toutes deux ; ils combattent l'Eglise parce qu'ils tiennent obstinément à un système d'indépendance absolue qui, en abolissant la notion du droit, ébranle partout la souveraineté dans ses fondements ; ils se défendent comme ils peuvent, avec la police et des baïonnettes, contre la force révolutionnaire, qui tourne contre eux leurs propres maximes. S'ils ne sortent pas, et bien vite, de cette position, leur ruine est certaine ; car il est évident qu'aucun pouvoir ne saurait subsister qu'en s'appuyant sur les forces de la société.

« On ne règne pas longtemps lorsqu'on ne veut régner que par soi. Jamais l'homme ne subit volontairement le joug de l'homme ; il faut que la puissance descende de plus haut, de Celui qui a dit : *Per me reges regnant*. On peut donc le prédire avec assurance : si les gouvernements ne s'unissent pas étroitement à l'Eglise, il ne restera

pas en Europe un seul trône debout ; quand viendra le *souffle des tempêtes* dont parle l'Esprit de Dieu, ils seront emportés *comme la paille sèche et comme la poussière.* La Révolution annonce ouvertement leur chute, et à cet égard elle ne se trompe point ; ses prévoyances sont justes ; mais en quoi elle se trompe stupidement, c'est de penser qu'elle établira d'autres gouvernements à la place de ceux qu'elle aura renversés, et qu'avec des doctrines toutes destructives elle créera quelque chose de stable, un ordre social nouveau. Son unique création sera l'anarchie, et le fruit de ses œuvres des pleurs et du sang. »

Ces admirables et prophétiques paroles n'ouvrirent pas les yeux du gouvernement, et contre la discipline ecclésiastique et les prescriptions les plus rigoureuses du droit canonique, qui défendent à un prêtre d'assigner un prêtre au tribunal civil, l'abbé Frayssinous, évêque d'Hermopolis et ministre des affaires ecclésiastiques, déféra Lamennais, non au tribunal du Pape, mais au tribunal correctionnel, au tribunal qui juge les affaires des prostituées, des vagabonds et des escrocs de la capitale (1).

Le saint archevêque de Bordeaux avait écrit les mêmes choses à Frayssinous lui-même, mais se voir censuré publiquement et par un simple prêtre parut trop fort au prêtre ministre des

(1) Rohrbacher, *Histoire ecclésiastique*, tome XIV, page 636, édition Gaume.

affaires ecclésiastiques. Lamennais comparut devant les juges correctionnels le 20 avril 1826, sous l'inculpation d'*attaque contre la dignité et les droits du roi, et de provocation à la désobéissance à la déclaration gallicane de 1682* (1). Berryer défendit admirablement le prêtre poursuivi pour avoir défendu les droits du Saint-Siège, mais son éloquence ne le sauva pas des rigueurs d'un tribunal résolu à venger la majesté du roi offensée.

On voit clairement quelle était la situation de Lamennais dans l'Eglise, à quelle puissance il s'attaquait en voulant détruire l'erreur. Nous le retrouvons en 1831, tel qu'il était en 1826, défendant avec le même courage, au prix des mêmes sacrifices, des mêmes souffrances, des mêmes persécutions, les mêmes droits, les mêmes libertés de l'Eglise. Oh ! combien il dut être torturé dans ses convictions si profondes, dans son amour de l'Eglise de s'y voir toujours méconnu, abreuvé d'injures et de calomnies. Il n'avait, lui, pour sa défense, que son beau génie et son grand cœur ; ses ennemis avaient à leur disposition toutes les puissances du siècle, et ils s'en servaient habilement.

Quand j'ai vu pour la première fois un exemplaire de l'*Avenir*, jauni par le temps, quelque peu rongé par les mites, j'ai été frappé de sa pauvre apparence. Ce petit journal, compact,

(1) Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, tome XIV, page 636.

serré, comme un volume, à plusieurs colonnes, n'a rien qui attire. Sa forme extérieure est peu soignée et manque d'aspect. On voit qu'on visait à l'économie, qu'on voulait gagner sur le papier, en y laissant peu d'espaces libres.

Rien qu'à le voir, l'œil éprouve une lassitude et n'ose en entreprendre la lecture. C'est trop chargé de caractères trop fins ; les alinéas y sont rares, très rares ; les titres pas assez séparés du texte qui les accompagne ; les articles longs se suivent sans intervalle ; la nouvelle et le fait-divers n'y ont aucune place. Aujourd'hui un tel journal irait juste jusqu'à l'épicier voisin pour servir à l'emballage de ses bocaux.

Nous sommes devenus trop exigeants, pour la forme extérieure, et cela sans doute à cause de l'insuffisance du fond. Nous voulons au moins que le décor, le luxe du papier, l'ordonnance des mots, la mise en page artistique qui flatte l'œil y suppléent.

L'*Avenir* était pauvre, presque misérable en apparence; toute sa valeur était intrinsèque. *Omnis gloria ejus ab intus*. Il ne sacrifiait rien à la forme, et je me suis demandé souvent comment un organe d'une telle insignifiance avait pu avoir un retentissement si formidable, susciter tant d'admiration d'une part, et tant de haine de l'autre. Ma surprise devenait encore plus grande quand je me rappelais, tout en considérant le journal, qu'il ne tirait qu'à un nombre relativement restreint et ne comptait que douze cents abonnés.

Eh ! quoi, me disais-je en moi-même, ce petit journal de rien, qui n'avait que 1.200 abonnés, a pu faire tant de bruit et exercer une action si profonde sur les destinées de l'Eglise et la politique de l'Europe ! J'ai admiré une fois de plus la puissance d'une idée, servie par un caractère et une énergie indomptables, et je me suis convaincu que l'influence d'un journal ne dépendait ni de son tirage, ni de sa forme, mais de l'idée dont il était l'organe, et du talent de ceux qui s'en servaient.

L'*Avenir* n'a eu que treize mois d'existence : commencé le mois d'octobre 1830, il a cessé de paraître au mois de novembre 1831. Nous ne sommes pas encore à la moitié de sa durée, et nous avons vu la distance parcourue, la poussée étrange qu'il a donnée à l'opinion publique. C'est de lui qu'on a pu dire ces mots de l'Ecriture : « En peu de temps il a rempli une longue carrière. »

On ne saurait se faire une idée des questions que l'*Avenir* a soulevées, a remuées, et des passions qu'il a suscitées. Cela passe l'imagination. Il est vrai que l'*Avenir* c'était Lamennais, c'était Gerbet, c'était Lacordaire, c'était Montalembert, toute une pléiade d'esprits d'élite, animés d'un souffle que les générations n'ont pas retrouvé dans la suite. C'était le génie soutenu par de grands caractères au service de la plus belle des causes. On le savait ; on savait que toute la force de l'*Avenir* était dans la grandeur des brillants écrivains qui en menaient les combats. C'est

pour ce motif qu'on employait les moyens les plus inavouables pour les amoindrir.

Au lieu de lutter avec eux à armes franches, au plein soleil, comme font les vaillants en champ clos, on les frappait par derrière, on leur enfonçait le poignard dans le dos, tandis qu'ils brandissaient l'épée, le front découvert devant eux. C'étaient des soldats qui cherchaient des soldats dans leurs ennemis, et qui n'y trouvaient que de vulgaires assassins.

C'est ce que l'histoire reprochera toujours aux adversaires gallicans de Lamennais et de son école : leur déloyauté dans l'attaque. Ils n'ont procédé que par dénonciations et calomnies, sans jamais attaquer ouvertement. Ils n'en discutaient pas les doctrines avec loyauté, ils les travestissaient, les détournaient de leur sens véritable afin d'en établir plus facilement la fausseté.

Sans doute l'*Avenir* n'était pas exempt d'exagération ; Lamennais, Gerbet et Lacordaire ne pesaient pas toujours leurs mots et n'en mesuraient pas la portée, mais il faut nous souvenir qu'ils étaient en pleine lutte, et que le champ de bataille n'est pas précisément un lieu de réflexion, où l'on puisse viser juste et mesurer ses coups. On y frappe le plus souvent à l'aveugle, sans regarder qui l'on frappe.

Pour juger bien d'une époque et des querelles qui l'ont remplie, il s'y faut transporter, prendre l'âme des combattants, s'identifier avec eux. Faute de quoi on ne saurait en traduire exactement les

pensées et les sentiments, et l'on raconterait l'histoire d'une époque avec les idées qui n'en sont pas.

Les adversaires de l'*Avenir* n'épargnaient rien pour détruire l'influence qu'il pouvait exercer et qu'il exerçait réellement sur les esprits. Déshonorer les chefs d'une armée, c'est en ruiner l'autorité et paralyser l'influence sur les troupes qu'ils veulent mener à la victoire. On ne tire sur les chefs que pour démoraliser les soldats et brûler les foyers qu'ils défendent.

C'était le cas. On en voulait surtout aux doctrines ultramontaines, dont les champions de l'*Avenir* avaient fait le foyer de leurs âmes, et, ne pouvant ou plutôt n'osant pas les attaquer directement, on s'en prenait lâchement à ceux qui les défendaient.

Nous avons vu de quelles amertumes on les abreuvait, de quelle boue on souillait leurs fronts fatigués de soucis et de pensées graves et tristes. Aux souffrances morales sans cesse renouvelées et rendues plus cuisantes, se venaient joindre les souffrances physiques. Gerbet était faible, incapable de soutenir un discours sans que la parole ne faillît sur ses lèvres. Quand l'émotion d'une épreuve nouvelle étreignait sa poitrine délicate, ses grands yeux, d'ordinaire si doux, devenaient durs et s'enfonçaient dans leur orbite; son front se déprimait, ses joues s'étiraient, et sa tête s'inclinait hésitante, comme si le buste ne la pouvait plus porter. Alors il évitait les regards

de son ami, pour ne pas l'affliger, et allait prendre quelque repos dans sa chambre.

Lamennais ne le voyant pas venir suivant son habitude s'enquérait aussitôt de lui : « Où est Gerbet ! » s'écriait-il, en se levant brusquement ; et sans attendre de réponse il allait le rejoindre, et lui prodiguer ses soins. Il avait des attentions maternelles pour adoucir les maux de son ami : lui-même lui mettait sur le front des compresses d'eau froide, et veillait à ce que rien ne lui manquât. Tandis qu'il lui donnait ses soins, il lui parlait doucement : « Qu'y a-t-il donc encore ? Votre état révèle un coup nouveau que vos lèvres me cachent et dont votre cœur est blessé ! Dites, ami, dites, que vous a-t-on fait encore ? » C'est ainsi, au chevet de Gerbet malade, que Lamennais apprenait souvent les menaces secrètes et perfides dont il était l'objet de la part de ses ennemis.

Après les souffrances morales et physiques venaient les préoccupations matérielles. Le journal était loin de faire ses frais, et Lamennais, malgré le grand retentissement que ses ouvrages avaient eu, malgré leur succès de librairie, était pauvre ; Gerbet était pauvre aussi, et demandait à tous ses amis une place quelconque pour son frère, qui était à sa charge ; Lacordaire se suffisait à peine. Il n'y avait que Montalembert qui pût suppléer à l'insuffisance des autres ; mais sa jeunesse, sa candeur, sa générosité étaient telles qu'on n'y voulait pas avoir recours.

Lamennais et Gerbet luttaient longtemps en silence contre les difficultés matérielles qu'on leur suscitait, en semant la défiance parmi les créanciers du journal. Les adversaires prévenaient l'imprimeur et lui donnaient l'alarme, en couvrant leur mauvaise action d'un zèle par trop charitable. Montalembert, qui s'était aperçu du soin que l'on prenait de le tenir à l'écart, s'enquit aussitôt de tous les dessous administratifs et de tous les embarras financiers auprès de M. Vaille, rédacteur-gérant, et régla tout et d'une entente secrète avec l'imprimeur. Il épargna ainsi au maître et ami les soucis les plus cruels.

Je ne sais quel est l'homme de peu de sens qui a imaginé la maxime fausse : *Plaie d'argent n'est pas mortelle*, car plaie d'argent est mortelle. On refuse tout à qui n'a rien, même l'honneur et l'honnêteté. On ne pardonne pas aux malheureux leur malheur.

Lamennais l'avait expérimenté cruellement pendant son exil en Angleterre. Il s'y trouva en si grande détresse et si dénué de tout, qu'il dut chercher son pain de chaque jour, comme son compatriote Chateaubriand, dans les leçons qu'il donnait ; mais les leçons le fuyaient d'autant plus qu'il en avait plus besoin. Sa mise trop modeste lui donnait un air gauche et embarrassé ; on est si mal à l'aise quand on est mal mis. Il fut ainsi présenté à une dame riche qui cherchait un éducateur de haute marque pour son fils.

La dame fière et grande toisa Lamennais,

l'examina dans tous les sens, le pesa dans sa cervelle de linotte, puis, d'un ton dédaigneux, dit à celui qui le lui avait présenté : « Je ne veux pas de celui-là, il a l'air trop bête ». Je ne sais si jamais cette dame a eu l'intelligence de ravaler cette bêtise, mais je suis convaincu que toute sa vie n'aura pas suffi à lui faire digérer la sienne. Si Lamennais se fût présenté devant elle en bel habit, voire en brocard, s'il eût accusé par ses allures une certaine aisance, elle n'eût pas assurément fait la dédaigneuse. Mais il était pauvre, et comme toujours il paraissait ce qu'il était, et cela ne le pouvait mener à rien.

Ces embarras intérieurs qu'on grossissait au dehors, joints aux bruits calomnieux dont on les enveloppait, étaient de nature à diminuer le prestige du journal ; néanmoins, il ne laissait pas de répandre ses doctrines partout, dans les campagnes, dans les villes, en deçà et au delà des frontières de la France.

Nous ne sommes encore qu'à la fin du mois d'avril ; l'*Avenir* n'a que six mois d'existence, et malgré son insignifiance apparente, malgré le discrédit, la défaveur dont on le couvre, tout le clergé du monde s'en émeut, et les rois eux-mêmes de l'Europe s'agitent sur leur trône. Mais aussi quelles idées n'y remuait-on pas ? On y voit en germe et en plein épanouissement les principes par lesquels l'Eglise reconquiert progressivement aujourd'hui tous ses droits. Vrais semeurs de paroles et de doctrines fortes, les champions de

l'*Avenir* ont semé tous les biens sociaux, toutes les libertés civiles et religieuses que nous récoltons au début de ce siècle : liberté de l'Eglise dans le choix des évêques, abrogation du Concordat oppresseur qui enchaînait et mutilait le clergé, droits de Dieu et de l'Eglise dans l'Etat, — rien ne manque à leur programme. Voyez cet enseignement sur la République. Faites comparaison de ces paroles avec celles émanées du Saint-Siège :

« On a expliqué, il n'y a pas longtemps, dans l'*Avenir*, comment nous concevions que le système républicain, système qui n'exclut point un chef héréditaire, est aujourd'hui le seul possible en France. Quant aux hommes qui prennent ou reçoivent ce nom, nous y distinguons deux classes très diverses, et nous ne combattons que ceux qui poursuivent la chimère d'une république abstraite, fondée sur des principes subversifs de la base de toute société, ou qui la veulent sous une forme que repoussent les idées et les mœurs de la France.

« Il y a république et république. République chrétienne, république païenne, république qui n'est ni l'une ni l'autre, mais un mélange de toutes sortes de fantasmagories. La république païenne, c'était Rome, d'abord vierge et pure, quoique féroce, puis infâme, grande dans la scélératesse, menant à bout une vaste idée de la conquête du monde. La république chrétienne, c'était la Confédération des Etats germani-

ques au moyen âge, l'alliance de l'Eglise et de l'Etat.

« Quant à la puissance temporelle, Théodoric l'avait ébauchée, Charlemagne achevée ; pour ce qui est de la puissance spirituelle, Grégoire VII seul la réalisa dans ses puissantes mains. Œuvre imparfaite mais grandiose, elle périt à Avignon, sous les coups d'un monarque français ; comme l'autre, traînée de lambeaux en lambeaux, expira sous les efforts de notre révolution. Celle-ci créa la troisième forme de république, apprise dans les collèges, avec un développement de sentiments d'indépendance reproduits de l'antiquité, sentiments antichrétiens dans leur travestissement. L'idole de cette forme de gouvernement, ce fut la patrie, idole à laquelle on immola des hommes, idole que l'on plaça sur les fondements de l'Europe bouleversée, l'écrasant sous ce poids colossal. Cette république eut une fin à la chute de Bonaparte, qui en fut à la fois l'expression la plus terrible et la plus élevée.

« Aujourd'hui il ne s'agit pas de rebâtir le passé, il s'agit de construire l'avenir. Le siècle des monarchies s'est écoulé.

« Ainsi orienté sur mes opinions, je laisse au lecteur le soin de se prononcer sur l'accusation que je porte contre le parti de la République factice, imitée de l'ancienne Révolution française, parti qui s'essaie toujours à *fausser* le temps, et dans lequel je ne puis m'empêcher de voir l'ennemi le plus dangereux de la liberté. Ce parti, je

l'ai étudié depuis de longues années, et je ne m'étonne aucunement de sa reproduction. C'est la classe inférieure de la population qu'il prétend arracher à son état précaire, non pas pour l'élever, pour l'éclairer, ce que le christianisme a seul pu opérer, mais pour en faire un instrument de domination, à l'instar des démagogues d'Athènes, des tribuns du temps de la corruption romaine. Ce que ce jugement pourrait avoir de trop sévère, je l'adoucirais en citant pour excuse de nobles erreurs et de funestes entraînements; mais rien ne m'empêchera de dévoiler ce que je crois être la vérité. »

Sous l'inspiration de l'*Avenir*, le clergé s'affranchit de plus en plus du joug de l'Etat pour se rattacher davantage à Rome. M. Caron, chanoine honoraire d'Amiens, réfute les doctrines gallicanes de l'abbé Affre, qui avait tenté de les défendre. Joignant l'action à la parole, le clergé de Beauvais proteste avec énergie contre la nomination de son évêque et, le 29 avril 1831, au grand étonnement des agents du pouvoir habitués cependant à toutes les audaces, paraît le prospectus suivant :

« L'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse fonde une école gratuite d'externes, sans autorisation de l'Université, rue des Beaux-Arts, n° 3 *bis*, à Paris. Elle y enseignera les éléments de la religion, du français, du latin, du grec, de l'écriture et du calcul, sauf à y joindre plus tard, et sur un plan plus étendu,

d'autres branches des connaissances divines et humaines. Elle a voulu que cette école fût gratuite, non seulement parce qu'elle le peut et que le chrétien doit introduire la charité partout où il le peut, mais parce que l'enseignement, pour devenir universel, doit tendre à être gratuit, avantage que la religion seule peut procurer à la société dans les limites où il est possible.

« L'instruction sera donnée aux enfants par des membres mêmes de l'Agence générale, MM. de Coux, l'abbé Lacordaire, le vicomte de Montalembert, qui prennent sur eux la responsabilité légale de cette école.

« Les classes seront le matin de 9 à 11 heures et le soir de 2 à 4 heures.

« On n'y recevra que des enfants qui sachent lire et écrire.

« Les parents qui désireront faire entrer leurs enfants à *l'école gratuite* peuvent s'adresser tous les jours *aux bureaux de l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*, rue Jacob, 20, depuis 4 jusqu'à 5 heures du soir.

« L'école ouvrira le lundi 9 mai prochain. Puisse cet essai de la liberté encourager tous ceux qui sont ses amis! Que les catholiques surtout aident à l'affranchissement de la pensée, car ils seront affranchis le jour où la pensée le sera. Plus tard, après qu'ils auront reconquis leurs droits par la patience, mais par une patience hardie qui mêle le courage de l'homme à la force lente du temps, ils feront davantage; ils élèveront dans la

capitale de la France, d'après les grands types de l'Allemagne, la première *Université libre et catholique* du XIXe siècle. Ils jetteront à la science moderne, avec le glorieux souvenir de leurs anciens travaux, un défi sans orgueil.

« Paris, le 28 avril 1831.

« — Les membres du Conseil de l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse :

« — F. DE LAMENNAIS, *président* ; BAILLY DE SURCY ; DE COUX ; P. GERBET ; H. LACORDAIRE ; VICOMTE DE MONTALEMBERT. »

Aussitôt fait que dit, l'école s'ouvre le 10 mai, rue des Beaux-Arts, n° 5. Un assez grand nombre de spectateurs remplissent la salle ; on remarque parmi eux plusieurs membres du jeune barreau. Des enfants de diverses classes de la société se sont fait inscrire et ont été reçus par leurs instituteurs, MM. de Coux, l'abbé Lacordaire et le vicomte de Montalembert.

Sur le silence étonné, le recueillement religieux des élèves et des assistants, Lacordaire élève sa voix claire et sonore :

« Messieurs,

« Nous sommes rassemblés pour prendre possession de la première liberté du monde, de celle qui est la mère de toutes les autres, sans laquelle il n'existe ni liberté de conscience, ni liberté d'opinions, mais tôt ou tard l'esclavage, l'asservissement de tous les hommes à la pensée d'un

seul homme. C'est assez vous dire, Messieurs, que nous prenons possession de la liberté d'enseignement. Nous en prenons possession parce que c'est notre droit naturel, nulle loi ne pouvant ravir aux pères de famille l'âme de leurs enfants, et nul père ne pouvant garder l'âme de son fils que par la liberté d'enseignement. Nous en prenons possession parce que c'est notre droit de chrétiens.

« Quand le Christ apporta sa parole au monde, sa parole ne fut libératrice qu'à cause qu'elle fut universelle, que tous purent l'entendre, tous la répéter, que par la liberté d'enseignement. Nous en prenons possession enfin, au nom de la glorieuse charte de 1830, qui nous l'a donnée, et dont nous ne permettrons pas, si nous sommes Français et chrétiens, qu'une seule ligne périsse. Et étant vrai, Messieurs, que rien n'est plus juste, plus saint, plus grand, que ce qui est à la fois commandé par la nature, la religion et la Loi fondamentale de notre pays, nous devons être tous contents de ce que nous faisons dans ce moment. »

Après cet éloquent discours, les enfants furent convoqués pour le lendemain à huit heures du matin jusqu'à dix et l'après-midi de deux à quatre. Les paroles de Lacordaire avaient enflammé plusieurs jeunes gens catholiques qui offrirent spontanément de consacrer une heure tous les jours à l'instruction des enfants du peuple.

Le lendemain, mardi 11 mai 1831, les enfants s'assemblèrent autour de leurs maîtres improvisés, pour en écouter les leçons.

La matinée ne fut troublée par aucun bruit du dehors ; mais l'après-midi, à 3 h. 1/2, comme Montalembert faisait une leçon d'histoire, on entendit frapper à la porte. C'était le commissaire de police suivi de deux agents. Il venait en vertu d'une commission rogatoire du juge d'instruction fermer l'école, avec le concours de la force armée.

Les instituteurs protestèrent aussitôt en la forme légale contre la sommation qui leur était faite par M. Noël, commissaire de police, et déclarèrent qu'ils continueraient à ouvrir l'institution et à y enseigner. Ils remirent ensuite leur protestation à M. Noël, le priant de l'annexer à son procès-verbal. Ces formalités judiciaires ayant été remplies, le commissaire de police procéda à la reconnaissance des lieux et du nombre des élèves, qui s'élevait à onze.

Il était déjà 4 h. 1/2, heure de la fermeture des cours du soir. Lacordaire, comme si rien n'était, indiqua l'ordre des leçons pour le lendemain et les jours suivants. Ce que voyant, le commissaire, qui était occupé à verbaliser, se leva brusquement, et d'un ton impératif : « Au nom de la loi, je déclare l'école fermée, et j'avertis les enfants qu'ils aient à ne s'y plus représenter jusqu'à décision de justice. » Et Lacordaire, sans tenir compte de l'injonction du commissaire, dit avec calme :

« Mes enfants, c'est l'heure de notre séparation accoutumée, nous allons prier et nous retirer. »

La prière terminée, le commissaire reprit : « Je répète aux enfants que l'école est fermée au nom de la loi. » Et Lacordaire ajouta incontinent : « Mes enfants, vous êtes ici par ordre de vos parents ; nous les représentons, nous sommes vos pères et vos mères ; vous êtes dans nos bras comme dans les leurs : nulle puissance que celle de la justice ne peut nous séparer. Vous serez ici demain à 8 heures. »

Le commissaire verbalisa de nouveau, et se retira sans plus de satisfaction.

Le gouvernement avait cru intimider par ce procédé les jeunes instituteurs, mais il comptait sans leur courage aussi ferme que résolu. Il fallut, dès le jour suivant, revenir à la charge.

Le 12 mai, le cours se fit paisiblement le matin comme la veille, mais le soir, à peu près vers la même heure, le commissaire revint cette fois avec une ordonnance de M. Poultier, juge d'instruction, qui lui enjoignait d'employer tous les moyens afin que force demeurât à la justice, d'effacer les inscriptions de l'école et d'apposer au besoin les scellés sur les portes extérieures.

Après la lecture de cette ordonnance, le commissaire demanda aux instituteurs :

— Eh bien ! Messieurs, que pensez-vous faire ?

— Nous voulons, répondit Montalembert, con-

formément à notre déclaration, continuer notre œuvre, et user jusqu'au bout de nos droits.

A ces mots, le commissaire, las de discourir, procéda à l'action suivante, et s'écria : « *Au nom de la loi, je somme les enfants ici présents de se retirer.* » Et Lacordaire à son tour : « *Au nom de vos parents dont j'ai l'autorité, je vous ordonne de rester.* » Et les enfants : « *Nous resterons.* » Et le commissaire répéta : « *Au nom de la loi, je somme une troisième fois les enfants ici présents de se retirer.* » Et Lacordaire : « Au nom de vos parents dont j'ai l'autorité, je vous ordonne de rester. » Et les enfants : « Nous resterons. »

A ces trois sommations, les dix-huit enfants réunis demeurant immobiles, deux sergents de ville entrèrent en uniforme et en armes et les expulsèrent de force. Lacordaire restait toujours, malgré les ordres donnés et renouvelés. « Je suis ici chez moi, vous violez mon domicile, voici mon mobilier et le lit qu'on m'apporte. Je ne céderai qu'à la force, afin que l'on sache bien que vous violez le domicile d'un citoyen. » Alors le commissaire donna ordre de ne laisser monter aucun meuble dans l'appartement du haut. Puis il dressa procès-verbal. Sur la fin, il somma nommément MM. de Coux, Lacordaire et Montalembert et toutes les autres personnes présentes de se retirer.

Lacordaire, s'adressant à ses amis, leur dit : « Messieurs, je suis ici chez moi ; je vous remercie d'avoir bien voulu me prêter le secours de

votre présence, de m'avoir aidé à défendre vos droits et les miens, tous violés dans ma personne. Maintenant que ce devoir d'amitié est rempli, je vous prie de céder à la sommation qui nous est faite, et de me laisser seul avec la loi et mon droit. » Sur ce, tout le monde se retira, à l'exception de Lacordaire. Le commissaire somma une dernière fois Lacordaire d'abandonner l'appartement. Et Lacordaire lui répondit : « Je proteste que c'est ici mon domicile, que j'ai loué cet appartement, que j'ai l'intention d'y passer la nuit, et que la force seule pourra m'en faire sortir. » A ces mots, le commissaire enjoignit à un agent l'ordre de saisir Lacordaire par le bras et de le mettre dehors. Puis la porte fut fermée à clef et les scellés apposés dessus.

Pendant que ces violences étaient commises rue des Beaux-Arts, Lamennais et Gerbet attendaient anxieux, rue Jacob, l'issue des événements. Toute la famille s'y réunit immédiatement, comme elle avait accoutumé de le faire aux jours d'épreuve et de tempête. On y discutait sur les conséquences de cette lutte dont toute la gloire revenait à Lacordaire.

Dès que ce dernier entra dans les bureaux de rédaction de l'*Avenir*, deux mains fermes et frémissantes s'abattirent sur ses épaules, l'attirant fortement, vers des yeux illuminés de joie, et une tête qui s'abandonnait à la sienne : c'était Lamennais qui, dans une chaude et vigoureuse étreinte d'amitié, lui exprimait sa reconnaissance.

Gerbet joignait, à son tour, ses félicitations et ses transports de joie à ceux du maître.

Ce soir-là, il fallut causer longuement ; on avait plus de choses que de coutume à se dire, quoique, dans l'*Avenir*, chaque jour eût sa charge de déboires et de tristesses.

Tous les disciples accompagnèrent cette fois le maître jusqu'à la diligence de Juilly. « Venez tous avec moi, ce soir, leur fit Lamennais en y prenant sa place. De Salinis nous attend ; nous y trouverons vivre et couvert ! Que faut-il davantage ? Peut-être nous ménage-t-il quelque surprise. Allons, Lacordaire, puisque vous n'avez plus de domicile, vous êtes un vagabond, et la loi qui vous jette sans asile dans la rue vous y ramasserait, en vertu d'une autre loi, pour vous mettre en prison. Allons à Juilly, il nous faut de l'air après ce coup. »

Il n'en fallut pas davantage pour engager le troupeau fidèle sous la houlette du pasteur, dont l'allégresse était débordante. La diligence qui cheminait vers Juilly était emplie cette fois de propos joyeux. La joie du maître ouvrait le champ à toutes les hypothèses, à toutes les plaisanteries. On se paya la tête du commissaire qui, quoique flatté d'un pareil emploi, ne l'avait pas rempli avec toute l'assurance et le cynisme d'un homme rompu au métier.

Longtemps encore on reproduisit devant Lamennais la scène de l'école, et cela l'amusait chaque fois comme une chose nouvelle. Son tempé-

rament combatif se retrouvait, se reconnaissait dans l'attitude de Lacordaire, et il s'écriait : « Oh ! que vous deviez être beau et grand devant ce commissaire ainsi humilié par l'injustice de la loi qu'il était chargé d'exécuter ; voyons, répétez-moi textuellement les paroles échangées entre vous et lui. »

A Juilly, pendant la longue veillée qui suivit le repas, Gerbet, voyant Lamennais s'enfoncer dans sa chaise-longue, pensif et rêveur, fit revenir sur le tapis l'événement du jour et, avec son goût fin, il en organisa une reproduction vivante. Les plus jeunes des disciples prirent le rôle des enfants autour de Lacordaire, et Montalembert joua celui du commissaire. Tout à coup la porte du salon s'ébranle sous des coups redoublés. Lamennais bondit, effaré. Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ? La porte s'ouvre. C'est le commissaire, lui dit-on. A ce mot, il pousse un éclat de rire et se renverse sur son siège. Montalembert s'avance gravement et répète les sommations légales auxquelles Lacordaire répond, comme il a déjà répondu.

Gerbet ne se sent pas d'aise en voyant ce soir-là tant de gaieté dans l'âme du maître (1). Il repoussait ainsi, du moins pendant quelques heures, loin de sa pensée, les noires calomnies et les attaques perfides dont il était sans cesse l'objet. Il eût voulu toujours avoir de nouveaux sujets de le distraire, de l'enlever à lui-même, de faire qu'il

(1) Récit manuscrit du curé de Morlaas, ami de de Salinis.

ne pût pas se retourner sur les plaies vives et saignantes dont il etait couvert et meurtri. Hélas ! ce rayon de joie fut bientôt assombri et noyé en un gros nuage noir et dense. Le lendemain même le courrier portait de nouvelles attaques auxquelles il fallut incontinent répondre.

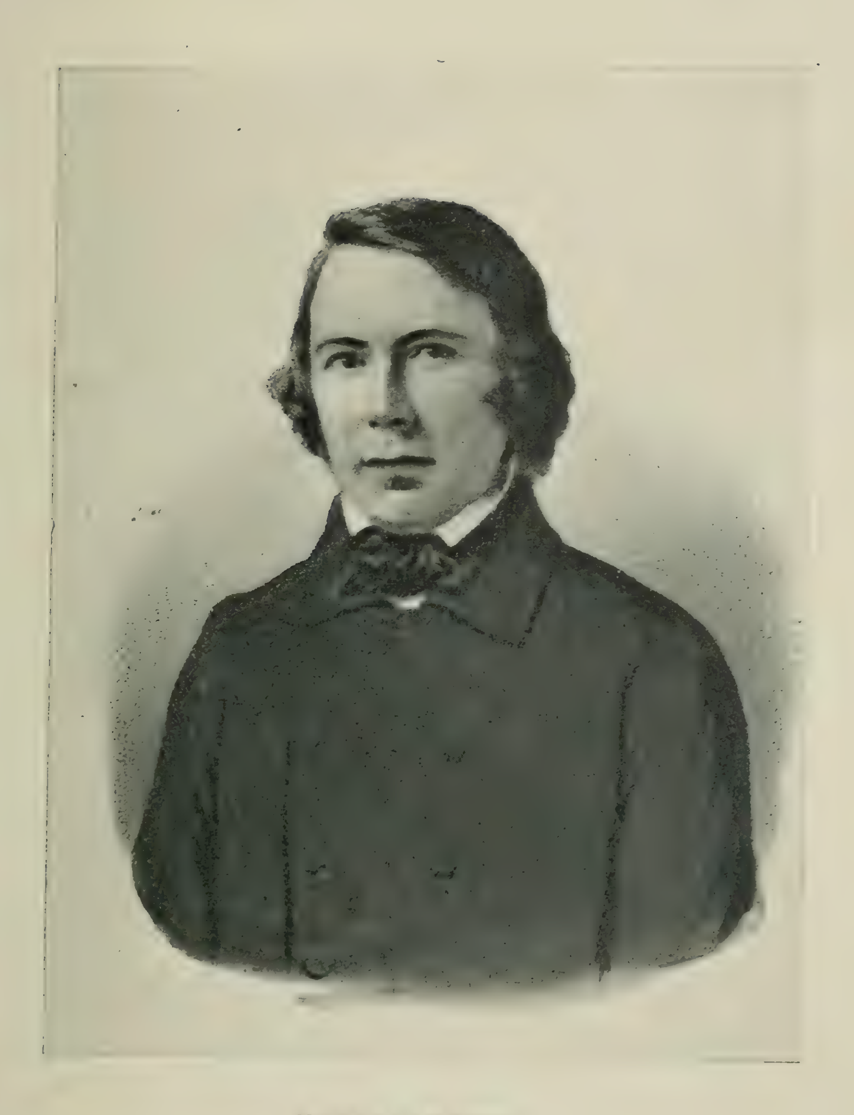
Gerbet et Lamennais, étroitement unis par les liens d'une amitié éclose au pied de la croix, et développée par l'excès même des souffrances communes et l'ardeur des mêmes combats, s'étaient identifiés l'un à l'autre. Tout était commun entre eux : les pensées, les sentiments, les désirs, les biens de la vie et ses maux, les espérances riantes et les désillusions décevantes. Le commerce constant, les mêmes élans vers le même but, la même passion pour Dieu et son Eglise les avaient fondus ensemble, en sorte que leurs âmes presque détachées de leur enveloppe fragile ne fissent qu'une seule âme. De nature différente, ils se complétaient et faisaient, à deux, un tout plus harmonieux.

J'ai lu quelque part dans un livre fort remarquable que la nature et le propre de l'amitié est de compléter l'infériorité d'une âme par la supériorité de l'autre, et d'établir ainsi progressivement une égalité parfaite. « L'amitié, dit saint Jérôme, trouve des égaux, ou elle en fait. » Elle avait ainsi uni, égalisé Gerbet et Lamennais. Ils pensaient, voyaient, entendaient tout ensemble. La joie de l'un faisait tressaillir l'autre ; la douleur de l'un avait sa répercussion immédiate dans l'au-

tre. Ils avaient tous deux même transparence d'âme et ne savaient pas en déguiser les sentiments.

Aussi leurs regards, leur attitude seule les trahissaient avant même qu'ils n'eussent parlé. Lamennais n'avait qu'à regarder Gerbet pour deviner ce que son âme enserrait de tristesse ou de contentement. Dès qu'il le voyait venir, il le perçait de son œil d'aigle jusqu'au fond de son être, et, sans plus attendre, il lui disait : « Vous me portez une nouvelle infamie de nos adversaires ; elle est inscrite sur votre large front. » Gerbet lisait également dans les yeux de Lamennais, mais s'ils lui révélaient quelque douleur, il en écartait le souvenir ; il n'interrogeait pas, au contraire, il parlait d'autre chose et cherchait une diversion. Ce n'est que lorsqu'il y discernait un rayon précurseur des satisfactions intimes qu'il se montrait curieux d'en savoir davantage : car ainsi il augmentait la joie de l'ami de toute celle qu'il en recevait. Il s'y complaisait ensuite, et y revenait à plusieurs fois.

Après la veillée joyeuse du 12 mai, il fallut reprendre le combat des jours précédents. Tandis que Lacordaire, Montalembert et de Coux comparaissaient devant le juge d'instruction pour y répondre de leur délit commun, Gerbet et Lamennais faisaient face à l'assaut des créanciers ameutés par les menaces du gouvernement et des Gallicans. Ils répondaient aux perfides insinuations soufflées dans tous les sens par un parti qui ne désarmait jamais.



MONTALEMBERT

CHAPITRE V

Attaques et Défenses

Lamennais et Gerbet avaient beau renouveler leurs déclarations, leurs serments de fidélité aux décrets du Saint-Siège : autant en emportait le vent. Leurs luttes héroïques en faveur de la Pologne et de l'Irlande opprimées servirent quelques jours de prétexte à une nouvelle levée de boucliers. Les Gallicans ne parlaient plus de leurs doctrines, ils plaidaient la cause des pouvoirs menacés. Ils défendaient les rois contre les peuples opprimés et accusaient Lamennais de pousser ces derniers à la révolte. L'*Avenir*, à leur sens, n'était pas seulement un danger pour les doctrines gallicanes, mais aussi pour l'autorité, pour l'ordre qu'elle maintient, pour la société. Ils faisaient appel aux sévices de la justice civile et aux

foudres de l'Eglise pour étouffer ces cris de révolte dont les colonnes de l'*Avenir* étaient remplies.

La *Gazette de Bretagne* se faisait, cette fois, l'écho des Gallicans. Ceux-ci prenaient ainsi mille détours pour mieux déguiser leurs coups : tantôt ils avaient recours à l'*Ami de la Religion*, tantôt au *Courrier Français*, tantôt au *Temps*, tantôt à la *Gazette de France*. Leurs attaques faisaient parfois des mouvements tournants et cherchaient à les envelopper par la province, de façon à pouvoir dire : *Vous voyez bien en quelle défaveur vous êtes partout, et comme on se défie de vous, même dans les campagnes*. Dans cette admirable pensée, ils se mirent d'intelligence avec plusieurs journaux de province, et les firent crier à tour de rôle.

La *Gazette de Bretagne* se distingua dans ce concert d'outrages et de calomnies, mais mal lui en prit, car elle s'attira cette verte réplique de ses propres abonnés le 14 mai 1831. Pour ne pas se donner la peine d'y répondre, car elle en eût été fort empêchée, elle fit semblant de ne l'avoir pas reçue, mais l'*Avenir* la lui remit sous les yeux, et ne lui permit pas de se dérober. C'était sa meilleure réponse.

« A M. le Rédacteur de la *Gazette de Bretagne*.

« Monsieur,

« Votre journal est inépuisable en lamentations sur l'abus que M. de Lamennais fait main-

tenant des talents dont Dieu l'a enrichi. S'il faut croire tout ce que nous y lisons, l'illustre écrivain, après les avoir employés à la cause de la religion de manière à ravir l'admiration de tous les esprits, les prostitue actuellement à la défense des doctrines anarchiques et révolutionnaires.

« C'est dans l'*Avenir* sans doute qu'il faut chercher cette étrange métamorphose. C'est là qu'il faut la découvrir, non dans quelques phrases isolées qui prennent telle figure qu'on veut leur donner, mais dans les principes mêmes et l'ensemble de la doctrine avouée par M. de Lamennais. Cela posé, comment cet écrivain est-il révolutionnaire ? Pour juger, écoutons-le lui-même :

« Nous tremblons devant cette révolution, dit-il, parce que la plus juste entraîne après elle de longues et pesantes calamités. »

« D'abord, Monsieur, voilà un langage qui n'est pas révolutionnaire. Mais allons plus avant; passons aux principes. Voyons s'ils favorisent les insurrections en dégradant l'autorité des rois et en excitant l'insubordination des peuples. Voici, sur ce point, sa doctrine fondamentale.

« La société politique et civile ne pouvant subsister sans un pouvoir destiné à ramener à l'ordre les volontés perverses qui s'efforcent constamment de le troubler, le pouvoir est évidemment, en ce sens, de droit divin. L'Eglise a constamment enseigné cette doctrine, dont la négation renfermerait la destruction de toute idée de droit et de jus-

tice. Il est de foi que la souveraineté est de Dieu. Il est de foi que c'est de Dieu que les souverains reçoivent leur autorité.

« Il montre ensuite que le sentiment commun des théologiens est que la souveraineté n'est communiquée aux princes que médiatement par le moyen du peuple, et continue ainsi l'exposé de sa doctrine.

« Malgré cela, en principe, chaque peuple est soumis, comme les individus, à la loi de la justice; et le droit de résistance, réglé par cette loi, ne peut s'exercer que lorsqu'il est nécessaire pour faire prévaloir la justice contre la force perturbatrice de la société. Alors, dit saint Thomas, la résistance n'a pas le caractère de sédition, si ce n'est dans le cas où elle entraînerait pour la société de plus grands désordres que la force perturbatrice elle-même.

« L'exercice des droits les mieux fondés peut entraîner des abus; et l'on ne peut disconvenir que des abus énormes peuvent ici vicier l'usage du droit de résistance. C'est une vérité que les théologiens ne se sont pas dissimulée.

« Eh bien ! M. de Lamennais excite-t-il à ces abus? les provoque-t-il? Non, il les arrête même radicalement. « Il faut, dit-il, hâter par nos vœux « le rétablissement de cet ordre social qui substi- « tue à l'état de guerre entre le pouvoir et les « sujets, inévitable en tout autre système, l'in- « tervention d'une autorité essentiellement paci- « fique. »

« Voilà, Monsieur, la doctrine de l'abbé de Lamennais telle qu'elle est, en ce point, exposée dans l'*Avenir*. Il est donc si loin d'être révolutionnaire que, si ses principes et ses vœux avaient leur accomplissement, il n'y aurait point de révolution. La société et les trônes seraient assis sur des bases inébranlables, ou du moins ces bases ne seraient jamais renversées, parce qu'une intervention tutélaire maintiendrait la paix et la justice entre le souverain et les sujets. « M. de « Lamennais, dit un des plus profonds philoso- « phes de l'Allemagne, veut l'ordre et la stabi- « lité ; et si le P. Ventura lui a reproché de favo- « riser les révolutions, c'est qu'il ne comprenait « ni l'*Avenir*, ni l'état de la France. L'*Avenir* ne « se déclare point contre le royalisme en soi, « mais contre le symbole gallican, qui met le roi « au-dessus de tout, Dieu même et la patrie au- « dessous de lui. Il demande au peuple pour le « prince la plénitude de son inviolabilité, et veut « que les mêmes droits soient assurés au peuple « par le prince. » Ainsi, si l'*Avenir* a souvent parlé, et s'il parle encore de l'affranchissement des peuples, il n'entend qu'un affranchissement légitime, c'est-à-dire l'éloignement de tout obstacle qui empêche pour eux le libre exercice de la religion et de la justice, et non la révolte et les bouleversements, comme ces anarchistes avec lesquels on ne se fait pas scrupule de le confondre.

« Nous avons réfléchi sur la cause de cette an-

tipathie que vous semblez professer contre M. de Lamennais, et nous avons cru la trouver dans la dissidence sur un seul principe, mais un principe essentiel sans doute. Vous voulez l'inadmissibilité du pouvoir, la légitimité gallicane, et lui ne veut pas l'admettre. Il la regarde comme opposée à la doctrine de l'Eglise, manifestée par les actes des souverains-pontifes et des conciles généraux. Voilà, ce nous semble, la pomme de discorde ou le mur de division.

« Ici nous nous permettons de vous donner un avis, c'est de lui prouver qu'il se trompe, et cette guerre sera finie. Pour nous, nous n'avons ni l'autorité, ni les talents nécessaires pour amener entre vous et lui une réconciliation. Nous dirons néanmoins que le dissentiment n'est pas à nos yeux une raison de lui prodiguer, comme on le fait, les noms odieux de révolutionnaire et d'anarchiste. C'est jeter injustement dans les esprits les plus funestes préventions contre lui. Pie VII n'a pas été traité de révolutionnaire pour avoir sacré Bonaparte, ni Pie VIII d'anarchiste pour avoir reconnu Louis-Philippe, non plus que leur prédécesseur pour avoir tenu une conduite pareille dans des circonstances semblables. Il ne nous appartient pas de juger les grands hommes ; mais pour dire ici notre pensée, nous ne voyons dans M. de Lamennais ni un novateur, ni un révolutionnaire, mais un écrivain qui, se dégageant des diverses opinions politiques qui divisent la société, cherche avec ardeur la vérité pour

la défendre de toute la puissance de son génie ; froissant pour cela, s'il est nécessaire, les affections et les idées reçues, dût-il même par là s'attirer des tribulations et des disgrâces. Amateur passionné de cette vérité, il s'en fait le martyr ; il peut se tromper, mais s'il se trompe, nous croyons que ce n'est pas sa faute. Car, outre son entière soumission au Saint-Siège, partout il nous semble porter la rectitude du jugement et de la bonne foi. Et si d'un côté il a parfois blessé les cœurs attachés à la dynastie déchue, de l'autre il n'a pas plus ménagé l'administration actuelle. Nous croyons qu'on devrait lui savoir plus gré de son impartialité et de ses efforts prodigieux contre les vexations tyranniques dont le ministère a si justement accablé et les carlistes et la religion catholique.

« Beaucoup de personnes judicieuses pensent ici que si le culte catholique a échappé au naufrage où la dernière Révolution menaçait de l'ensevelir, c'est à lui humainement parlant, à lui qu'on le doit, que c'est encore à lui qu'on a dû jusqu'ici le maintien de ce petit nombre d'écoles chrétiennes qui offrent encore des garanties à la religion et aux mœurs. Or, on ne peut disconvenir que ce ne soit là un grand bienfait certainement.

« Ainsi, Monsieur, s'il a consacré sa plume à la défense de la religion de manière à mériter votre admiration, vous jugerez d'après cela qu'il continue à la consacrer à la même cause avec

moins de zèle que de succès. En conséquence, répudiant désormais les accusations aveugles où la sensibilité blessée a plus de part que le jugement et la raison, vous regretterez seulement qu'il n'ait pas donné son appui à cette légimité que vous défendez avec constance, et encore qu'il n'ait pas eu plus d'égards, plus de ménagements pour les affections si vives et si profondes de tant de cœurs généreux, mais en même temps vous aurez soin d'éviter aussi d'accueillir dans les colonnes de votre intéressant journal ces articles calomnieux contre un homme illustre dont la Bretagne au moins ne doit pas injustement noircir la réputation ».

J'ai donné presque intégralement cette lettre des abonnés de la *Gazette de Bretagne* parce qu'elle est un document à l'appui de ma thèse. Elle montre à quel point allait l'acharnement des adversaires de Lamennais et avec quelle déloyauté ils cherchaient à noircir sa mémoire par la calomnie. Les abonnés de la *Gazette*, au fond de la province, en étaient informés eux-mêmes. Nous verrons bientôt les catholiques belges se grouper autour de Lamennais et protester à leur tour avec la dernière énergie contre les menées secrètes et infâmes des Gallicans.

A la réception de cette lettre, si judicieuse, si fortement appuyée sur la doctrine des Pères et des théologiens, Lamennais tomba dans un abattement profond, car elle le confirmait dans la justice de sa cause et, partant, dans l'injustice

des attaques dont il était l'objet. Le soir, il fut sombre, replié sur lui-même, et il demeura longtemps enfoncé dans sa chaise longue. Tout à coup il se lève d'un bond, comme mû par un ressort qui le jette au milieu du salon de Juilly : « Les lâches ! Les lâches ! s'écrie-t-il ! Ils ne désarmeront jamais qu'ils ne nous aient réduits au silence, et peut-être poussé les choses plus loin ; et cependant notre cause est bien juste, vous le voyez. O ! Dieu, nous voulons ta liberté et celle de ton épouse l'Eglise, et tes enfants, nos frères dans le Christ, nous persécutent comme si nous voulions les opprimer. » Ce disant, Lamennais s'effondre de nouveau sur sa chaise, tremble et frémit. Ses yeux jettent des flammes, ses joues sont animées, et au trouble de son cerveau vient s'ajouter une fièvre dévorante qui l'agite. Gerbet le regardait anxieux, et guettait le moment favorable pour glisser un mot d'encouragement et de consolation. Un silence profond suivit cet éclat.

Alors Lamennais, brisé, anéanti, allonge ses bras et laisse tomber sa tête sur sa poitrine. Gerbet la lui relève aussitôt ; il est pâle et en proie à une crise épouvantable. Puis il revient ; une sueur froide mouille son large front, et son premier regard repose sur Gerbet, dont les yeux étaient pleins de larmes. « Je vous ai fait de la peine », lui dit alors Lamennais d'une voix douce et faible. « Pourquoi, reprit Gerbet, vous laisser abattre ainsi ? Ne savez-vous pas que la paix et le bonheur ne sont pas dans ce monde, et que nous

sommes des soldats qui se battent pour Dieu ? Qu'importe que nous arrosions le champ de bataille de notre sang ?

« Rappelez-vous ce que vous avez écrit si souvent à ce sujet. On nous accuse de pousser à la révolution et à l'anarchie, parce que nous soutenons la cause de la Pologne et de l'Irlande opprimées ; mais nous avons pour nous ces mémorables paroles du cardinal Pacca, vol. I, chap. IV, que j'ai publiées le 28 avril : « Toutes les lois naturelles, « divines et humaines permettent à ceux qui « sont injustement opprimés de repousser la « force par la force et de secouer un joug qui « leur a été imposé sans aucune raison. »

« Je pourrais invoquer l'autorité d'une foule de théologiens, canonistes et juristes de diverses sectes et nations, qui sont tous parfaitement d'accord sur ce point ; mais je me contenterai de citer un passage du célèbre Wattel, qui se rapporte entièrement à mon sujet : « Si jamais « l'exception de la contrainte peut être alléguée, « c'est contre un acte qui ne mérite pas le nom « de traité de paix, contre une soumission forcée « à des conditions qui blessent également la « justice et tous les devoirs de l'humanité. « Qu'un avide et injuste conquérant subjugue « une nation qu'il a forcée à accepter des condi- « tions dures, honteuses, insupportables, la né- « cessité la contraint à se soumettre, mais ce « refus apparent n'est pas une paix, c'est une « oppression que l'on souffre, tandis qu'on

« manque de moyens pour s'en délivrer et contre
« laquelle des gens de cœur se soulèvent à la
« première occasion favorable. »

« Voilà ce que pense, ce que dit, ce qu'approuve le premier ministre de Pie VII. Que répondront à cela les partisans de l'absolutisme et les ennemis de la cause des Polonais? »

Lamennais reprit : « Ils répondront ce qu'ils ont toujours répondu, que nous sommes les promoteurs de la révolte et de l'anarchie universelles, les ennemis de l'ordre social, des perturbateurs publics, aussi dangereux pour l'Eglise que pour l'Etat. Ne voyez-vous pas comme ils se rient de nous? La persistance même de leurs soupçons calomnieux a ébranlé l'existence matérielle de notre journal, et nous n'avons qu'à nous retirer, comme disait Lacordaire ; quittons ces hommes qui réclament quelquefois de nous, au nom de la foi, des paroles moins sévères ; nous ne savons qui ils sont. Jamais il n'est tombé de leurs lèvres un mot courageux et fraternel ; jamais, assis ensemble, dans l'exil, sur la même pierre, nous n'avons reconnu à aucun signe qu'ils eussent la langue de notre patrie. »

Tel était l'état de découragement de Lamennais frappé dans ses convictions les plus profondes et ses intérêts matériels, lorsque l'intervention de ses amis de Belgique vint le ranimer et lui faire reprendre la plume.

Le 1er mai, les rédacteurs de l'*Avenir* ne croyaient pas que le journal pût se soutenir. Les

fonds fournis par les actionnaires étaient épuisés, et telle était alors la violence des haines soulevées par l'*Avenir* que les chances de le sauver semblaient plus qu'incertaines.

Le 31 juillet 1831, époque à laquelle nous nous trouvons, leurs craintes furent dissipées.

Sur l'appel fait aux catholiques de France et de Belgique, 54.200 francs avaient été souscrits, et l'existence du journal se trouvait assurée jusqu'au 1er mai 1832. La Belgique surtout s'était fait remarquer par son empressement à répondre à cet appel. Les imprimeurs Van Linthout et Vandenzande, de Louvain, et Vanderborght, de Bruxelles, avaient réuni, à eux seuls, 15.300 fr.

Voici l'appel qu'ils avaient fait aux catholiques belges ; il montre en quelle estime y était Lamennais et combien déloyale et furieuse était la campagne de calomnies menée contre lui :

AVIS IMPORTANT

Aux catholiques belges

Nous avons inséré dans la précédente livraison l'appel que MM. les rédacteurs et les actionnaires de l'*Avenir* viennent d'adresser aux catholiques de France. Ce journal, le principal organe du catholicisme en Europe, le principal défenseur de notre Sainte Religion, nous appartient aussi bien qu'à la France elle-même ; il est notre propriété, la propriété de tous les vrais catho-

liques, et certes l'appui des Belges ne lui manquera point.

Commencé avec un capital trop faible pour une pareille entreprise, dans un pays où la plus odieuse fiscalité pèse sur la presse, il serait bientôt réduit au silence si de nouveaux actionnaires ne se présentaient. Les ennemis de la religion, et ses faux amis surtout, triompheraient d'un pareil malheur et avec raison, car ce malheur arriverait au moment même où le plus brillant succès semble assuré à ce journal. Nos lecteurs auront peine à comprendre la nature et l'étendue des obstacles qu'il a rencontrés. Le libéralisme de 93 et le gallicanisme de Louis XIV se sont ligués avec une égale fureur contre lui.

Le *Constitutionnel* et la chaire ont retenti des mêmes invectives. Des évêques ont interdit à leurs prêtres, des confesseurs à leurs pénitents la lecture de cette feuille, et enfin les hommes qui avaient juré sa ruine ont poussé l'infamie jusqu'à supposer des lettres, jusqu'à commettre des faux matériels, afin de perdre dans l'opinion publique l'illustre écrivain qui, le premier, a proclamé, de nos jours, la nouvelle alliance entre Dieu et la liberté.

Les fondateurs de l'*Avenir* ne pouvaient ni ne devaient s'attendre à ces détestables manœuvres. Ils comptaient sur une opposition franche comme leurs attaques, et certes, s'ils n'avaient eu affaire qu'à des gens de cœur et d'honneur, le nombre de leurs abonnés aurait abondamment suffi à tous

les frais. Mais ces menées ont produit leur effet naturel, et quinze cents abonnés leur ont seul résisté. Ceux-là sont à l'épreuve, ils sont attachés à la vie et à la mort aux doctrines qui sauveront le monde, et si les rédacteurs s'étaient moins fiés à la probité de leurs adversaires, s'ils avaient tout d'abord émis plus d'actions, nous n'aurions qu'à les féliciter de ce résultat. Peu de journaux ont obtenu un pareil succès dans un temps aussi court.

Car les préventions et les préjugés contre lesquels ils avaient à lutter s'affaiblissent déjà. Les mensonges, les impostures, les calomnies dont ils ont été les victimes sont maintenant dévoilés, et comme si la Providence voulait que tout concourût aux progrès de l'*Avenir*, voici que les royalistes eux-mêmes abdiquent hautement la doctrine du droit divin, se jettent à corps perdu dans les exécrables théories du contrat social, et proclament à haute voix cette souveraineté du peuple qu'invoquaient les complices de Babeuf. Peu leur importe aujourd'hui qui ramènera Henri V, pourvu que ce ne soit pas Dieu, car leur légitimité s'est déclarée athée afin de mieux faire divorce avec cette liberté qui vient du ciel, avec cette liberté qui nous a donné la force de briser le joug impie de Nassau, avec cette liberté qui enflamme les martyrs de la Pologne d'un si noble courage.

Ainsi, à ne considérer l'*Avenir* que sous le rapport d'une simple spéculation mercantile, peu de

placements de fonds présentent une plus grande chance de bénéfices que les actions de ce journal. Les hommes vraiment religieux, à quelque point que le gallicanisme les ait pénétrés, ne peuvent tenir longtemps contre cette transformation récente du principe royaliste. A mesure que les défenseurs du trône se sépareront davantage de l'autel, les défenseurs de l'autel se sépareront davantage du trône, et bientôt tous les catholiques de France finiront ainsi par se rallier autour de la pierre éternelle. Organe de leurs doctrines religieuses, l'*Avenir* sera aussi l'organe de leurs doctrines politiques, et un éclatant succès récompensera sa persévérance.

Mais un motif semblable ne saurait avoir d'influence sur l'esprit de nos lecteurs. L'*Avenir* est leur journal, l'expression vivante de leurs opinions, et, à ce titre, ils sont prêts à faire, pour assurer son existence, tous les sacrifices que permettent leurs moyens. Si nous leur disons donc que ce sacrifice se réduira à une simple avance dont ils recevront exactement l'intérêt, c'est afin que ce sacrifice puisse être plus grand ; du reste, leur zèle comme catholiques et comme Belges nous est connu, et leur patriotisme autant que leur piété répondra à notre appel.

En effet, un seul journal français comprend les besoins et les vœux de notre patrie, un seul journal français défend la cause de notre indépendance, la cause de notre liberté, et ce journal est en même temps le seul qui soit fidèle à la vieille

voie romaine, au catholicisme de nos pères, à la religion du successeur de saint Pierre, à notre foi, à la foi d'Irlande et de la Pologne. Comment hésiterions-nous à le secourir de notre argent, lui qui nous a rendu et nous rendra encore de si éminents services.

CHAPITRE VI

Heures d'angoisse et de triomphe

Cependant Lamennais ne se relevait pas de son abattement. Une tristesse profonde pesait sur son front. La persistance des attaques injustes dont il était l'objet avait gagné le fond de son âme, et tous les soirs, lorsqu'il rentrait à Juilly, il se dérobait à toute rencontre amie et se complaisait dans l'isolement.

A l'heure de la veillée il s'étendait sur le sofa ; il s'y perdait allongé sur le flanc, comme un aigle blessé, l'aile pendante, ne parlant que par la flamme et la vigueur de ses regards, où l'amertume le disputait à la colère. Il avait fait appel à Rome, et Rome ne répondait pas à son appel. Le silence du Pape lui était déjà une déception cruelle ; il avait tant compté sur son appui, il

avait tant fait pour sa cause, tant combattu, tant souffert, qu'un mot d'encouragement lui semblait le moins qu'il pût en attendre. Il avait exposé ses doctrines sociales et politiques, il les avait soumises à l'examen du Saint-Siège, et le Saint-Siège restait muet. Ce silence qui l'accablait faisait la joie des gallicans. Ils y voyaient une condamnation tacite de l'*Avenir*, et le triomphe de leur cause. Ils ne se lassaient pas de le dire, de s'en faire une gloire et de piétiner le vaincu qui se croyait vainqueur.

Transportons-nous un instant au milieu de ces luttes aussi franches et courageuses d'une part que déloyales et lâches de l'autre. Mettons-nous en face de ce génie intempérant, dont la force même épuise la frêle enveloppe. Il a tout sacrifié pour le Pape : son repos, son bien-être, son activité, sa santé, sa vie. Il a exposé son front à tous les outrages, il a subi toutes les persécutions, il a épuisé toutes les calomnies. Il a combattu seul contre le schisme gallican converti en dogme du pouvoir. Il a ameuté, par l'âpreté de ses polémiques, toute la presse à la solde du gouvernement, la justice de son pays, et toute cette partie du clergé qui s'était accommodée à une Eglise nationale. Il avait tout tenté, tout bravé pour la défense du Saint-Siège.

C'est lui, avec Joseph de Maistre, qui le premier avait levé l'étendard de l'ultramontanisme et de l'infaillibilité pontificale en France. C'est lui qui avait le plus violemment attaqué le galli-

canisme ; c'est lui qui avait affranchi l'Eglise de la servitude des pouvoirs civils et de la monarchie. Il avait cru faire beaucoup. Ses souffrances elles-mêmes, si cruelles, il les avait offertes en toute patience à Dieu, pour le triomphe de l'Eglise. Il s'en croyait le champion et se consolait de ses maux et des coups reçus en pensant qu'il les endurait comme soldat du Christ et de son épouse. Et, de toutes parts, ses ennemis, ricanant avec insolence, lui répétaient : « Tu te bats pour l'Eglise, tu souffres pour elle, et l'Eglise désapprouve tes combats, ton dévouement et tes souffrances ; ta vaillance et ta foi lui sont suspectes, et viendra le jour, et il n'est pas loin, où ton œuvre s'effondrera dans le scandale. »

Figurez-vous cette grande âme qui s'était livrée sans réserve aux illusions les plus décevantes, qui leur avait voué toutes ses énergies, et vous savez si elles étaient grandes et indomptables, qui s'était donnée complètement et sans esprit de retour, qui de bonne foi avait soumis ses doctrines qu'il croyait vraies au Saint-Siège, convaincue qu'elles ne pourraient lui revenir qu'avec la haute approbation du Souverain Pontife. Figurez-vous donc ce grand esprit qui s'est trop avancé, et qui, après tant d'efforts généreux, se trouve suspendu, sur un silence opiniâtre, comme sur un abîme qui lui en révèle tout à coup l'inanité, et vous comprendrez toute l'étendue du martyre que subissait sa foi, à ce moment fatal et décisif. Rome ne répond pas à ses cris de détresse.

La situation de Lamennais à ce tournant de sa vie rappelle celle de Roland expirant dans la vallée de Roncevaux. Il croyait, lui aussi, être suivi et soutenu dans son élan hardi à travers les Pyrénées, et il était trahi, abandonné des siens, et quand, désespéré, il soufflait dans son cor pour appeler Charlemagne, l'écho de la montagne et le torrent lui répondaient parmi les cris joyeux des ennemis vainqueurs.

Sur ce sofa du salon de Juilly, témoin silencieux de son âpre désespoir, Lamennais répétait sans cesse : « Rome, Rome ! que j'ai tant aimée ! Rome, objet constant de mes souffrances, y a-t-il quelque chose que je dusse faire et que je n'aie fait, dis-le moi ; veux-tu mon sang, veux-tu ma vie? je te les donne, mais épargne au moins les illusions de ma foi. Un mot, un mot de toi me sera une consolation suprême dans mon angoisse. » Vains appels, inutiles prières ! Rome garde le silence, et pendant ce temps les gallicans s'enhardissent et lui demandent ce qu'est devenue la déclaration de ses doctrines. Un article plein de réticence et de perfidie du *Courrier français* appuie sur une situation si pénible ; il jette le venin sur la plaie ouverte et douloureuse.

Cette fois, Gerbet trouve que la coupe de l'amertume est débordante pour son maître chéri, il la lui épargne et répond incontinent lui-même d'un mot acerbe :

« 29 août 1831.

« Nous devons d'autant plus nous empresser de

répondre à cette question, qu'on nous fait savoir en même temps que certaines personnes, qui s'étaient plu à répandre des bruits calomnieux, recommencent à exploiter ces odieuses manœuvres. Notre déclaration a été déposée aux pieds du Souverain Pontife par un cardinal à qui nous l'avions adressée. Pas un avertissement, pas un mot qui pût faire soupçonner une désapprobation ne nous est parvenu de la part du Saint-Siège, et l'on pensera sans doute que, s'il eût trouvé quelque chose de répréhensible dans cette déclaration de doctrines, il n'eût pas hésité à nous le faire savoir, puisque nous sollicitions nous-mêmes des avertissements.

« Du reste, nous ne pouvons que répéter que nous recevrons, avec un profond respect et une docilité sans réserve, son jugement, lorsqu'il croira à propos de prononcer sur les importantes questions qui lui sont soumises, persuadés que ce jugement, quel qu'il soit, terminera toute controverse à ce sujet parmi les catholiques. S'il est en France quelque évêque qui ne croie pas cette déclaration conforme à la foi et à la doctrine catholique, il y a un moyen bien simple de hâter la décision définitive. C'est de faire lui-même une censure publique des propositions contenues dans notre déclaration. Les inconvénients, inséparables, d'une semblable démarche, ne doivent pas être mis en comparaison du grand bien qu'elle finirait par procurer. Car alors nous en appellerions au Saint-Siège, et dans un pareil état de

choses la sentence suprême interviendrait nécessairement.

« C'est là l'objet de tous nos vœux. »

On voit par ces paroles que l'illusion était complète parmi les rédacteurs de l'*Avenir*. Lamennais n'était pas seul à les avoir; Gerbet, d'un tempérament plus rassis, plus pondéré, les partageait pleinement avec lui. Ils ne se faisaient aucun doute, l'un et l'autre, sur la vérité de leurs doctrines et, par conséquent, sur l'approbation de Rome. Sur cette assurance, ils allaient de l'avant, et bravaient avec rigueur les coups qui leur étaient portés.

Nul n'a jamais suspecté leur bonne foi et leur désintéressement. Ils se croyaient dans la vérité, et partant, dans leur droit, et n'épargnaient rien pour le faire valoir.

Certes, Lamennais eut de grands torts, nous le verrons dans la suite ; mais dans un pareil sujet il faut tout dire, et donner à chacun sa part de responsabilité. Lamennais ne serait jamais devenu l'esprit révolté, qui a si profondément affligé l'Eglise, s'il eût trouvé dans ses adversaires gallicans plus de justice et de loyauté, moins d'arrogance et d'acharnement quand Rome se fut prononcé sur les principes de l'*Avenir*. Ce sont eux les grands coupables qui, sachant que Lamennais les avait frappés au cœur pour toujours, l'ont acculé à la révolte et au désespoir, par esprit de vengeance.

Nous voyons, en effet, aujourd'hui, que ces

coups avaient bien porté, car le gallicanisme dans l'Eglise est une hérésie condamnée par le dernier concile du Vatican.

Comme le disait fort bien un contemporain, un commensal de Lamennais, ses adversaires ont tout fait pour le perdre.

On a parlé beaucoup de l'orgueil de l'illustre écrivain et penseur de la Chesnaie ; on eût mieux compris son âme et son caractère si on l'eût examiné avec un esprit de justice.

Lamennais était surtout un déséquilibré ; ses ennemis, par leur triomphe trop cruel, quelques-uns de ses amis par leur abandon trop facile, en ont fait un exaspéré, et plus tard un désespéré. Ce n'est pas que sa faute soit moindre ; loin de là : le désespoir vaut l'orgueil. Rohrbacher n'hésite pas à faire tomber la responsabilité de sa chute sur les évêques gallicans, et il ajoute qu'ils en ont dû répondre au tribunal de Dieu.

Comme nous le verrons plus tard avec la dernière évidence, les gallicans, d'accord avec le pouvoir civil, n'ont pas eu d'aise et de repos qu'ils n'aient poussé aux extrémités les plus regrettables cette nature si prompte à la colère. La monarchie voyait aussi en lui un ennemi redoutable qui lui avait planté au cœur le glaive de la mort ; car c'est lui qui, avant Léon XIII, avait affranchi l'Eglise de la royauté, en France.

Quoi de plus terrible pour la Monarchie que ces paroles qui parurent dans l'*Avenir :*

« Dans un pays voisin de la France, un roi

protestant vient de répondre aux félicitations qui lui étaient adressées par le clergé : « *D'après la* « *Constitution, le clergé est tout à fait libre* « *dans son administration, et ne dépend que de* « *la Cour de Rome. J'ai des relations particu-* « *lières et amicales avec cette Cour, et si mes* « *bons offices pouvaient vous y être utiles, vous* « *pourriez les réclamer avec confiance.* » Tout est beau, tout est catholique dans ces courtes paroles d'un prince hérétique, et cette reconnaissance toute spontanée de l'indépendance sans limite du clergé, dans l'ordre spirituel, et cette offre amicale de services pour le cas *seul où le clergé les jugerait utiles.*

« Il est un autre pays dont le roi n'est pas protestant, mais catholique, et prétend aux titres pompeux de Majesté très chrétienne et de fils aîné de l'Eglise. Dans ce pays, la loi fondamentale, dont le prince a juré de faire une vérité, consacre aussi la liberté des cultes et, par conséquent, l'indépendance absolue du clergé en tant que clergé. Or, voici dans quels termes ce roi catholique, ce fils aîné de l'Eglise, vient d'écrire aux princes de l'Eglise. Il est vrai, c'est Montalivet qui tient la plume, Ecoutons :

« *Vous aurez donc à faire célébrer, le 27 de ce mois (juillet* 1831), *un service funèbre dans toutes les églises de votre diocèse, et à vous concerter à ce sujet avec qui de droit.* »

« Vous aurez donc !... En vérité, et de la part de qui ? Est-ce de la part de Dieu ? Mais qui vous a

créé son pontife et le chef de tous ses pontifes ? »

Un pareil langage blessait trop profondément la royauté dans les droits qu'elle s'était donnés sur l'Eglise. C'était trop vivement secouer le joug qu'elle imposait sans résistance depuis longtemps. Elle ne pardonna jamais cette audace à Lamennais et dès lors lui voua une guerre à mort. Elle agit par voie diplomatique sur la cour de Rome, la presse, se met d'intelligence avec les autres cours de l'Europe pour rendre son action encore plus décisive. Les évêques gallicans, de leur côté, montrent l'exagération de ses doctrines, le trouble qu'elles jettent dans les esprits et les dangers qu'elles offrent pour l'Eglise. De part et d'autre, on va jusqu'à faire envisager le schisme.

Le Pape, quelque inclination qu'il eût pour Lamennais, auquel il réservait la pourpre cardinalice en récompense de ses services et de son dévouement au Saint-Siège, fut circonvenu d'abord, puis ébranlé. De là, ce long silence, et ses hésitations, que Lamennais aurait dû comprendre et prévenir. Le cœur du Saint Pontife était torturé, comme celui d'un père, et Lamennais aurait dû lui épargner la suprême amertume de se prononcer contre lui. Peut-être l'aurait-il fait si, encore cette fois, les gallicans ne l'avaient poursuivi de leur mordante défiance et ne lui avaient sans cesse demandé raison de son recours à Rome. On y revenait toujours. Mais qu'est devenue la déclaration des doctrines de l'*Avenir?* M. de

Lamennais n'en parle plus. Nous serait-il indiscret de lui en demander des nouvelles ? Cette déclaration nous est à tous si chère que nous nous inquiétons à bon droit de son sort. A ce persiflage cruel, Gerbet répondit par l'admirable article, le dernier de lui. C'était le chant du cygne, mais d'un cygne blessé :

« Les rédacteurs et actionnaires de l'*Avenir* remplissent aujourd'hui un devoir plus doux encore qu'il n'est impérieux, en annonçant à leurs frères de France et de Belgique les résultats de l'appel inséré dans notre numéro du 5 mai dernier. Alors la ruine de ce journal semblait inévitable, tant l'inexpérience de son administration avait rapidement épuisé ses ressources, et tant ces ressources elles-mêmes étaient peu en rapport avec l'énormité des frais d'une feuille quotidienne. Aussi les fondateurs, quand ils avouèrent, avec une franchise qui ne les abandonnera jamais, ce que leur position avait de critique, ne pensaient-ils point que leur faible voix serait entendue. Une haine insatiable de calomnies les poursuivait depuis longtemps, et cette haine empruntait chaque jour une nouvelle force aux dégoûtantes impostures, aux absurdes suppositions, aux faux matériels dont elle faisait sa pâture. Il y avait contre eux comme un concert de mensonges, et le plus grossier de tous, celui qui se disait sorti des murs de la Ville Éternelle, était le plus avidement accueilli. Chose triste et plaisante à la fois ! Rome retrouvait dans la colère

de nos plus ardents ennemis l'infaillibilité qu'ils lui refusent, l'infaillibilité qu'elle a reçue de Dieu, lorsqu'ils parvenaient à se persuader que Rome nous avait condamnés.

« Plût au ciel que cette condamnation si souvent annoncée et si ardemment sollicitée fût enfin venue ! Plût au ciel que du haut de la chaire suprême une seule parole de réprobation fût tombée sur une seule de nos prétendues erreurs ! Avec quelle joie nous aurions abjuré les doctrines que nous professions, ces doctrines qui ne nous ont valu, qui ne peuvent nous valoir ici-bas qu'angoisses et qu'amertumes ! Ils se trompent étrangement ceux qui s'imaginent qu'elles nous sont chères en elles-mêmes, indépendamment de la vérité qui est en elles ; ils se trompent plus étrangement encore ceux qui empruntent à la plus barbare des lois révolutionnaires la plus barbare de ses dispositions et osent nous déclarer suspects d'être suspects de je ne sais quelle future résistance aux futurs arrêts du Saint-Siège.

« Ah ! s'ils lisaient au fond de nos cœurs, s'ils savaient ce que les prévisions d'une méchanceté surhumaine y ont répandu de tristesse, ils rougiraient peut-être de leur imprudente crédulité. Qu'ils le sachent, et s'ils ont ce courage qu'ils s'en applaudissent : nous nous sommes trouvés faibles contre ce dernier outrage, et la conscience d'une soumission toute filiale, toute d'amour, la conscience d'une soumission entière, sans bornes ni limites, à la foi vivante des chrétiens, a tem-

péré notre douleur, mais ne nous a point délivrés. Le plus coupable des hommes peut effacer ses fautes passées par la profondeur de son repentir, mais comment se justifiera-t-il des fautes qu'il n'a point encore commises ? Comment, lorsque la calomnie se fait prophète, la foi même d'un ange demeurerait-elle sans tache ?

« Oui, notre affliction a été grande, assez grande pour apaiser une inimitié qui ne serait point implacable. Oui, nous l'avouons, plus d'une fois nous nous sommes senti défaillir sous le poids d'une accusation si perfide, et plus d'une fois abreuvés des plus cuisants dégoûts, nous avons supplié celui dont nous défendons la cause de confier à d'autres catholiques plus fermes et plus habiles la tâche immense qu'il nous avait imposée. Un instant nous dûmes croire que les vœux de notre faiblesse allaient être exaucés ; car alors, pour assurer l'existence de l'*Avenir*, il fallait obtenir un secours aussi puissant qu'immédiat. Ce secours, nous le demandâmes au zèle de nos frères, sans espérance et presque sans désir de le trouver, tant la mesure de nos souffrances dépassait nos forces ! Nous le demandâmes comme des chrétiens se soumettant à l'accomplissement du plus pénible devoir, afin qu'aucun remords ne vînt empoisonner notre repos, afin de pouvoir dire un jour à la Providence que notre volonté du moins ne lui avait pas manqué.

« Tel était le fond de nos pensées lorsque tristes, abattus, mais résignés, nous fîmes un

appel aux catholiques de France. De leur réponse allait dépendre notre conduite, car s'ils fussent restés sourds à notre voix, celle qui, la première dans les temps modernes, a proclamé l'immortelle alliance de Dieu et de la liberté, se serait tue, pure de leur inertie, innocente des malheurs de l'Eglise. C'était, si nous osons ainsi parler, un appel à la Providence elle-même ; c'était elle qui allait nous faire connaître ses intentions par l'organe des catholiques, ou du moins dans la position alors si désespérée de l'*Avenir*, il n'y avait de notre part aucune présomption à le croire. La Providence a parlé.

« Comment taire notre gratitude ou plutôt comment l'exprimer à ces généreux catholiques français et belges qui, dans un moment où tout semblait conspirer notre perte, n'ont pas craint d'associer leur fortune à nos travaux ? Ils ont soustrait à leurs propres besoins les sommes consacrées à défendre la cause de Dieu et de la liberté. La France a donné 47.000 francs, la Belgique 20.500 ; et ce dévouement si catholique a ranimé le nôtre. Et pourquoi nous laisserions-nous abattre maintenant que des jours plus sereins nous semblent promis ? Etrangers aux querelles qui agitent le plus vivement notre malheureuse patrie, indifférents aux questions de personnes, nous avancerons lentement peut-être, mais nous avancerons. Tandis que chaque parti s'efforcera de faire descendre sur le cadavre d'une société qui n'est plus le souffle de la vie, tandis qu'à

l'exemple des prêtres de Baal il invoquera le dieu qu'il s'est fait, nous qui ne savons répéter que la seule parole dont puisse vivre la civilisation moderne, nous attendrons avec patience qu'elle vienne la demander.

« Encouragés par ces signes d'un prochain changement dans les esprits, nous résisterons avec la grâce de Dieu aux tentations de notre faiblesse, et quoi qu'il nous en coûte, la persévérance ne nous manquera point. Les plus opiniâtres de nos détracteurs s'étonnent déjà du silence de cette Rome, où la diplomatie européenne, d'accord avec le gallicanisme, sollicite depuis longtemps notre condamnation, et déjà ils se demandent comment il se fait que nos premiers pasteurs imitent ce silence. En effet, nos vénérables prélats ne sont-ils point nos juges aussi bien que nos pères ? Où sont les avertissements que nous avons reçus ? Vraiment l'épiscopat français a de singuliers amis dans ces hommes qui le représentent comme censurant tout bas ce qu'il ne censure pas tout haut. »

Sur ces entrefaites, le 17 septembre 1831, la Pologne se débat dans une lutte désespérée pour son indépendance. Varsovie tombe aux mains des Russes. Aussitôt Lamennais se ranime : « Oh ! ma Pologne ! ma Pologne ! » s'écrie-t-il, et prenant sa plume, il écrit un de ces articles étincelants où son grand cœur éclate encore plus que son génie :

« Ainsi donc, peuple généreux, notre frère de

foi et notre frère d'armes, lorsque tu combattais pour ta vie, nous n'avons pu t'aider que de nos vœux, et à présent que te voilà gisant sur l'arène, nous ne pouvons te donner que des pleurs. Peuple de héros, peuple de notre amour, repose en paix dans la tombe que le crime des uns et la lâcheté des autres t'ont creusée. Mais, ne l'oublie point, cette tombe n'est pas vide d'espérance : sur elle il y a une croix, une croix prophétique, qui dit : Tu revivras ! »

Plus tard il chantera sur la tombe de la nation martyre l'hymne de la douleur qui a bercé notre enfance : « *Dors, ô ma Pologne, dors en paix, sur ce qu'ils appellent ta tombe ; moi je sais que c'est ton berceau.* ».

Deux jours après la prise de Varsovie, le 19 septembre 1831, vint la comparution de Lacordaire, Montalembert et de Coux devant la Chambre des Pairs, pour y répondre de leur délit commun. On connaît les détails de ces brillants débats où Montalembert, à peine âgé de vingt ans, après avoir communié le matin, fit le premier discours de sa carrière si féconde, le plus beau à mon sens, le plus frais, le plus pur de sentiments, de délicatesse et de nobles élans. Lamennais voulut accompagner ses amis au tribunal des Pairs.

Cet événement faisait diversion aux douleurs qui le rongeaient en silence, comme le ver ronge le fruit où il est caché. Il soutenait de son œil d'aigle les champions des libertés, dans l'assaut

suprême qu'ils livraient en ce jour. Son front, jusque-là sombre, se rasséréna à la voix jeune, émue, mais vibrante d'une éloquence sublime de Montalembert. Il ne se tenait pas d'aise et de contentement; puis quand vint Lacordaire qui, avec l'autorité de ses connaissances juridiques, discuta point par point tous les faits de la cause et leur donna cet éclat de clairon qui semblait annoncer l'hallali de la victoire, son âme dépouilla un instant toutes ses amertumes, pour ne se vêtir que de joie. Ses yeux en étaient illuminés. Il tressaillait d'allégresse, et se tournant vers Gerbet qui l'accompagnait, il lui serrait la main avec transport.

Cette audience de la Cour des Pairs fut une fête pour l'*Avenir :* la foule qui s'y était rendue de toutes parts, les jeunes gens du barreau, les étudiants frémissaient de joie et applaudissaient avec un enthousiasme indescriptible. Lamennais eut toutes les peines du monde à se frayer une voie au travers des acclamations dont il fut l'objet à la sortie, et comme il témoignait de son embarras, quatre étudiants le prirent sur les bras, et le portèrent en triomphe, comme un roi de la pensée qui vient de remporter une victoire pour la liberté.

C'est le soir même de cette journée à jamais mémorable que tous les rédacteurs de l'*Avenir* réunis résolurent de faire une démarche personnelle et directe auprès du Saint-Siège. Dans l'exaltation légitime dont ils étaient enivrés, ils s'excitaient mutuellement.

« Il faut aller à Rome, s'écriait Lacordaire, et nous sortirons du palais du Pontife-Souverain, comme nous sommes sortis aujourd'hui du palais du Luxembourg, confiants dans notre avenir et portant dans nos âmes les paroles de l'éternelle vie.

— Oui, allons à Rome, ajoute Lamennais ; les Gallicans et les diplomates tiennent le Pape muselé, ils le bâillonnent d'une main, et de l'autre ils nous font signe en nous disant : « Vous voyez, il ne vous approuve pas. » Eh ! parbleu, on se tairait à moins. Allons enlever à notre père le bâillon infâme dont des enfants indignes couvrent ses lèvres sacrées. Qu'il nous parle, et nous serons fidèles à ses conseils.

— Oui ! à Rome ! à Rome ! répètent d'une commune voix tous les rédacteurs presque en délire. »

Cette résolution, prise d'enthousiasme, fut néfaste, et eut les conséquences les plus désastreuses. En ce point tous les rédacteurs manquèrent de réserve et de prudence. Il fallait respecter le silence du Père commun des fidèles qui témoignait de son affliction autant que de son embarras. Mais quelle prudence attendre des esprits qu'enivre la victoire !

La fatale résolution fut prise à l'unanimité ; il n'y eut aucun dissident parmi les disciples et les compagnons de lutte de Lamennais ; Gerbet et Lacordaire approuvèrent pleinement leur maître et ami, et le suivirent. La position devenait de

plus en plus équivoque. Les intrigues se nouaient aux intrigues, les calomnies aux calomies, sans que rien n'en pût rompre la trame. Soit qu'on en eût reçu des instructions secrètes, ou indiscrètes, soit qu'on en eût seulement ce pressentissement jaloux qu'anime le désir, on faisait parler Rome, devant même qu'on en eût entendu la voix. Par insinuation, vaguement, on répandait des bruits fâcheux ; des choses graves se murmuraient bien plus qu'elles ne se disaient, elles étaient *propagées ensuite avec un zèle pieusement infatigable.*

Ces rumeurs, d'une part, les atermoiements de Rome, de l'autre, avaient lassé la patience des rédacteurs de l'*Avenir*. Si les intrigues de la Cour romaine n'avaient pas enveloppé l'action et paralysé les lèvres de Grégoire XVI, il aurait agi d'autre sorte à l'égard de Lamennais. Il fallait à cet homme des affirmations spontanées et fermes, et l'on se perdait en des détours, on enveloppait sa parole de mille réticences qui la rendaient moins franche, et partant plus odieuse, et quand au bruit qu'elle faisait, il se détournait pour mieux entendre et s'écriait : « Eh bien, quoi ! » aussitôt elle disparaissait, et l'on n'entendait plus rien.

Lamennais était une nature entière, sans souplesse. Il était tout d'une pièce, et n'admettait pas les hésitations et les circonlocutions. Il n'entendait rien aux intrigues ; il s'y perdait, s'y exaspérait. Il ne comprenait que le mot de l'Evangile et du Sauveur : *Est, est, non, non. Cela est, cela n'est pas.* Il fallait donc l'arrêter

court dès l'abord, dès qu'il avait soumis ses doctrines, lui dire franchement, sans ambages : « Vous ne pouvez vous engager dans cette voie qui est celle de l'erreur ; n'allez pas plus loin. » Lamennais se serait soumis immédiatement comme il l'a déclaré lui-même, comme l'a répété souvent Gerbet : « *Il est certain que si les écrivains de* l'Avenir *avaient pu savoir d'une manière positive que Rome désapprouvait leurs efforts, ils seraient aussitôt rentrés dans le silence et dans l'inaction, avec regret sans doute, mais sans hésiter un instant.* »

Grégoire XVI, dans son affection toute paternelle, voulait ménager Lamennais : il admirait son beau talent ; le mouvement catholique qu'il avait suscité en France vers la suprématie du Saint-Siège, lui semblait très juste ; comment arrêter les élans généreux des champions de sa cause et qui sacrifiaient tout pour elle, pour lui, par conséquent? On avait beau intriguer autour de lui, le presser de frapper, et Dieu sait si on y mettait de l'insistance, Grégoire XVI résistait toujours. « Non ! non, disait-il au cardinal Pacca, je ne frapperai pas ; le bien qu'il fait est trop grand, et ses erreurs elles-mêmes s'y perdent ; elles sont une surprise de sa bonne foi. »

Il fallut l'opiniâtreté cruelle des évêques gallicans et des ambassadeurs, il fallut la persistance maladroite de Lamennais lui-même pour tirer le Pape de sa réserve, et lui arracher une condamnation qu'il ne voulait pas prononcer. Le Père

avait des ménagements infinis pour ses fils qui s'égaraient de bonne foi, il les aimait et ne souffrait pas qu'on lui en parlât mal. Sous l'action persistante des évêques il hésitait, et Lamennais ne voyait dans ses ménagements et ses hésitations qu'intrigues et duplicités. Plus ils duraient, plus il en était blessé ; et ce grand esprit, qui était à la fois un grand cœur, n'a pas compris le cœur et le silence du grand Pontife qui se débattait dans l'intrigue. Il voyait de l'hostilité, des faux fuyants là où il n'y avait que l'affection profonde d'un père affligé qui voulait *lasser par le silence l'acharnement des uns et l'ardeur exagérée des autres.*

Tels étaient les vrais sentiments de Grégoire XVI vis-à-vis de Lamennais. Il voulait plutôt lui faire comprendre son erreur que la lui signaler, et surtout la condamner. Placé sur la hauteur qui domine le monde, il voyait clairement où tendaient les dénonciations calomnieuses des évêques gallicans et des ministres français. Il savait que ceux-ci ne témoignaient d'un si beau zèle pour les doctrines de l'Eglise, sur le pouvoir, sur la liberté de conscience et sur la presse, que pour sauver leurs propres doctrines, bien autrement pernicieuses, et qu'ils en voulaient surtout à Lamennais de les avoir si fort combattues.

Il avait depuis longtemps démasqué leur double jeu, et avec ce tact, cette discrétion délicate que donne le commerce des cours, il se montrait attentif à leurs plaintes, mais ne s'en émouvait

pas. Il répondait à leurs objurgations, aussi persistantes que passionnées, par la lenteur désespérante de son action. « Une commission est chargée, répondait-il froidement, de l'examen des doctrines de l'*Avenir ;* il faut attendre. — Mais, lui disait-on, ces doctrines se répandent dans les masses, la France entière en est bouleversée. Ces perturbateurs sonnent la charge de la Révolution sociale, et si votre Sainteté tarde plus longtemps à se prononcer, le mal sera sans remède. »

L'action diplomatique venait à l'appui des clameurs éperdues des Gallicans, et le Pape répondait toujours avec le calme imperturbable du voyant de la vérité immortelle : « Patience ! Patience ! » Il voulait vaincre par le ménagement, par la longanimité. Les doctrines de l'*Avenir* lui avaient été soumises dès le 2 février 1831, et le mois d'août 1832 il ne les avait pas encore censurées, pendant plus de dix-huit mois il avait résisté aux sommations, aux dénonciations qui l'assaillaient de toutes parts contre les vaillants rédacteurs de l'*Avenir*. Il y aurait encore résisté plus longtemps si Lamennais, Gerbet, Lacordaire, n'avaient pas donné dans le piège qui leur était tendu et fait le jeu de leurs adversaires en réclamant, comme eux, une sentence que le Saint-Siège ne voulait pas rendre.

Il est vraiment surprenant que Gerbet, qui avait tant d'autorité auprès de Lamennais, tant de poids sur ses décisions, ne l'ait pas dissuadé d'aller à Rome. Il connaissait son maître et ami ; il savait

combien son caractère s'offusquait de peu, combien son humeur était ombrageuse, avec quelle facilité il se troublait de rien et voyait tout en noir. Il savait qu'il avançait droit devant lui, le front découvert et haut, et qu'au moindre obstacle, il se heurtait pour tomber aussitôt. Il savait, d'autre part, que la Cour romaine était semée d'intrigues, et que la vue de tous ces dessous diplomatiques, les indiscrétions commises, seraient un danger pour cet esprit si entier, si absolu; néanmoins, il n'a rien fait pour arrêter une démarche qui devait avoir des conséquences si regrettables, et le 13 novembre 1831, après treize mois de combats pour la religion, l'*Avenir* est suspendu, et ses rédacteurs se retirent de la lutte pour se rendre à Rome.

« Le bâton du voyageur à la main, déclaraient-ils dans le dernier numéro, nous nous achemine-rons vers la chaire éternelle, et là, prosternés aux pieds du pontife que Jésus-Christ a préposé pour guide et pour maître à ses disciples, nous lui dirons : « O Père ! daignez abaisser vos regards « sur quelques-uns d'entre les derniers de vos « enfants, qu'on accuse d'être rebelles à votre « infaillible et douce autorité. Les voilà devant « vous, lisez dans leur âme ; il ne s'y trouve rien « qu'ils veuillent cacher. Si une de leurs pensées, « une seule, s'éloigne des vôtres, ils la désavouent, « ils l'abjurent. Vous êtes la règle de leurs doc-« trines ; jamais, non jamais ils n'en connurent « d'autres. O Père ! prononcez sur eux la parole

« qui donne la vie, parce qu'elle donne la lumière,
« et que votre main s'étende pour bénir leur obéis-
« sance et leur amour. »

Nous sommes sur la pente qui prépare la chute finale. La première faute est commise. Les rédacteurs de l'*Avenir* auraient mieux fait de continuer le combat sans se soucier des attaques dont ils étaient l'objet ; aucun acte de l'autorité ne serait venu les arrêter. Les erreurs qu'ils poursuivaient étaient plus grandes que celles qu'ils laissaient échapper dans l'ardeur exagérée du combat. Le Souverain Pontife aurait laissé ces dernières tomber d'elles-mêmes, ou il ne les aurait relevées qu'après que les premières eussent été détruites.

Alors les champions, enivrés de victoire, auraient facilement supporté qu'il leur fît observer quelque défaillance échappée à leur faiblesse. C'était le plan de Grégoire XVI ; il était tout en faveur de Lamennais, et c'est Lamennais qui l'a fait misérablement avorter, et cela par sa présence à Rome et son insistance à vouloir que le Pape se prononçât, quand son intérêt était qu'il se tût.

C'est, paraît-il, le propre des catholiques français de vouloir toujours que le Pape se mêle de leurs affaires, même politiques, même temporelles. Le cardinal Rampolla s'en plaignait un jour au cardinal Lavigerie, qui me l'a répété : « Ces Français, lui disait-il, ne savent rien faire sans mettre le Pape en avant, sans prendre conseil de lui, même pour la constitution d'une banque catholique ou prétendue telle. Qu'ils laissent donc le

Pape tranquille et marchent de l'avant! Gardien fidèle du troupeau commis à ses soins, il saura bien les arrêter à temps, s'ils abandonnent le chemin de la vérité et de la foi. »

Lamennais, Gerbet et Lacordaire s'étaient laissés trop émouvoir par les attaques des Gallicans. Ils auraient dû attendre que Grégoire XVI leur fît connaître sa décision ; ils n'auraient même pas dû la lui demander, et la provoquer. L'*Avenir* avait la confiance de nombreux évêques français et étrangers. Il était acclamé partout comme l'organe de la défense des libertés de l'Eglise. Que fallait-il davantage ? Une fois qu'il aurait pris empire sur les esprits, le Pape serait intervenu pour émonder le chêne touffu et en retrancher les plantes parasites, et Lamennais aurait trouvé sa gloire à se laisser faire.

Dieu en avait sans doute décidé autrement, ou plutôt il avait permis à l'esprit du mal de soumettre à l'épreuve ses fidèles serviteurs.

CHAPITRE VI

Voyage de Rome

Lamennais, Gerbet, Lacordaire, de l'avis de tous, partirent le 15 novembre pour Rome. On ne vit tout d'abord que la générosité chrétienne de leur acte, et nul assurément n'en prévoyait les conséquences. Dans le dîner d'adieu, hélas! le dernier, qui réunit tous les disciples à la table du maître, la joie fut complète : elle reposait sur des espérances qui ne voulaient pas être confondues.

De Salinis porta le toast du bon voyage aux trois pèlerins de la liberté religieuse. Lamennais y répondit, avec cet accent plein de tristesse et ce ton lugubre qu'il prenait, chaque fois qu'il se séparait de quelques-uns de ses disciples, car il avait pour eux des tendresses de mère et ne s'en

éloignait qu'avec peine. Il embrassa longuement chacun d'eux, mais surtout Montalembert, pour lequel il avait une inclination plus prononcée.

La diligence attendait les voyageurs, qui s'oubliaient dans les adieux. Ils y prirent bientôt place et s'éloignèrent sur la route longue et brumeuse, où les regards amis les suivirent jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'un point noir qui disparaissait à l'horizon. Qui eût jamais dit, en ce moment, aux disciples qui restaient, qu'ils ne reverraient plus à cette même table leur maître tant aimé et admiré ! Si l'un d'entre eux se fût permis d'en donner le triste présage, les autres se seraient récriés aussitôt et l'auraient repoussé avec indignation. Montalembert nourrissait l'espoir de les aller rejoindre avant qu'ils ne fussent au terme de leur course.

Les trois voyageurs furent acclamés partout sur leur passage. Chaque village qu'ils traversaient voulait les retenir quelques jours. Les curés les attendaient sur la route royale où passait la diligence, et les cloches les saluaient en joyeuses volées. Leur voyage fut une marche triomphale à travers toute la France jusqu'à Marseille. Partout on leur prodiguait de nombreux témoignages d'intérêt et de sympathie : l'admiration et l'enthousiasme leur faisaient cortège, et ils ne savaient comment répondre à ces démonstrations, dont ils étaient vivement touchés.

La santé fragile, les souffrances continuelles gâtaient pour Lamennais et Gerbet les plaisirs et

les joies qu'ils éprouvaient à se sentir ainsi encouragés et soutenus par l'élan populaire. Ils furent obligés de voyager à petites journées et de s'arrêter souvent. A Lyon, les chanoines de la cathédrale et le clergé presque tout entier étaient accourus au-devant d'eux pour les saluer. Un grand concours de fidèles avait suivi les pasteurs, en sorte qu'il fallut organiser une sorte de procession pour les accompagner. Lamennais et Gerbes, pâles et tremblant d'émotion et de fatigues, étaient prêts à succomber, mais les cris de la foule, les bras qui leur étaient tendus, les chaudes étreintes qu'ils en recevaient ne leur laissèrent pas le temps de se trouver mal. Lacordaire suppléait par sa vigueur à l'insuffisance de ses compagnons de route, et il se prodiguait avec un charme et une distinction rares. Il parlait et répondait pour eux et priait doucement qu'on les épargnât quelque peu.

C'est dans ce cortège qu'ils durent se rendre à la cathédrale, dont les cloches résonnaient au loin comme aux plus grands jours de fête, et jetaient par leurs strettes joyeuses la joie dans tous les cœurs. A la cathédrale, les portes ouvertes à deux battants laissaient voir dans le fond l'autel illuminé, et lorsque les trois hôtes de Dieu en franchirent le seuil, l'orgue retentit sous ses voûtes sonores, et toutes les poitrines en chœur y répondirent par le chant majestueux du *Te Deum*. Lamennais s'avançait entre Gerbet et Lacordaire ; sa figure était pénétrée d'une joie intime qu'il

avait peine à contenir. Il se faisait violence pour ne pas éclater et répandre son âme en paroles émues et reconnaissantes : l'effort même qu'il faisait lui arracha des larmes qui coulèrent silencieuses sur ses joues maigres et presque livides de froid. Aussitôt après la prière et le chant, il fallut lui prodiguer des soins et l'obliger à prendre du repos.

On était à la fin de novembre, le froid était intense, et Lamennais y était fort sensible. D'ordinaire, à cette époque, il ne quittait jamais son foyer, il s'y tenait blotti tout l'hiver, avec une petite table à portée, et en tisonnant avec ses pincettes, il composait ses articles. Quand sa pensée avait atteint sa maturité et qu'il en avait trouvé la forme adéquate, il tirait sa table vers lui, et il écrivait.

Il lui fallait du courage et de l'énergie pour rompre ainsi avec ses habitudes et entreprendre un voyage si long et si pénible à l'époque de l'année où il avait le plus besoin qu'en veillât sur sa santé. Il dut donc s'arrêter à Lyon, et attendre quelques jours avant de reprendre la course interrompue.

Je laisse à penser de quels soins délicats, de quelles prévenances attentives aux moindres détails de la vie les trois pèlerins furent entourés, et comme enveloppés, pendant ce séjour. Lyon paya largement la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers Lamennais. Il s'était souvenu avec quelle énergie l'*Avenir* avait dé-

fendu la cause de ses libertés religieuses, protesté contre la fermeture violente de ses maîtrises et écoles paroissiales, et les poursuites iniques intentées contre les curés et chanoines de la métropole. « Je n'oublierai jamais, répétait Lamennais à Gerbet, l'accueil que l'on m'a fait à Lyon. » Aussi c'est avec une émotion profonde, et des regrets qu'il témoigna hautement qu'il s'en éloigna pour descendre le Rhône.

A Valence, il reçut aussi des témoignages spontanés de l'admiration et de la sympathie des catholiques. Mais il ne voulut pas s'y attarder ; et, après une journée de repos, il continua sa marche vers Avignon. Là, il s'arrêta plus longuement. Gerbet et Lacordaire étaient d'avis de visiter l'antique palais des Papes. Ils en voulurent admirer les magnificences qui éclataient malgré les dégradations, les mutilations que le vandalisme y avait faites.

Les trois voyageurs, toujours entourés du cortège obligé des prêtres et fidèles accourus pour les voir et les saluer, évoquaient les souvenirs de l'histoire et ranimaient par la pensée ces voûtes et ces lambris chargés de splendides ornements. L'imposant aspect de ce palais les frappa : il offrait à leurs yeux un mélange de château féodal et de couvent, quelque chose du moine Hildebrand et du somptueux Bertrand de Got. « Ce passé triste, mais non sans grandeur, écrivit plus tard Lamennais, remplit d'une émotion profonde l'âme de celui qui traverse ces silencieux débris, pour

aller au loin chercher d'autres débris encore palpitants de la même puissance. »

Bientôt ils arrivèrent à Marseille, qui tressaillit à leur approche, et se répandit en joyeux cris d'allégresse. Avec cet excès de transport que donne le beau soleil, cette exubérance méridionale qui les caractérise, les Marseillais s'abandonnèrent à tous les témoignages de leur admiration et de leur joie. Quand je parle des Marseillais, j'entends cette partie intellectuelle de la population qui s'intéressait aux questions religieuses et aux libertés de l'Eglise. Il fallut ici encore subir l'assaut des réceptions et des compliments de bienvenue.

Le soleil du Midi réchauffa l'âme de Lamennais, qui ne se sentait plus d'aise et de contentement. Gerbet se trouvait aussi beaucoup mieux, et Lacordaire était débordant d'allégresse. Il semblait que la vie devînt plus intense, plus épanouie, dans les trois voyageurs, à mesure qu'ils avançaient vers le ciel d'Italie. A Marseille, ils voulurent tout voir ; ils allèrent saluer Notre-Dame de la Garde, pour se recommander à la Vierge des marins. Ils cheminaient eux aussi sur les flots de la mer semée d'écueils, de troublantes pensées, et il leur fallait lutter contre la tempête qui menaçait sans cesse la nacelle où leur foi était assise. Notre-Dame de la Garde veille sur le nautonier las de la lutte, et sur les deux marins qui l'accompagnent.

Après Marseille vint Toulon, puis le petit golfe de Cannes. Lamennais voulut pousser jusqu'à Lérins, cet asile de paix, où lorsque l'épée des barbares démembrait pièce à pièce l'empire romain, s'abritèrent, comme l'alcyon sous une fleur marine, la science, l'amour, la foi, tout ce qui console, enchante et régénère l'humanité. *Bonum est hic esse*, se dirent les trois voyageurs en admirant l'azur du ciel et de la mer, nous pourrions bien dresser trois tentes, ou plutôt une tente commune où nous serions à l'aise tous les trois. La vie nous y serait plus douce et plus abondante, et loin du commerce des hommes, dans la paix féconde de la nature, nous y pourrions penser et écrire à loisir...

Ils traversèrent dans l'enthousiasme de l'admiration continue toutes les villes du littoral, écloses comme des fleurs sur les rives de la Méditerranée, puis ils pressèrent leur marche vers Rome. Ils virent encore Lucques, Pise, Florence et Sienne. A chaque contour de la route d'où il pouvait apercevoir la mer dentelant de ses flots d'azur les collines et les falaises du rivage, Lamennais s'arrêtait le front méditatif, et l'œil longtemps fixé ne s'en détachait qu'à regret, comme si une part de son âme y demeurait suspendue ! Ah ! c'est qu'il se rappelait les côtes de l'Armorique où son enfance avait été bercée...

Après les fatigues d'une longue traite, ils furent accueillis dans le couvent d'Assise. Ils y passèrent

quelques heures, les plus douces peut-être de leur voyage, les plus bienfaisantes. Elles laissèrent dans l'âme de Gerbet un impérissable souvenir. Plus tard, dans le deuil de l'amitié brisée, sa pensée y reviendra ; l'ami pleurera l'ami en des pages immortelles, comme celles que Platon écrivit sur la mort de Socrate. Il écrira les conférences d'Albéric d'Assise que nous avons retrouvées. Ces entretiens admirables sur les questions qui divisent encore aujourd'hui les hommes, lui ont été inspirés par ce séjour enchanteur dont il a rendu la beauté reposante et ineffable.

Nous publierons ces pages ignorées du public, et nos lecteurs y trouveront le charme indicible que l'on éprouve à voir la poésie et la philosophie marcher en cadence, et dans une harmonie parfaite, comme deux sœurs jumelles nourries aux mêmes sources. Le repos dans l'oasis des franciscains d'Assise avait réconforté nos voyageurs. Ils y avaient pris courage et force pour le reste de leur pèlerinage. Ils cheminèrent, cette fois, l'esprit préoccupé par les soucis de leurs luttes : c'est qu'ils touchaient au terme de leur course. Ils étaient à Rome.

Le voyage avait duré vingt-cinq jours. Partis de Paris le 15 novembre, les trois pèlerins de Dieu et de la liberté arrivèrent à Rome le 10 décembre. Les amis fidèles les y attendaient avec impatience, et parmi eux, au premier rang,

le bon Père Ventura qui, par son empressement et ses prévenances, voulut faire oublier à Lamennais sa lettre, cette lettre qui fit tant de mal à l'*Avenir*.

Le père Ventura était aussi une grande intelligence et un grand cœur. Il avait eu ses illusions généreuses et avait versé de bonne foi dans l'erreur du traditionnalisme, qu'il partageait avec de Bonald. Dès qu'il vit descendre Lamennais de la diligence, tout poudreux, brisé de fatigue et grelottant de froid, il se jeta sur lui, l'enveloppa de ses longs bras et le tint longtemps pressé. Lamennais était si faible qu'il faillit s'effondrer sous l'étreinte où il disparaissait. « Mon ami, lui disait le père Ventura, noble héros de la cause de Dieu, oublions le passé, n'est-ce pas..., oublions le passé. Pensons à l'avenir ». Et Lamennais, claquant des dents, lui répondit d'une voix presque étouffée : « Oui, oublions le passé et ne songeons qu'à l'avenir. »

Tout à coup, comme il sortait de la vigoureuse étreinte du religieux théatin, il aperçut Montalembert qui l'avait suivi de près et sans qu'il s'en doutât. Cette vue électrisa son âme, que la fatigue du voyage avait alanguie. Ses yeux gris, devenus ternes, se ranimèrent, sa tête se redressa, et les deux bras écartés pour l'embrasser, il s'écria : « Comment ! toi, ici ! Oh ! je savais bien que tu ne supporterais pas longtemps mon absence. Oh ! que tu me rends heureux, mon

Charles ; donne-moi ton bras, mon fils, donne-moi ton bras, c'est le plus sûr appui de ma faiblesse. » Ce disant, il s'avançait vers ses autres amis, et se sentant plus raffermi, il se prodiguait en paroles douces et pleines d'espoir. La présence de Montalembert lui avait délié la langue, et son esprit s'y épanchait en joie.

Cependant, Gerbet, qui se dressait derrière lui, pâle et silencieux, comme l'image de Minerve, ou plutôt comme l'ombre voilée du grand homme, souffrait horriblement. La fatigue du voyage, les émotions vives qu'il avait ressenties, les soucis du lendemain, les incertitudes qui flottaient en sa pensée, avaient brisé son corps. Lacordaire le soutenait tout en souriant. Lamennais, qui était tout entier à son bonheur, ne s'aperçut pas d'abord de l'état de son ami, mais dès qu'on se fût écarté de lui, pour lui donner la pleine jouissance de ses compagnons de route, il vit Gerbet qui souffrait visiblement, et, oubliant sa joie et ses propres souffrances, il s'empressa auprès de lui. Il fallut se rendre incontinent à l'hôtel ; le maître, le frère d'armes exigeait que ses camarades prissent du repos. Quant à lui, il voulut se rendre à Saint-Pierre, et, accompagné du P. Ventura, il alla prier longuement sur le tombeau des Apôtres.

Les premiers jours que Lamennais et ses disciples passèrent auraient été pleins d'attraits, n'était l'état de Gerbet, qui devenait de plus en

plus alarmant. Le séjour de Rome ne lui était pas favorable : les fièvres le tourmentaient, et dès qu'il se sentit la force de reprendre le voyage, il dut rentrer en France. Cet éloignement de Gerbet, dans un moment si décisif, fut aussi cruel que fatal pour Lamennais. David s'en allait, avec sa harpe et ses doux chants, et laissait Saül aux prises avec ses colères.

Désormais, Lamennais, jouet des impressions les plus mobiles, ne trouve rien qui l'enchante dans Rome. « *On peut venir là, dit-il, pour y* « *mourir, mais non pas pour y vivre ; car de vie,* « *à peine y a-t-il une ombre. Nul mouvement,* « *si ce n'est le mouvement caché d'une multitude* « *de petits intérêts qui rampent et se croisent au* « *sein des ténèbres, comme des vers au fond d'un* « *sépulcre.* »

Un peu plus tard, le 10 février 1832, il écrira à la comtesse de Senfft : « *J'ai besoin d'air, de* « *mouvement, de foi, d'amour, de tout ce qu'on* « *cherche vainement au milieu de ces vieilles* « *ruines, sur lesquelles rampent, comme d'im-* « *mondes reptiles, dans l'ombre et le silence, les* « *plus viles passions humaines.* »

Il avait perdu avec Gerbet, le chantre de Rome, celui qui, seul, assis sur ces ruines immortelles, y faisait germer des fleurs et chanter les oiseaux, celui qui charmait tout pour lui, même la mort ; Gerbet emporte sous son aile la poésie de Rome, la chanson de Rome, la vie de Rome, et Lamen-

nais n'y voit plus que reptiles, fange et tombeaux.

Ces deux hommes n'auraient jamais dû se séparer, car ils se complétaient l'un l'autre, et, partant, quand ils ne se voyaient pas, il leur manquait quelque chose ; il leur manquait une moitié d'âme, *dimidium animæ.*

Lamennais ne serait jamais tombé s'il avait toujours eu l'amitié sûre de Gerbet, présente, parmi ses luttes et ses défaillances d'humeur. On rapporte que, chaque fois qu'il avait une résolution importante à prendre, il errait partout, comme une âme en peine d'elle-même, répétant : « Où est Gerbet ? Où est Gerbet ?» Oh ! que cette séparation dut être cruelle à ces deux grands cœurs ! Ils devaient sentir l'un et l'autre qu'ils se perdaient peut-être à jamais. Se séparer sous un ciel serein, quand les flots qui vous portent sont tranquilles, c'est se séparer sous l'égide de l'espérance ; mais se séparer au sein de la tempête et parmi les flots en furie, c'est se dire un éternel adieu.

Que les destinées auraient été différentes si, au moment où la foudre grondait sur leur tête, les deux amis, pressés l'un contre l'autre, s'étaient agenouillés au pied de la même croix, pour invoquer Celui qui commande à la mer et qui tient la foudre dans ses mains ! Si, au moment où Lamennais recevait le billet poli, mais froid, du cardinal Zurla, lui refusant une audience promise, si parmi les intrigues, les vexations quoti-

diennes qui envenimèrent la douloureuse attente d'une décision, si, dis-je, pendant ce long mois qui précéda l'audience du Pape, où l'irritation ne faisait que croître, Gerbet avait été là, tous les soirs, pour calmer les amertumes du jour, il aurait attendu le maître et ami, il aurait guetté les soupirs de son âme, et comme autrefois à la Chesnaie ou à Juilly, il se serait assis près de lui, il aurait arrêté l'explosion de sa colère, et au moment découragé, où il l'aurait entendu se plaindre de ce grand sépulcre de Rome où il se mourait d'ennui, avec cette jolie voix dont il le charmait, il lui aurait chanté, sur l'air du *Fils de la Vierge*, de Scudo, ces vers qu'il avait composés dans une autre circonstance :

Hier j'ai visité les grandes catacombes
Des temps anciens.
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens,
Et ni l'astre du jour, ni les célestes sphères,
Lettres de feu,
Ne m'avaient mieux fait lire en profonds caractères
Le nom de Dieu.

Un ermite au froc noir, à la tête blanchie,
Marchait d'abord,
Vieux concierge du temps, vieux portier de la vie
Et de la mort,
Et nous l'interrogions sur les saintes reliques
Du grand combat,
Comme on aime écouter sur les exploits antiques
Un vieux soldat.

Un roc sert de portique à la funèbre voûte.
Sur ce fronton
Un artiste martyr, dont les anges, sans doute,
Savent le nom,
Peignit les traits du Christ, sa chevelure blonde
Et ses grands yeux
D'où s'échappe un rayon d'une douceur profonde
Comme les cieux !

Plus loin, sur les tombeaux, j'ai baisé maint symbole
Du saint adieu !
Et la palme, et le phare, et l'oiseau qui s'envole
Au sein de Dieu,
Jonas, après trois jours, sortant de la baleine
Avec des chants,
Comme on sort de ce monde après trois jours de peine
Nommés le temps.

C'est là que chacun d'eux, près de sa fosse prête,
Spectre vivant,
S'exerçait à la lutte, ou reposait sa tête
En attendant !
Pour se faire d'avance, aux jours des grands supplices,
Un cœur plus fort,
Ils essayaient leur tombe et voulaient par prémices
Goûter la mort.

. . . .

J'ai sondé d'un regard leur poussière bénie,
Et j'ai compris
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie
Dans ces débris ;
Que dans ce sable humain, qui dans nos mains mortelles
Pèse si peu,
Germent pour le grand jour les formes éternelles
resque un Dieu !

Lieux sacrés où l'amour, pour les seuls biens de l'âme,
Sut tout souffrir,
En vous interrogeant j'ai senti que sa flamme
Ne peut périr.
Qu'à chaque être d'un jour qui mourut pour défendre
La vérité,
L'Être éternel et vrai, pour prix du temps, doit rendre
L'éternité.

C'est là qu'à chaque pas on croit voir apparaître
Un trône d'or
Et qu'en foulant du pied des tombeaux, je crus être
Sur le Thabor.
Descendez, descendez au fond des catacombes,
Aux plus bas lieux ;
Descendez, le cœur monte, et du haut de ces tombes
On voit les cieux.

Lamennais n'y aurait pas résisté, et sa colère se serait fondue en larmes amères et délicieuses.

Pourquoi donc étaient-ils séparés ? Pourquoi la Providence, qui veille aux destinées des grandes âmes et à l'harmonie de leurs relations, avait-elle permis cette rupture de liens au moment qu'ils paraissaient devoir se renouer avec plus de force et de raison ? Mystère ! Mystère !

Gerbet va retrouver son autre ami, de Salinis, à Juilly, tandis que Lamennais, privé de son appui, se débat parmi les intrigues de Rome. Il avait sans doute Lacordaire et Montalembert auprès de lui, et leur présence, l'amitié qu'il avait pour eux lui rendaient supportables les maux qui l'accablaient ; mais il n'avait pas avec eux cette intimité profonde d'égal à égal. Il y

avait trop de distance d'âge entre eux et lui. Il avait pour eux une amitié dominante, paternelle plutôt. Et puis, il sentait bien que leur jeunesse et leur fougue, loin de le compléter, ne faisaient qu'ajouter à son défaut de mesure. Il n'avait pas en eux ce calme, cette sérénité, ce conseil sage et modérateur qu'il trouvait dans Gerbet. Il savait que son défaut capital était l'exagération, et Lacordaire et Montalembert, natures ardentes, toute de feu, ne pouvaient que l'exalter davantage.

CHAPITRE VIII

Rome

Chaque homme, arrivé au sommet de l'âge qui domine les deux versants de la vie, l'un qui monte et l'autre qui descend, voit très bien, par les chutes qu'il a faites en gravissant, celles qu'il doit éviter à la descente. Il reconnaît les lacunes de sa nature, et il cherche à les combler. Pour lui, l'ami le plus complet, le plus sûr sera celui qui n'a pas ses défauts. Il pourra en avoir d'autres, mais il n'aura pas les siens, et cela suffit pour qu'il les combatte et exerce sur lui une heureuse et salutaire influence. Tel était Gerbet pour Lamennais. Il était calme, mesuré, d'un sens droit et rassis : il dominait par sa retenue l'intempérance du maître; il le subjuguait parmi ses excès

les plus violents, et sa douceur domptait ses colères. On comprend dès lors combien son départ fut funeste à Lamennais. Il lui fallait de l'eau, puisqu'il n'était que flamme, et il n'avait que du feu autour de lui.

Lacordaire surtout, cette âme si pure, avait l'incandescence et l'éclat du lingot d'or en fusion. Son regard limpide ne voyait que la sérénité du beau ciel d'Italie et de Rome, il ne distinguait pas la fange répandue à ses pieds, moins encore les reptiles que son maître voyait partout. Dans un sentiment tout autre il est vrai, mais aussi violent, il engagea Lamennais à voir le Pape Grégoire XVI qui, ne voulant pas parler, différait sans cesse et priait par des voies discrètes qu'on n'insistât pas. Son embarras était aussi grand que cruel.

Que dire à Lamennais sans créer des conflits épouvantables, sans ameuter les pouvoirs publics et une partie de l'épiscopat? L'encourager avec certaines réserves exigées par les circonstances, au moment où on réclamait une condamnation solennelle, c'était s'exposer à des protestations presque unamimes des cours de l'Europe et des évêques ; le blâmer ouvertement, c'était briser une plume précieuse à la cause de l'Eglise, et qui lui avait rendu d'immenses services.

Dans cette délicate conjoncture, après un mois d'hésitation, Grégoire XVI prit le parti de recevoir Lamennais, mais avec promesse expresse qu'il ne

serait fait aucune allusion au sujet qui l'amenait à Rome. Une audience dans ces conditions devenait pour le champion du Pape une démarche inutile, il aurait dû néanmoins s'en contenter, et y trouver le témoignage de la sollicitude paternelle du Pape pour lui.

Lamennais se rendit près de Grégoire XVI avec la pensée de derrière la tête de forcer sa réserve et son silence, et de lui arracher un blâme ou une approbation. Mais le Souverain Pontife, avec cet esprit délié et fin du diplomate italien, tourna autour sans répondre. Voici le récit de cette audience, tel que Lamennais le raconta lui-même à deux amis de ses derniers jours :

Dès son entrée dans la salle, Lamennais se jeta aux pieds de Grégoire XVI, qui le releva avec un sourire plein de bonté. Il y eut un silence solennel où les regards échangés disaient seuls l'embarras des lèvres. Puis, d'un mot, le Pape rompit la glace :

— Vous aimez l'art, je crois ?

— Oui, Saint-Père, j'aime l'art, à mes heures.

— A Rome, vous avez dû être satisfait, car les œuvres d'art n'y manquent pas.

— Assurément ; mais c'est à Rome pourtant que je les ai le moins admirées, car je n'y étais pas venu pour ce motif, mais bien pour...

— Et vous avez visité l'église Saint-Pierre-aux-Liens.

— Oui, Saint-Père, et plût à Dieu que ce fût la seule église aux liens de la chrétienté.

Alors le Pape, sans prendre garde à l'allusion qui se glissait sous ce jeu de mots :

— Et avez-vous vu le Moïse de Michel-Ange ?

— Oui, Saint-Père, et c'est, je crois, son chef-d'œuvre; mais il est une autre œuvre d'art que je cherche, et si Votre Sainteté me le permet...

— Oh ! j'en ai un tout aussi beau et que je vais vous montrer.

Ce disant, Grégoire XVI prit sur son bureau une statuette d'argent :

— Tenez, regardez ceci ; reconnaissez-vous la griffe du lion ? Je voudrais bien vous l'offrir, mais il ne m'appartient pas, je dois le transmettre tel que je l'ai reçu à mon successeur. Rien n'est à moi dans tout ce palais que vous admirez. C'est un mirage de grandes et belles choses par lequel je passe.

— Je comprends, Saint-Père, que vous ne puissiez pas disposer d'un objet si précieux ; mais il est une chose dont Votre Sainteté dispose sûrement, c'est de sa parole sacrée, dont nous vénérons les moindres échos.

A ces mots, et toujours sans y prêter attention, Grégoire XVI entraîna Lamennais vers la croisée qui donnait vue sur Rome. C'était l'heure du crépuscule : la coupole de Saint-Pierre s'élevait dans un ciel d'or et de feu, comme une immense montagne au dos arrondi et surmonté d'une croix que

couronne le soleil couchant. Les autres édifices moins élevés, la colonne de Trajan, l'arc de triomphe de Titus, les clochetons et les clochers, dentelaient la voûte céleste de mille formes gracieuses et variées. Et au pied, dans le bassin que dominent les collines, le Tibre roulait ses flots en serpentant, et les cloches chantaient l'*Ave* dans le recueillement solennel qui précède la nuit et annonce le repos.

— N'est-ce pas que c'est beau? dit Grégoire XVI à Lamennais.

— Oui, c'est très beau, Saint-Père, et si d'autres pensées n'agitaient mon esprit, je me laisserais doucement bercer par ces harmonies suaves, exquises, qui montent de la vallée du Tibre ; mais mon âme aspire à un autre repos plus doux qu'elle ne devra qu'à Votre Sainteté : la quiétude, le repos de la foi.

Grégoire XVI avait repris son siège et promenait dans ses doigts une vaste tabatière en lapislazuli, et tout en écoutant Lamennais d'une oreille distraite, il l'avait ouverte, et il la lui tendait, avec un sourire gêné, mais bon :

— Prenez-en une prise.

Puis se dressant, il lui donna sa main, et le congédia avec sa bénédiction : *Benedicat vos omnipotens Deus : Pater et Filius et Spiritus sanctus.*

Pour toute réponse à ses questions pressantes, Lamennais emportait de l'audience du Pape une

prise de tabac et une bénédiction. Il s'attendait assurément à mieux. Etre venu à Rome, y avoir souffert, s'y être ennuyé au-delà de la mesure commune, avoir prié, sollicité avec instance un mot d'encouragement, attendu et désiré une audience plus d'un mois pour n'obtenir qu'une prise de tabac et une bénédiction, c'était d'une ironie par trop cruelle. Peut-être Grégoire XVI eût-il été mieux inspiré en agissant d'autre sorte, peut-être eût-il mieux valu frapper Lamennais que d'en rire. Il était homme à supporter bien plus les coups les plus terribles que l'ironie, qui le blessait profondément.

Si Grégoire XVI lui avait dit tout franc, et sans paroles à double sens : « Vous avez tort d'insister ainsi auprès de moi, allez, quittez Rome, et abandonnez une lutte où votre ardeur vous égare. Vous avez fait beaucoup de bien, mais vous le détruisez maintenant par vos exagérations et votre ingérence dans des questions qui ne relèvent que de moi ; modérez-vous, et vous aurez mon appui », Lamennais se serait soumis et n'aurait pas emporté en son cœur la blessure qui devait ébranler sa foi.

Il faut dire aussi, pour mettre les choses au point de justice que réclame l'histoire, que l'entêtement de Lamennais à vouloir que le Pape se prononçât, cette mise en demeure qui bravait tous les conseils du cardinal Pacca, frisait l'inconvenance, et que, dans ces conditions, Gré-

goire XVI n'était tenu à aucun des égards qu'une autre attitude lui eût inspirés. Dieu seul sait ce qui se passa dans l'âme du Saint Pontife pendant cette audience qu'il aurait voulu rendre affectueuse, et qu'il était obligé de tenir dans une froide réserve. Il dut se faire violence pour contenir ses sentiments paternels prêts à éclater devant ce fils qu'il aimait, et qu'il voyait se débattre vainement dans une lutte insensée.

Quand Lamennais rentra chez lui après cette audience, il ne voulut voir ni recevoir personne. Il voulut boire tout seul, et tout du long, le calice de son amertume et de sa colère un instant contenue.

Lacordaire et Montalembert traversèrent en ce moment des heures d'angoisses terribles. C'est à ces heures qu'ils sentirent surtout l'absence de Gerbet, et quelle place il occupait dans l'âme du maître.

Que n'était-il là lui pour forcer la porte à sa douleur sauvage et l'obliger ainsi à se répandre et, partant, à se soulager. Il avait la clef de son âme ; il lui aurait dit de ces choses ineffables qui l'auraient ouverte, il y aurait répandu ce baume de l'espérance qui fait sourire l'œil jusque dans les larmes les plus amères.

Gerbet est loin, et Lamennais traverse une de ces crises décisives où sa foi pâle est en danger, et cherche un moyen de salut dans son désespoir, qui creuse à ses pieds un abîme encore plus profond.

Quelques jours se passèrent dans cette solitude et ce silence qui couvaient d'effroyables tempêtes.

Lacordaire et Montalembert ne pouvaient rien obtenir de leur maître, pas la moindre parole qui leur révélât son âme. Dans la crainte d'un éclat qu'ils n'auraient pu contenir, ils n'osaient lui faire aucune question sur l'audience du Pape.

Ils restèrent donc quelques jours dans l'ignorance de ce qui s'était passé, et ces jours furent des siècles pour eux, car l'incertitude, plus cruelle que l'événement, en prolongeait la durée pesante.

Enfin, l'heure étant venue où la violence de l'orage descendit pour faire place à la tristesse et à l'abattement, Lacordaire s'approcha de Lamennais, et avec des ménagements infinis s'enquit de ses souffrances : « Vous souffrez, lui disait-il, « vous souffrez cruellement, cela se voit. Pour- « quoi ne nous faites-vous pas connaître les « maux qui vous accablent : la croix est plus « légère à porter à deux, à trois que tout seul. « Seul, parfois elle vous écrase. Manquez-vous « de confiance en nos épaules ? Elles sont jeunes « cependant et, partant, vigoureuses. Vous les « avez vues à l'épreuve. Pourquoi nous cachez- « vous la peine qui vous ronge ? Ne sommes-nous « pas vos soldats fidèles ? N'avons-nous pas com- « battu ensemble, et faut-il qu'au moment le plus « périlleux vous doutiez de nous et refusiez de

« nous associer aux coups qui vous meurtrissent?
« Dites, dites, qu'y a-t-il encore? »

A ces mots, Lamennais releva sa tête, jusque-là inclinée à terre, et, comme sortant d'un rêve qui l'avait obsédé, il chercha à se remettre de son obsession. Ses yeux distraits et presque voilés rencontrèrent les yeux noirs de Lacordaire, où brillait une larme.

Cette larme silencieuse que Lamennais remarqua tomba sans doute dans son âme et la retourna complètement, car il pleura lui-même, et, passant ses bras autour du cou de Lacordaire :

« Nous sommes perdus, mon ami, nous sommes perdus, le Pape est contre nous, et il était notre unique appui : nous n'avons plus rien en ce monde, rien qui puisse soutenir notre inutile vaillance. Les agneaux sont tombés dans le buisson et se débattent parmi les ronces et les épines; le Berger les voit, les entend et passe sans leur tendre la main. Les loups sont en liesse. Je ne comptais que sur le Pape, le Pape me manque : tout s'effondre dans mon esprit.

— Mais non, Monsieur Féli, mais non, tout n'est pas perdu, reprenait Lacordaire, avec cet accent pénétrant et convaincu qui ne laissait place à aucun doute. Le Pape est circonvenu, assailli, obsédé par l'opiniâtre acharnement de nos ennemis, et vous savez s'ils sont nombreux, perfides et puissants. Ils couvrent leur haine et leur ambition du manteau hypocrite d'un zèle reli-

gieux. Ils supplient, ils promettent, ils menacent. Tout leur est bon pour arriver à nous réduire au silence et obtenir que nous soyons frappés. Ils lui font envisager les difficultés matérielles, les ruptures diplomatiques, la possibilité d'un schisme, comme conséquence de sa bonté pour nous. Voyez dans quelle alternative cruelle se trouve le Souverain Pontife. On lui cache ou on travestit à ses yeux nos sentiments intimes. »

Lamennais répondit : « Que faire donc pour franchir cette muraille d'intrigues qui se dresse entre lui et nous ? Ne voyez-vous pas qu'elle grandit avec nos efforts pour en gagner le haut ? Ne savez-vous pas que, pendant mon entretien avec le Pape, le cardinal veillait afin que les conditions de l'audience fussent strictement observées ? Qu'il était la sentinelle postée par l'intrigue, pour faire garder le silence convenu !

— Eh bien ! dit Lacordaire, il faut lui écrire.

— Non, reprit Lamennais, je n'écrirai pas, ma plume me brûlerait dans les doigts, j'écrirais avec un tison ardent ou un stylet, tant mon âme déborde d'angoisse et d'indignation. Ecrivez vous-même si vous le pouvez.

Quant à moi, j'ai fait tout ce que j'avais à faire. Il importait que j'eusse une audience qui aurait mis fin à une situation si tendue. Où en sommes-nous aujourd'hui ? Au même point que devant. Le mécontentement s'est accru de part et d'autre.

Mais enfin nous ne savons rien. Que blâmait-on dans notre conduite et dans nos écrits ? Que voulait-on de nous? Nous avions soumis au Saint-Siège un exposé exact et net de nos doctrines. Jamais, que nous sachions, il n'a été examiné. Cependant, il semble que c'était là surtout qu'il fallait chercher nos sentiments, les principes que l'on devait ou condamner ou approuver.

On en a jugé différemment ; sur quels motifs ? Nous l'ignorons. Il ne paraît pas qu'on éprouvât un désir excessivement vif de connaître nos pensées et d'en occuper les consulteurs romains. Pas un mot ne nous a été dit sur l'objet de notre voyage, pas une explication ne nous a été demandée... Il y a des positions étranges dans la vie. Nous avons pu, en combattant pour l'Eglise catholique, être entraînés trop loin par un zèle, si l'on veut, imprudent et peu éclairé; mais ce zèle était pur, exempt d'arrière-vues et d'ambition ; nous en avions la conscience intime, et cela était d'ailleurs assez visible aux yeux de tous. La voie où nous marchions, hérissée de souffrances et de persécutions, ne conduisait, vous le savez, qu'aux cours d'assises. On ne suit guère une pareille route, à moins d'être soutenu par une pensée vraie ou fausse de devoir. Or, rien ne contriste plus amèrement l'âme que de voir cette pensée totalement méconnue. Que si, la reconnaissant, on n'a pour elle qu'un froid dédain, ou une sèche indifférence, il est impossible de se dérober à un sentiment plus amer encore.

Je me suis étonné que le Pape, au lieu de déployer envers nous cette sévérité silencieuse dont il ne résultait qu'une vague et pénible incertitude, ne nous eût pas dit simplement : « Vous « avez cru bien faire, mais vous vous êtes trompés. « Placé à la tête de l'Eglise, j'en connais mieux « que vous les besoins, les intérêts, et seul j'en « suis juge. En désapprouvant la direction que « vous avez donnée à vos efforts, je rends justice « à vos intentions. Allez, et désormais, avant « d'intervenir en des affaires aussi délicates, « prenez conseil de ceux dont l'autorité doit être « votre guide. » Ce peu de paroles aurait tout fini. Jamais aucun de nous, n'est-ce pas, n'aurait songé à continuer l'action déjà suspendue.

Pourquoi, au contraire, s'obstine-t-on à nous refuser même un seul mot? Je ne m'explique ce fait que par les intrigues qui environnaient Grégoire XVI, par les secrètes calomnies dont la haine de nos adversaires nous noircissait dans son esprit, et aussi par cette espèce d'impuissance, qui semble inhérente à tous les pouvoirs, de croire au désintéressement, à la sincérité et à la droiture. »

Ces paroles, que Lamennais écrivit plus tard dans les *Affaires de Rome*, sont l'expression vive des pensées qui l'agitent en ce moment.

Lacordaire, âme sensible s'il en fut, ami fidèle et dévoué, les partageait pleinement, et c'est pour ce motif qu'il offrit de rédiger lui-même un

Mémoire et de le faire présenter au Pape. Ceci démontre avec évidence que les disciples étaient loin de désapprouver le maître dans sa persistance à vouloir bon gré mal gré que le Saint-Siège se prononçât. Nul d'entre eux ne lui dit une seule fois : « Maître, n'insistez pas, et allons-nous-en, c'est le parti le plus sage. Grégoire XVI voit les choses mieux que nous, parce qu'il les voit de plus haut. La sagesse aussi bien que notre intérêt exigent qu'il se taise. Sous cette froide apparence, sous cette raideur diplomatique, croyez-le, il y a un cœur de père qui ne demande qu'à se répandre en bienfaits. Vous le verrez un jour. Pour le moment, partons ; notre présence ici ne ferait qu'aggraver notre situation. Les périls augmentent, les intrigues redoublent, les calomnies se multiplient. On interprète mal toutes les démarches que nous faisons.

« Nos ennemis, qui travaillent dans le même sens que nous, c'est-à-dire pour obtenir une décision du Saint-Siège, trouvent que nous usons d'insolence, tandis qu'ils ne montrent que zèle pour la vérité. Leur acharnement à vouloir que le Pape se prononce, c'est un zèle sacré ; le nôtre est la manifestation éclatante de l'orgueil, une obstination pour le moins irrévérencieuse. »

Un tel langage eût peut-être ouvert les yeux de Lamennais, mais il n'y eut personne pour le lui tenir : les uns dans l'illusion de le sauver, les autres dans l'espoir de le perdre, presque tous

l'engageaient à rester à Rome jusqu'à ce que Grégoire XVI se prononçât.

Lacordaire et Montalembert étaient deux natures trop élevées, trop droites, pour démêler dans les paroles qui leur étaient dites des sentiments contraires à ceux qu'elles exprimaient. Ils parlaient, eux, comme ils pensaient et comme ils sentaient, et ne se doutaient pas qu'on pût parler d'autre sorte ; les amis imprudents de Rome, au lieu de les calmer, les exaltaient, les grisaient d'enthousiasme.

Les jeunes talents projettent un éclat fascinateur qui en cache les faiblesses. On croit volontiers sans défaut ceux qu'on admire. Le talent, quand surtout il a déjà fait retentir le monde et exercé son empire sur les esprits, supplée à tout. Ceux qui les suivent, les suivent souvent à l'aveugle, entraînés par le charme de sirène dont ils dominent la foule. Les vieillards eux-mêmes, illuminés de toutes les expériences de la vie, ont pour eux des indulgences de grands-pères ; ils les trouvent parfaits, parce qu'ils découvrent en eux la supériorité d'un talent qu'ils admirent. Ils ne leur font aucune observation, dans la crainte qu'elle ne leur soit pour le moins inutile, tant ils sont convaincus que leur intelligence suffit à les éclairer. Lacordaire et Montalembert trouvèrent à Rome beaucoup d'admirateurs, mais peu de conseillers sages pour modérer et diriger leur fougue intempérante.

Lamennais était jeune comme eux par la flamme de son génie. De sorte qu'au lieu d'être un régulateur l'un pour l'autre, ils s'exaltaient mutuellement ; leur union ne faisait qu'accroître leur éclat, sans doute, mais aussi leur intempérance.

Encore une fois, il manquait Gerbet pour rétablir et maintenir l'équilibre de la prudence et de la sagesse dans ce foyer brûlant. Le cardinal Pacca intervenait bien quelquefois pour dire : « Mais ne soyez pas si prompts, laissez le Pape à son conseil ; il y va de votre intérêt. Pourquoi voulez-vous forcer son silence, le tirer de sa réserve ? Laissez calmer les passions aujourd'hui trop montées contre vous, et, croyez-moi, n'insistez pas. » Mais le cardinal Pacca n'était pas toujours là ; il n'était pas là surtout dans les moments décisifs où sa voix aurait tout ramené à l'ordre et à la justice !

Après lui venaient d'autres amis, ou du moins qui en revêtaient les dehors et qui détruisaient l'effet de ses paroles, par des avis tout opposés. Ces avis, qui concouraient avec l'ardeur juvénile et l'humeur batailleuse des champions de Dieu et de la Liberté, l'emportaient sur les conseils du cardinal Pacca, comme la vague qui suit le courant de la marée l'emporte toujours sur celle qui vient en sens contraire.

Lacordaire écrivit donc le mémoire qui devait être présenté à Grégoire XVI. Ce mémoire est un exposé admirable des doctrines de l'*Avenir* et de

tous ses rédacteurs, de tout ce qu'ils firent pendant l'espace d'une seule année pour la cause de Dieu et de son Eglise. Le style en est sobre, contenu, d'une émotion pénétrante et d'une franchise qui ne laisse aucun doute sur les sentiments et sur la foi des rédacteurs de l'*Avenir*. Le calme et la sérénité qu'il reflète d'un bout à l'autre font contraste avec l'agitation qui régnait autour de celui qui l'écrivait et les troubles de son âme.

On se demande comment Lacordaire a pu se soustraire d'une manière aussi absolue à la tempête qui faisait fureur, et y garder cette pleine maîtrise de soi, pour écrire ce chef-d'œuvre de modération dans l'exposé des faits et des souffrances endurées. Comme au soir de sa vie, quand il dicta ce testament sublime de résignation et de foi, Lacordaire écrit ce mémoire avec la plume indépendante et franche de l'historien qui est déjà loin des événements qu'il décrit au juge. *Il expose d'abord l'état de la religion en France sous la Restauration, puis les dangers qu'elle avait à craindre de la Révolution de* 1830 ; *les deux systèmes de conduite que les catholiques pouvaient adopter après cette révolution, et celui que le gouvernement adopta contre l'Eglise. Il conclut de là à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il donne ensuite les doctrines de l'*Avenir *et fait l'historique de l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse, et de l'opposition que les rédacteurs de l'*Avenir *avaient rencontrée, et il termine par ces mots simples comme sa foi :*

« Voilà ce que nous avons dû représenter pour
« acquitter nos âmes envers Dieu. Le Souverain
« Pontife jugera dans sa sagesse ; et maintenant,
« pleins d'amour pour lui et dociles à sa voix,
« comme de petits enfants, nous nous prosternons
« à ses pieds en implorant sa bénédiction pater-
« nelle.

« Rome, 3 février 1832. »

Lorsqu'il en fit la lecture à Lamennais, en présence de Montalembert et du Père Ventura et d'autres religieux éminents, ce fut une explosion de joie dans tous les cœurs. On le trouva surtout merveilleux de mesure et de prudence. Lamennais embrassa Lacordaire et le tint longtemps pressé en lui disant : « Je vous savais bien fort, mon ami, mais pas à ce point. Ma plume n'aurait pas pu s'abstraire ainsi des sentiments qui m'agitent. Jamais je n'aurais pu atteindre cette sérénité dans la crise que nous traversons. Plaise à Dieu que cet écrit ait meilleure fortune que les autres. »

Le lendemain, le cardinal Pacca se chargea de remettre le mémoire au Pape. Des jours et des jours s'écoulèrent dans l'incertitude de ce que serait la réponse : cette réponse fut toujours le silence. Pendant ce silence, si cruel à ceux qui attendaient une parole d'encouragement ou d'avis, d'exhortation à la mesure, Lamennais répétait à Lacordaire et à Montalembert : « Vous voyez, le mémoire n'a pas plus de succès que l'audience.

Nous sommes toujours les jouets des intrigues qui se trament contre nous. Le Pape n'aura pas lu. j'en suis sûr, votre mémoire ; d'autres soins le détournent de nous. Eh bien, mes amis, rentrons en France et reprenons la lutte. Alors peut-être on aura moins de dédain pour nous et l'on se décidera à nous répondre.

— Rentrons en France, s'écrièrent Lacordaire et Montalembert. »

Ils étaient tous les trois dans cette commune pensée de revenir en France, lorsqu'un billet très court du cardinal Pacca vint retourner leur décision. « Le Pape, disait le billet, persiste à vous désapprouver. quant à vos doctrines, on procèdera ultérieurement à leur examen. » Ce fut une consternation parmi les trois pèlerins qui touchaient au sommet de leur calvaire. « Comment, se disaient-ils entre eux, le Pape nous désapprouve, mais en quoi et pourquoi ? Il nous désapprouve et nos doctrines ne sont pas seulement examinées ! Sur quel fondement, sur quelle base repose son jugement ?

— Comment, s'écria Lamennais, on va juger nos doctrines et notre conduite sans nous entendre, mais un procédé aussi monstrueux révolterait, même en Turquie. Eh ! quoi, on ne nous admet pas à expliquer nos actes et nos paroles, au moment où nos adversaires les travestissent par leurs mensonges et les tournent en sens contraire à notre pensée ! Je ne comprendrai jamais que

la justice autorise une forme de jugement sans accusation précise communiquée à l'accusé, sans enquête, sans débat, sans défense aucune ». Ventura, averti de ce qui se passait, intervint et obtint du Pape qu'aucune suite ne serait donnée à la censure qui pourrait être portée contre les doctrines de l'*Avenir*. Lacordaire et Montalembert, écœurés de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, résolurent de partir. Lamennais, au contraire, se répandait en récriminations et s'obstinait à rester à Rome, jusqu'à la décision du Pape.

« Il faudra bien qu'on m'entende, disait-il, avant de se prononcer sur moi ». Il ne gardait plus aucune réserve dans l'explosion de sa colère; ce qu'il écrivait à Gerbet montre bien ce qu'il devait dire autour de lui : « Ceux qui mènent les « affaires sont ambitieux, cupides, avares, lâches « comme un stylet, aveugles et imbéciles comme « les eunuques du Bas-Empire. Voilà le gouver« nement de ce pays-ci. Voilà ceux qui conduisent « tout ». Quelques-unes de ces paroles, qui sentaient déjà la rupture finale, arrivèrent jusqu'au cardinal Pacca. Le saint et vénérable vieillard, qui aimait Lamennais, en fut ému jusqu'aux larmes, et d'une plume inspirée par l'amitié la plus dévouée, il lui écrivit pour l'engager, au nom du Pape, à quitter Rome et à rentrer en France, pour y attendre, avec une sainte patience, une décision que la sagesse de l'Eglise voulait différer encore, afin que le temps, ce dompteur de toutes les pas-

sions, couvrît de ses plis les rédacteurs de l'*Avenir*, leurs doctrines et leurs actes.

C'est Lacordaire qui reçut cette lettre. Il la porta aussitôt à Lamennais, qui la lut froidement, puis la rejeta sur la table, avec ces mots : « Ils veulent maintenant que je m'en aille, sans me laisser le loisir de me justifier. Eh bien, non, je resterai ; j'attendrai ici la décision pour laquelle je suis venu. Tout cela, c'est de bonne guerre. Mes ennemis ne veulent pas que je sois là pour me défendre. Ils veulent me faire frapper par derrière quand je n'y serai plus. »

C'était le commencement de la révolte. Lacordaire le comprit, et se dressant devant le maître, il lui dit avec fermeté : « Eh bien, moi, j'écouterai l'avis de ce vieillard aux portes de la tombe, qui, après tout, nous aime ; je m'en irai, car de deux choses l'une : ou bien il ne fallait pas venir, ou bien il faut nous soumettre et nous taire.

— Non, répondit Lamennais, je veux hâter et provoquer une décision immédiate et je veux l'attendre à Rome, après quoi j'aviserai. »

Lacordaire baissa la tête. Dans son âme, il y avait les plus tristes pressentiments, et dans son cœur les plus tristes adieux.

« Maître, reprit-il, le silence est, après la parole, la première puissance du monde. Je pars ! adieu ! »

Comme il sortait, il rencontra Montalembert

qu'il voulait entraîner après lui, mais le jeune homme se souleva indigné.

« Comment, partir, abandonner le maître au moment où il a le plus besoin d'être soutenu et encouragé, mais c'est une lâcheté ! Oh ! non, je ne ferai jamais cela, et malgré toute l'amitié que j'ai pour vous, je vous laisserai partir seul, et je partagerai avec lui les maux et les persécutions qui l'attendent encore.

— Charles, ajouta Lacordaire, tu es plus jeune que moi ; par cela même, tu te trompes plus souvent.

— Je le sais, mais s'éloigner de M. Féli en ce moment, c'est une infamie, c'est le laisser seul aux prises avec les passions les plus abjectes, avec les intrigues les plus habilement ourdies. Non, je ne m'en irai pas.

— Charles, toute ma vie, je défendrai la liberté... Avant que M. de Lamennais eût dit un seul mot pour elle, la liberté était le fond de mes pensées, déjà toute ma vie. S'il exécute son nouveau plan, souviens-toi que tous ses plus anciens amis et ses collaborateurs l'abandonneront, et que, traîné par les faux libéraux dans une action sans possibilité de succès... il n'y a rien dans le langage d'assez triste pour dire ce qui arrivera.

— Oui, mais pour le moment nous n'en sommes pas là, et nous devons tout tenter pour détourner de lui de si funestes conséquences.

— Charles, écoute bien ce que je vais te dire,

n'enchaînons pas nos cœurs à nos idées. Les idées de l'homme, semblables aux nuages que traverse le soleil, sont lumineuses et fugitives comme eux. Suis-moi. Fuyons l'orage afin d'éviter la foudre.

— Non ! je reste.

— Adieu. »

Le départ brusque de Lacordaire ne fit qu'accroître le ressentiment et la colère de Lamennais. Il tomba dans une sorte de mélancolie sombre et taciturne, d'où ni les encouragements affectueux de Montalembert, ni les fréquentes visites du Père Ventura ne le purent tirer. Il sentait lui-même si bien son état, et de quel poids il devait être pour ceux qui l'aimaient, qu'il s'efforçait sans cesse à les éloigner : « Laissez-moi, leur disait-il souvent. Je veux dévorer ma peine sans témoin, ainsi je serai seul à la souffrir, et je n'aurai pas du moins celle d'affliger ceux qui m'entourent de leur affection. Va, Charles, va ; éloigne-toi d'ici, conserve tes illusions généreuses et ta foi. Tu ne sais pas quel bien l'on perd en les perdant. Moi, vois-tu, je n'ai plus rien à perdre que la vie, cette vie qui m'est plus cruelle que la mort. »

Malgré ces pressantes instances, Montalembert ne voulait jamais l'abandonner. Il faisait en sorte même que son maître ne fût jamais seul. Connaissant son affection profonde pour le Père Ventura, il s'entendait avec lui pour faire autour du maître accablé de douleurs la garde de l'amitié. A peine faisait-il quelques promenades dans les environs

de Rome, cherchant partout des sujets nouveaux pour distraire Lamennais, l'entraînant parfois avec lui, sur les bords du Tibre, à Frascati, dans les catacombes, et toujours entretenant sa pensée de mille choses diverses, cherchant à y rallumer la flamme de l'enthousiasme.

Les catacombes semblaient attirer davantage Lamennais, parce que, sans doute, cette promenade était plus conforme à l'état de son âme. Il s'arrêtait avec complaisance devant ces galeries profondes où tant de chrétiens avaient fait la veillée du combat et dormaient dans la victoire : « Heureux sont-ils, ceux-là, s'écriait-il, ces morts plus vivants que nous. Leur poussière repose doucement et n'est point tourmentée par les pieds des voyageurs. Ils ont donné leur sang pour affranchir l'Eglise du joug des empereurs romains, et puis ils s'y sont couchés glorieux, et ils dorment dans la paix.

« Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Ils ont passé sur cette terre comme les chevaliers du Christ, en combattant pour sa gloire et en proclamant son nom. Et tout ici chante leur victoire.

« Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! »

Le soir, la veillée se prolongeait dans des confidences et des entretiens intimes et affectueux, où l'âme du maître passait tout entière dans celle du disciple.

Montalembert, si pur, si élevé, était comme l'ange protecteur du génie. Sa jeunesse pleine de charme, sa causerie remplie d'illusions et de poésie berçaient l'âme ulcérée du maître et y répandaient, à défaut de joie, le baume consolateur de l'espérance; mais rien ne relevait les ailes pendantes de l'aigle, qui traînaient désormais dans la fange des dégoûts, du désenchantement et de la tristesse. Ah! c'est que ce second séjour à Rome lui rappelait par un contraste cruel celui qu'il avait fait en 1824. Alors tout était à la joie, au transport; les intrigues ne s'étaient pas encore nouées les unes aux autres pour franchir les Alpes et envelopper la Cour romaine. Le Pape l'avait accueilli avec empressement, l'avait comblé d'honneurs; il se complaisait à le voir et à l'entendre, et, pour l'avoir plus près de lui, Léon XII le suppliait d'accepter un logement au Vatican même. Il était heureux alors, sous la protection et les encouragements du père commun des fidèles, et le souvenir qui lui en revenait, parmi ses amertumes présentes, ne faisait qu'en accroître l'étendue et la cruauté.

Les temps sont, en effet, bien changés; aux complaisances paternelles de Léon XII ont succédé les froideurs, apparentes du moins, de Grégoire XVI. Autant il était en faveur sous le premier, autant il est en suspicion sous le second. Lamennais, qui ne croyait pas avoir changé de l'un à l'autre pontificat, qui avait encore plus fait pour le Pape, ne pouvait pas se résigner à cette

différence d'attitude. Il ne comprenait pas qu'on lui tînt si rigueur pour des imprudences de langage ou quelques erreurs échappées à sa bonne foi, et qu'on le livrât sans plus de considération en pâture à la férocité de ses ennemis, qui étaient après tout les ennemis du Pape. Non, il ne comprenait pas qu'on eût ainsi changé pour lui, alors que lui ne croyait pas avoir changé. Il avait tant aimé le Pape qu'il ne pouvait se faire à l'idée de n'en être pas aimé. Sans doute, il se trompait : le Pape avait pour lui une affection profonde, mais il ne le voyait pas, les signes extérieurs témoignaient du contraire, car, comme en ont convenu plus tard les historiens les plus attachés à Rome, comme l'affirmait hautement Rohrbacher, *on avait usé envers lui de procédés déplorables*.

Lamennais ne sortait point des tortures morales que lui causait cette déception, et il répétait toujours : « Mais pourquoi m'en veut-on ?... Quel mal leur ai-je fait ?... » On avait beau lui dire qu'on ne lui en voulait pas : il ne pouvait se rendre à cette idée, que les faits, du reste, tendaient à démentir.

Il en était là, lorsque Montalembert vint en secret trouver le Père Ventura, et lui fit part d'un projet mûrement élaboré et dont il l'avait déjà entretenu : « Mon père, il n'est pas bon que l'homme soit seul, c'est le mot de l'Ecriture qui sera toujours vrai. M. Féli est trop souvent seul, et pour lui plus que pour d'autres la solitude est dange-

reuse. Je n'ai pas sur lui, vous en conviendrez, l'ascendant que vous avez ; ma jeunesse enlève toute autorité à mon amitié ; pourquoi ne prendriez-vous pas, comme vous m'en avez témoigné le désir, notre ami commun dans votre couvent ? Peut-être cette vie nouvelle donnera-t-elle un autre cours à ses pensées. Il a pour vous une affection toute d'estime et de vénération ; votre présence presque constante lui sera aussi douce que salutaire. Je vais partir pour Naples ; mon absence de quelques jours vous servira de prétexte à le convier auprès de vous et, dans la situation d'esprit où il se trouve, je crois qu'il acceptera. »

Le Père Ventura qui déjà avait plusieurs fois tenté d'entraîner Lamennais à S.-Andréa della Valle, afin de l'avoir plus près de lui et de lui consacrer les loisirs que lui pouvait laisser sa charge de général, fut tout heureux de la proposition de Montalembert. Il se rendit aussitôt auprès de son malheureux ami, l'entoura, suivant son habitude, des plus affectueux témoignages d'amitié et le convainquit ainsi du bonheur qu'il aurait à le posséder sous le toit hospitalier des religieux théatins.

Montalembert partit pour Naples, et Lamennais suivit le Père Ventura, et vint se reposer à S.-Andréa della Valle. Il y passa des jours heureux, les seuls dont il garda un souvenir reconnaissant. Cette vie nouvelle à l'ombre du cloître

impressionna vivement son âme. Il s'y sentit à l'aise et, pour la première fois depuis son arrivée à Rome, un rayon de joie traversa ses pensées sombres et les illumina, comme le soleil perce la nue grosse d'orage, l'empourpre, la dore ou la dissipe.

En entrant dans un couvent, on éprouve une grande paix. Il semble que le monde est détruit, et que les cieux à peine voilés, sans canicule et sans tonnerre, enserrent une terre nouvelle (1). Ce silence mystérieux que l'on y garde, ces religieux qui rentrent et sortent de leurs cellules comme des abeilles de leur ruche, ces murmures de la prière qui montent comme un encens d'agréable odeur vers Dieu, ces chants qui ondulent sous la voûte sacrée, vous remplissent d'un saint recueillement, et vous font éprouver une sorte d'ivresse de paix et de joie discrète dont rien n'approche ici-bas. Lamennais fut longtemps sous cette impression douce, et il en garda l'impérissable souvenir : « Je n'oublierai jamais, dit-il lui-même, les jours paisibles que j'ai passés dans cette pieuse maison, entouré des soins les plus délicats, parmi ces bons religieux si édifiants, si appliqués à leurs devoirs, si éloignés de toute intrigue. La vie du cloître, régulière, calme, intime, et pour ainsi dire retirée en soi, tient une

(1) Phrase empruntée aux belles pages de Lacordaire dans *Volupté*, de Sainte-Beuve.

sorte de milieu entre la vie purement terrestre et cette vie future que la foi nous montre sous une forme vague encore, et dont tous les êtres humains ont en eux-mêmes l'irrésistible pressentiment. Espèce d'initiation à la tombe et à ses secrets, elle a pour les âmes contemplatives une douceur qu'on soupçonne peu.

« Il se trouve aussi dans les monastères de remarquables intelligences qui comprennent d'autant mieux le monde qu'elles observent de plus loin et ne sont offusquées ni par ses passions ni par ses intérêts ; et, par le même motif, c'est là que se développent le plus naturellement les nobles instincts de l'humanité, et les sympathies qui la consolent. Le vrai moine est peuple et ne peut être que peuple, ne fût-ce qu'à cause de sa pauvreté, au moins individuelle. Quant aux moines ambitieux, aux moines de cour, serviteurs et flatteurs des grands, il n'est point de pire race dans le monde.

« Lorsqu'après les courses de la journée, je revenais le soir partager la frugale collation du Père Ventura, les heures s'écoulaient inaperçues en des entretiens où son âme aimante, son esprit actif, fécond, pénétrant, savaient répandre un charme inépuisable. Doué de qualités éminentes, propre à la pratique des affaires comme aux spéculations de la science, jamais personne ne fut animé d'un plus ardent amour du bien. De pareils hommes sont rares partout. Nous

avons eu le bonheur d'en rencontrer plusieurs à Rome.

« Près du palais Barberini, sur une petite place plantée de quelques arbres par les Français, je crois, s'élève un couvent de pauvres capucins. C'est là que, dans une cellule meublée d'une couchette, d'une table, de deux mauvaises chaises, et dont l'étroite fenêtre est close, au lieu de vitres, avec un morceau de canevas, continue de vivre, selon toute la rigueur de la règle de saint François, le cardinal Micara, que ses hautes vertus, son austérité sans rudesse, sa vive et populaire éloquence, ont rendu l'objet d'un respect bien au-dessus de celui qu'on accorde à la dignité. Aussi le peuple ne s'y trompe-t-il pas ; et le *Capucin*, comme il l'appelle avec un délicat sentiment de vraie grandeur, est incomparablement plus à ses yeux que le *porporato*.

« Je ne saurais m'empêcher de nommer encore le savant Père Olivieri, dominicain, homme antique par le caractère, la droiture incorruptible, la sage et modeste liberté. Proclamé par l'opinion publique le premier théologien de Rome, membre de plusieurs congrégations dont il est la lumière, il ne laisse pas, malgré les nombreux devoirs de ses charges, de suivre attentivement, dans l'Europe et au-delà, le mouvement de l'esprit humain et le cours des événements qui modifient de jour en jour l'état de la Société et tendent à le changer complètement : forte et vaste tête, unie à un cœur simple et bon.

« Les Théatins ont à Frascati, un peu en dehors de la ville, une maison d'où la vue s'étend au loin sur la campagne de Rome. Elle est d'ordinaire habitée par un seul religieux qui dessert la chapelle ouverte au public, et par un frère. Un jardin, ménagé sur une pente assez abrupte, ajoute à l'agrément de ce lieu solitaire, où le Père Ventura me permit d'aller m'établir. On y eut pour moi les mêmes bontés qu'à S.-Andrea ; et si ces lignes arrivaient jamais jusqu'au Père Bonini, je serais heureux qu'il y vît une preuve que le temps n'a point affaibli la gratitude que je conserverai toujours de sa cordiale hospitalité.

« A quelques milles de Tivoli, un groupe de montagnes volcaniques forme, dans la plaine inhabitée, une espèce d'oasis. Sur un des revers de ce plateau, dont la fraîche verdure contraste avec la nudité du désert voisin, Frascati, Marino, Albano, rattachent à ces lieux charmants les souvenirs de l'histoire : difficilement l'imagination parviendrait à se représenter un pays plus pittoresque.

« Une magnifique végétation y embellit des sites perpétuellement variés. La pureté de l'air, l'abondance des eaux, et aussi ce charme mystérieux de la nature auquel nul homme, quelque besoin qu'il se soit fait de la vie factice des cités, ne se soustrait jamais entièrement, attirent pendant l'été les riches familles de Rome, qui, au

temps de leur splendeur, ont semé ces montagne d'élégantes villas et d'immenses palais, tels que Mondragone, aujourd'hui presque en ruines, tandis que l'esprit religieux y fondait de nombreux couvents presque tous situés en des positions d'une beauté ravissante. Il en est de même de fortifiés à la manière du moyen âge, comme Grotta-Ferrata, bâti tout auprès de l'ancien Tusculum. Ceux des Capucins et des Camaldules nous ont surtout frappés par la profonde paix qu'on y respire, et par l'admirable grandeur du passage dont ils font partie. Les Camaldules occupent chacun une petite maison séparée et composée de plusieurs pièces. Nous arrivâmes chez eux vers le soir, à l'heure de la prière commune : ils nous parurent tous d'un âge assez avancé, et d'une stature au-dessus de la moyenne. Rangés des deux côtés de la nef, ils demeurèrent après l'office à genoux, immobiles, dans une méditation profonde ; on eût dit que déjà ils n'étaient plus de la terre ; leur tête chauve ployait sous d'autres pensées et d'autres soucis : nul mouvement d'ailleurs, nul signe extérieur de vie : enveloppés de leur long manteau blanc, ils ressemblaient à ces statues qui prient sur les vieux tombeaux.

« Nous concevons très bien le genre d'attrait qu'a pour certaines âmes, fatiguées du monde et désabusées de ses illusions, cette existence solitaire. Qui n'a point aspiré à quelque chose de pareil ? qui n'a pas, plus d'une fois, tourné ses

regards vers le désert et rêvé le repos en un recoin de la forêt, ou dans la grotte de la montagne, près de la source ignorée où se désaltèrent les oiseaux du ciel ? Cependant telle n'est pas la vraie destinée de l'homme : il est né pour l'action ; il a sa tâche qu'il doit accomplir. Qu'importe qu'elle soit rude, n'est-ce pas à l'amour qu'elle est proposée ?

« Il est néanmoins des temps où le courage semble défaillir, où l'on se demande si, en voulant le bien dont tant d'obstacles souvent imprévus empêchent la production facile en apparence, on ne poursuit point une chimère, où à chaque inspiration, la poitrine soulève le poids d'un immense ennui. J'ai toujours éprouvé qu'en ces moments la vue de la nature, un plus étroit contact avec elle, calmaient peu à peu le trouble intérieur. L'ombre des bois, le bruit de la source qui tombe goutte à goutte, le chant de l'oiseau dans le buisson, les bourdonnements de l'insecte, l'éclat, le parfum des fleurs, l'ondoiement de l'herbe, que la brise agite ; toutes ces choses, et surtout l'intarissable exhalaison de vie, de celle que Dieu verse à torrents au sein de son œuvre perpétuellement jeune, perpétuellement ordonnée, pour l'ensemble des êtres et pour chaque être particulier, à une visible fin de félicité mystérieuse, raniment l'âme flétrie, l'abreuvent d'une sève nouvelle, lui rendent sa vigueur qui s'éteignait (1) »

(1) *Affaires de Rome.*

Lamennais attendit à Rome, dans le couvent de Frascati, la décision du Pape, jusqu'au mois de juillet : il y passa donc sept mois. Grégoire XVI, malgré toutes les instances faites auprès de lui, ne se prononçait toujours pas.

CHAPITRE IX

Départ de Rome. — L'Encyclique

Quelques conseillers éminents, mais peut-être imprudents, engagèrent Lamennais à quitter Rome, en annonçant son intention de reprendre la lutte. De deux choses l'une, lui disaient-ils, ou Rome continuera à garder le silence, et ce silence sera une preuve qu'elle tolère votre journal et son action ; ou elle se prononcera catégoriquement, et alors l'abandon définitif de l'œuvre à laquelle vous vous étiez voués avec autant de zèle que de bonne foi, sera justifié pleinement aux yeux de tous. Sa résolution une fois arrêtée, Lamennais ne tarda pas à quitter Rome et il partit avec Montalembert.

« C'était au mois de juillet, vers le soir. Des

hauteurs qui dominent le bassin où serpente le Tibre, nous jetâmes un triste et dernier regard sur la ville éternelle. Les feux du soleil couchant enflammaient la coupole de Saint-Pierre, image et antique reflet de l'antique éclat de la Papauté elle-même. Bientôt les objets décolorés disparurent peu à peu dans l'obscurité croissante. A la lueur douteuse du crépuscule, on entrevoyait encore çà et là, le long de la route, des restes de tombeaux ; pas un souffle n'agitait la lourde atmosphère, pas un brin d'herbe ne soupirait : nul autre bruit que le bruit sec et monotone de notre calèche de voiturin, qui lentement cheminait dans la plaine déserte (1). »

Les deux voyageurs s'avancèrent ainsi par petites journées à travers la Toscane et le Tyrol. Pendant qu'ils cheminaient paisiblement, leurs ennemis agissaient à Rome, et faisaient ressortir ce qu'il y avait d'insolence à l'égard de Grégoire XVI dans la menace de reprendre la lutte engagée depuis un an par les rédacteurs de l'*Avenir*. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer les rigueurs du Saint-Siège, et hâter la censure.

Lamennais et Montalembert s'arrêtèrent à Inspruck, puis, reprenant leur route, ils arrivèrent à Munich où des amis les attendaient. Tous les savants de la Bavière étaient venus à leur rencontre et parmi eux se trouvaient Gœrres,

(1) *Affaires de Rome.*

Schelling, Baader, et le jeune abbé déjà si connu Dœllinger.

Les deux voyageurs étaient entièrement aux congratulations dont ils étaient l'objet, lorsqu'ils apprirent tout à coup que Lacordaire était descendu dans une hôtellerie voisine. Lamennais engagea aussitôt Montalembert à le joindre en surprise. Lacordaire s'apprêtait à prendre quelque repos pour se remettre de la fatigue du voyage, lorsqu'il vit entrer Charles. Ce fut avec une émotion indicible que les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Lacordaire, saisi de surprise et de joie, ne savait que dire, il balbutiait des sons, sans dire une parole, mais ses yeux parlaient pour ses lèvres, et disaient toute l'allégresse de l'amitié recouvrée. « Allons voir Féli, dit Montalembert. »

— Mais quelles sont ses intentions, reprit Lacordaire, ou ses résolutions?

— Nous allons reprendre la lutte.

— Quelle folie. Crois-moi, Charles, il y faut renoncer. Avant le départ pour Rome, nous avions encore des amis prêts à nous soutenir, maintenant, nous n'en aurons aucun. C'est trop tard, nous serons en suspicion aux catholiques, et en dérision à nos adversaires. On ne reprend pas un journal abandonné depuis huit mois, c'est vouloir ressusciter un cadavre. Tout cela est mort, à jamais mort. Je sais ce que je dis, je reviens de France et je t'en porte les échos. Il faut dissua-

der M. Féli d'une pareille tentative. Il vaut mieux faire autre chose.

Tout en devisant de la sorte les deux amis arrivèrent auprès de Lamennais. Il y eut une certaine contrainte dans l'effusion des sentiments entre M. Féli et Lacordaire, mais il fallut aussitôt rompre la glace et s'expliquer. Lacordaire, instruit des projets du maître, y avait préparé son esprit. Dès que Lamennais s'en ouvrit, il le combattit avec force. La discussion dura deux heures et elle se serait prolongée bien avant dans la nuit, si la fatigue qui accablait les deux discourants ne les eût réduits au silence. A la fin, Lacordaire déclara qu'il ne le suivrait pas dans cette voie nouvelle, et que s'il reprenait la publication de *l'Avenir*, ce serait pour lui un déchirement profond, mais qu'il romprait définitivement avec lui. Ses paroles firent impression sur Lamennais qui aimait Lacordaire. Il s'avoua vaincu et lui dit : « Oui, c'est juste, vous avez bien vu. » Aussitôt le disciple et le maître, les larmes dans les yeux, s'embrassèrent.

Ceci se passait le 29 août 1832. Le jour suivant, le 30 août, les grands artistes et les écrivains de Munich offrirent un banquet aux trois pélerins de Dieu et de la Liberté. Tous les savants de la Bavière y furent conviés. Lamennais occupait la place d'honneur. Le président et l'abbé Dœllinger se prodiguaient en attentions délicates et paroles aimables. On se réjouissait, on se congratulait mutuellement.

Le président s'était levé pour boire à l'union des catholiques de France et d'Allemagne, lorsqu'un domestique s'approcha de Lamennais, et lui dit quelques mots à l'oreille. Lamennais se leva brusquement. Tout le monde se tut. Il se rendit au salon voisin où il reçut l'encyclique du Pape, qui lui fut présentée sur un plateau en argent. Il s'assit, il la lut, sous la lueur des lustres seuls témoins des angoisses de son âme. Une sueur froide passa sur son front, puis l'encyclique pliée dans sa main, il revint à table, le visage bouleversé, les yeux attristés.

L'émotion était poignante dans tous les convives. Lacordaire et Montalembert ne quittaient pas de l'œil le front assombri et désolé du maître. Quelques secondes s'écoulèrent ainsi dans un silence interrogateur : elles furent des siècles pour eux. On essaya de renouer les conversations, mais elles retombèrent dans l'inattention commune, car chacun n'avait qu'une pensée, celle de ce qui allait se passer. C'était la conclusion d'un drame qui avait duré plusieurs mois.

Tout à coup, Lamennais se lève, quitte la salle du festin entraînant après lui Lacordaire et Montalembert : « Eh bien ! leur dit-il, c'est fait, mes amis, notre sacrifice est complet. Le Pape nous condamne, nous devons nous soumettre, ainsi notre humiliation sera notre triomphe. » Ce disant, d'une main tremblante et d'un cœur déchiré, il

prit la plume et écrivit ces mots admirables de résignation et de fidélité :

« Les soussignés, rédacteurs de l'*Avenir*, mem-
« bres du conseil de l'Agence pour la défense de
« la liberté religieuse, présents à Paris : convain-
« cus, d'après la lettre encyclique du souverain
« pontife Grégoire XVI, en date du 13 août 1832,
« qu'ils ne pourraient continuer leurs travaux
« sans se mettre en opposition avec la volonté
« formelle de celui que Dieu a chargé de gouver-
« ner son Eglise, croient de leur devoir, comme
« catholiques, de déclarer que, respectueusement
« soumis à la suprême autorité du Vicaire de
« Jésus-Christ, ils sortent de la lice où ils ont
« loyalement combattu depuis deux années. Ils
« engagent instamment tous leurs amis à donner
« le même exemple de soumission chrétienne.

« En conséquence,

« 1. L'*Avenir*, provisoirement suspendu depuis
« le 15 novembre 1831, ne paraîtra plus ;

« 2. L'*Agence générale pour la défense de la*
« *liberté religieuse* est dissoute à dater de ce jour.
« Toutes les affaires entamées seront terminées
« et les comptes liquidés dans le plus bref délai
« possible. »

Tous les trois signèrent. Lacordaire et Montalembert fondaient en larmes dans les bras de leur maître. La cause était gagnée. Le gallicanisme était vaincu.

A l'encyclique du Pape était jointe une lettre

du cardinal Pacca qui en expliquait les termes en les adoucissant. Le saint vieillard faisait ressortir les ménagements que le Souverain Pontife avait eus pour Lamennais, les égards qu'il avait montrés pour sa personne, ses grands talents et ses anciens mérites envers la religion, en ne le désignant dans l'encyclique ni par son nom, ni par les titres de ses écrits.

A part ce ménagement plus apparent que réel, l'encyclique était dure, si dure que le bon cardinal, qui était au fil de tout ce qui s'était tramé contre les rédacteurs de l'*Avenir*, crut devoir écrire lui-même pour en atténuer les termes. Il reprochait à l'illustre écrivain et à ses disciples d'avoir abordé, discuté et décidé en public des questions qui ne relevaient que du Saint-Siège ; en second lieu, de propager partout, soit volontairement, soit à leur insu, l'esprit de sédition et de révolte de la part des sujets contre leurs souverains, par leurs doctrines sur la liberté civile ; en troisième lieu, de soutenir la liberté des cultes et de la presse ; et enfin, de proposer l'acte d'union à tous ceux qui, malgré le meurtre de la Pologne, le démembrement de la Belgique et la conduite des gouvernements qui se disaient libéraux, espéraient encore en la liberté du monde et voulaient y travailler.

Tels étaient les points sur lesquels le Pape se prononçait avec sévérité, ne parlant que de l'*audace de ceux qui voulaient enfreindre les droits*

du Saint-Siège : Ad eorum itaque refrenendam audaciam, qui jura Sanctæ hujus Sedis infringere conantur.

Nous sommes épouvantés, disait encore Grégoire XVI, après avoir parlé de la liberté de la Presse, en considérant de quelles erreurs monstrueuses nous sommes accablés. *Quibus monstris doctrinarum obruamur.* Il faisait ensuite des rapprochements qui durent être cruels pour Lamennais, entre les novateurs de la liberté et les hérésiarques, comme Wiclef et Luther, comme les Vaudois et les Bégard. Il ajoutait, en effet, ces paroles qui aujourd'hui nous paraîtraient excessives, et qui durent creuser dans l'âme de ceux qu'elles atteignaient un abîme d'amertume : « Les saints préceptes de la religion chrétienne condamnent la *détestable insolence et la méchancete* (*detestandam illorum insolentiam et improbitatem*) de ceux qui, tout enflammés de l'ardeur immodérée d'une liberté audacieuse, s'appliquent de toute leur force à ébranler et à renverser tous les droits des puissances, tandis qu'au fond ils n'apportent aux peuples que la servitude sous le masque de la liberté. »

C'est là que tendaient les coupables rêveries et les desseins des Vaudois, des Bégard, des Wiclefites et des autres enfants de Belial, qui furent l'écume et l'opprobre du genre humain. Ces fourbes, qui travaillent pour la même fin, n'aspirent aussi qu'à pouvoir se féliciter avec Luther d'être libres à l'égard de tous, et, pour y par-

venir plus facilement et plus vite, ils tentent audacieusement les entreprises les plus criminelles.

On dit qu'en lisant ces paroles devant Lacordaire et Montalembert, Lamennais bondit et tomba sur son siège comme foudroyé.

« Voilà, s'écria-t-il, la récompense d'une année de luttes et de souffrances, pour sauver la liberté de Dieu et de son Eglise. Celui que nous défendions notre père que nous aimions de toutes les forces vives de l'âme. Celui vers lequel nos regards étaient sans cesse tournés comme notre cœur, non seulement nous abandonne à nos ennemis qui étaient les siens, mais encore nous traite comme des misérables. Nous sommes pour lui l'écume et l'opprobre du genre humain, des fourbes, des criminels. »

Lacordaire et Montalembert le regardaient atterrés, se débattant désespéré, sous le coup qui le frappait.

Tout à coup Lamennais se dresse et, malgré la dureté des termes de l'encyclique, la rigueur de la condamnation, il se soumet. Lacordaire, se reportant plus tard à ce moment pénible, écrivait : « Dieu nous avait donc réunis à Munich pour signer ensemble une adhésion sincère à la volonté du Père des fidèles, sans distinction, sans restriction, sans même faire la réserve de la manière dont nous avions entendu nos doctrines, et dont elles pouvaient concorder avec la prudence théologique dont avait usé le rédacteur de l'acte

pontifical. Contents d'avoir combattu pour l'affranchissement de l'Eglise et la réconciliation avec le droit public de notre patrie, nous traversâmes la France en vaincus victorieux d'eux-mêmes. »

Lamennais, vainqueur de toutes les révoltes de son esprit, s'était soumis. Que fallait-il davantage? Que pouvait-on exiger encore de lui? Tandis qu'il rentrait en France, dans le silence de sa soumission, il entendait au loin le cri strident et joyeux de ses ennemis qui voyaient enfin le couronnement de leurs espérances et de leurs intrigues, dans la ruine de l'*Avenir* et l'humiliation de ses rédacteurs. Néanmoins ils n'étaient pas encore satisfaits. La soumission de Lamennais le rendait plus grand, plus puissant parmi les catholiques. Il sortait de l'épreuve la plus cruelle qu'il pût traverser, avec le prestige de la vertu qui dans la circonstance était héroïque, et il paraissait devant la France étonnée, ceint de la triple auréole de la sainteté, de la science et du génie.

La soumission, ce n'est pas ce qu'ils attendaient de l'illustre penseur; ils avaient partout annoncé sa révolte, ils l'avaient escomptée. Ils avaient tout fait pour pousser les choses à cette extrémité. L'outrage, la calomnie, les insinuations sournoises, les hypocrites flatteries, les conseils perfides de faux amis, tous les moyens qui peuvent perdre un homme, ils les avaient employés et ils n'étaient arrivés qu'à lui dresser le piédestal d'une soumission glorieuse. Cela ne faisait pas le compte des diplomates et des gallicans, qui se

disaient : revenu plus grand, il aura sa revanche, et il reprendra son empire, et il nous écrasera, il faut le perdre à tout prix.

Aussitôt ces êtres infâmes, ces reptiles que l'ambition et la haine font éclore de la vase sordide, du limon que l'enfer bave sur la terre, se mirent à l'œuvre. Grégoire XVI le savait : aussi son cœur de père avait tressailli d'allégresse en recevant la soumission de Lamennais ; il avait mesuré toute l'étendue du sacrifice qu'il lui avait imposé par son encyclique, et les termes sévères dont il s'était servi. Aussi s'écria-t-il devant le cardinal Pacca : « Oh ! la belle âme ! la belle âme !

« Autant j'ai eu de peine et de tristes pressentiments avant la censure, autant j'ai de consolation et de joie après. Je tremblais hier, je suis rassuré aujourd'hui. » Et reprenant les paroles du vieillard Siméon, il leva les yeux au ciel : « Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, car mes yeux ont vu le salut de mon fils que je craignais de perdre. » Puis, s'adressant de nouveau au cardinal : « Ecrivez-lui sur-le-champ, car l'acte qu'il vient de faire est d'une vertu héroïque. Dites-lui combien j'en suis heureux. Ce n'est pas ce que l'on me faisait prévoir. Je veux qu'il ait un témoignage sensible de la joie qu'il m'a causée, comme il en a eu de ma peine. »

Le Saint-Pontife, qui s'était débattu longtemps pour sauver Lamennais parmi toute la canaille de la diplomatie, qui avait tout tenté pour n'en arri-

ver pas à l'extrémité de la censure, ne se possédait pas de joie. On lui avait dit si souvent : « Soumettez-le à l'épreuve ; il en sortira un hérésiarque ; frappez-le, il vous maudira ; n'attendez pas qu'il devienne plus fort, qu'il prenne plus d'empire sur le clergé, que son génie a séduit ; demain ce sera trop tard, et le schisme naîtra sous vos coups trop tardifs. » On avait tellement alarmé son âme que le vénérable vieillard avait fini par se rendre aux pressantes instances de ceux qui l'incitaient à la rigueur, et il frappa durement, et voilà que du coup qu'il porta, contre son attente, jaillit la soumission héroïque, au lieu de la révolte. Ah ! dès ce moment, il n'y eut pas assez de mots sur ses lèvres pour rendre l'allégresse de son cœur. Il comprit toute l'infamie, la scélératesse des adversaires de Lamennais, il fit part de son indignation à ceux qui l'entouraient, et trouva un écho fidèle de ses sentiments dans le cardinal Pacca qui, prenant aussitôt la plume, écrivit ces mots :

« Monsieur l'abbé,

« J'ai reçu à Naples la déclaration que vous aviez publiée et votre lettre. Je me suis fait un devoir de soumettre à Sa Sainteté l'une et l'autre, et avec un vrai plaisir je puis vous annoncer que le Saint-Père en a pris connaissance, et m'a autorisé à vous faire connaître sa satisfaction.

« Il m'est fort agréable, Monsieur l'abbé, d'être

l'organe des sentiments de Sa Sainteté dans cette circonstance, et de vous assurer que votre démarche est bien celle que j'attendais de vous.

« Agréez, Monsieur l'abbé, mes remerciements de tout ce que vous avez bien voulu exprimer dans votre lettre d'obligeant à mon égard, et croyez à mon empressement pour chercher des occasions pour vous montrer toute mon estime et ma considération. « Votre affectionné serviteur,

« B. Cardinal PACCA.

« Bénévent, 27 octobre 1832. »

C'était bien fini désormais. L'orage était conjuré. Le cœur du Pontife avait repris la sérénité tranquille de son affection paternelle à l'égard de son fils de prédilection, qui retombait soumis, et, réconforté par sa soumission, dans ses bras.

Lamennais traversa Paris sans vouloir s'y arrêter ; chemin faisant, il rencontra Gerbet, et les deux amis arrivèrent à la Chesnaie, pour y reprendre leurs travaux dans la paix de la solitude.

Cette solitude tant aimée, cette nature riante, ce silence sous les grands arbres, ces promenades solitaires, avaient calmé les angoisses de ces deux âmes si longtemps séparées.

Gerbet et Lamennais, rendus à leur amitié, trouvaient dans leurs entretiens, sous la feuillée jaunissante de l'automne, le remède aux blessures qu'ils avaient reçues dans le combat. Plus de

veillées d'armes, plus de luttes, plus d'assauts à livrer. Les chevaliers de Dieu et de la liberté s'étaient couchés, en brisant leur armure, contre le rocher de Pierre, et maintenant ils dormaient dans la paix, ou se laissaient bercer par les rêves enchanteurs de la nature pacificatrice.

« Ce fut pour moi, je le confesserai, dit Lamennais (1), un jour heureux et doux que celui où je pus, l'âme tranquille, rentrer dans une vie moins agitée. Certes, aucune pensée de nouvelle action ne se présenta même vaguement à mon esprit. C'était bien assez de combats, assez de fatigues. Rome me rendait le repos, et j'en embrassais l'espérance avec une joie que je me serais presque reprochée, s'il ne s'était offert à moi sous la forme du devoir. Tout ce qu'avaient promis les rédacteurs de l'*Avenir*, ils le tinrent fidèlement. Les affaires de ce journal et celles de l'*Agence* furent liquidées. Partout, dans les provinces, nos amis montrèrent sans hésiter la même soumission. Retiré loin de Paris, à la campagne, y vivant au sein de la nature, dont l'attrait toujours si puissant le devient davantage encore lorsqu'on a vu de près les passions des hommes et les bruyantes misères de la société, nul désir, nul regret, nul ennui n'y vint un seul instant troubler la paix de mes solitaires heures d'étude. »

Il semblait donc qu'on ne dût pas troubler, cette âme qui s'était enveloppée dans le silence de la

(1) *Affaires de Rome.*

soumission, et de ses études si longtemps abandonnées, et si heureusement reprises. Tant s'en faut cependant qu'il en fût ainsi. « Il ne fallait pas, dit Mgr Ricard, que cet homme dont on avait prédit la perte, conservât même l'auréole de la soumission. Qu'on ne nous accuse pas d'exagérer. Un témoin pour bien savoir la vérité nous a fourni sur ce douloureux mystère des détails tellement précis que, n'était la crainte de prolonger au-delà de telle existence le scandale de cette poursuite systématique, nous pourrions en donner ici des preuves irrécusables (1).

Nous-même, nous avons recueilli dans la boue de ces passions sordides des calomnies qui révoltent la nature : elles rappellent celles qui traînèrent saint Athanase à la barre des Pères du Concile, l'accusant d'un commerce illicite avec une femme. Nous avons entendu, à ce sujet, les accusations aussi audacieuses que peu fondées. Nous avons voulu pousser notre enquête jusqu'aux rapports de police, dans tous les endroits où Lamennais a passé, ne serait-ce que huit jours. Nous avons interrogé les témoins constants de sa vie, amis et ennemis. Eh bien ! rien ne justifie les imputations aussi dénaturées qu'odieuses de certains êtres vils qui devront en répondre aux yeux de Dieu, et qui peut-être y ont déjà répondu. Paix soit à leurs âmes. Si du moins Lamennais les avait

(1) *Lamennais*, par Mgr Ricard, page 241.

ignorées, il se serait complu dans son silence, et l'Eglise n'aurait pas eu à déplorer sa chute. Mais, hélas ! il n'en ignorait rien; et chacune de ces paroles de haine tombait en son âme meurtrie comme autant de gouttes de vitriol dans un creuset incandescent et la faisait éclater. Aussi écrivait-il lui-même :

« Cette paix cependant ne devait pas être de « longue durée. Certaines âmes malheureuses « recèlent dans leurs tristes profondeurs des ani- « mosités que rien ne calme; de secrètes haines « honteuses d'elles-mêmes, qui éclatent dès « qu'elles peuvent se couvrir d'un prétexte de « zèle. A peine notre déclaration avait-elle paru « que déjà l'on murmurait à voix basse des paroles « de défiance et de mécontentement. Elle n'était « pas assez complète, assez explicite; elle rappelait « trop le *silence respectueux* des Jansénistes. Des « intrigues s'ourdirent, on sema sourdement la « calomnie, on inquiéta les âmes timorées par ces « charitables impostures dites sur le ton de la « douleur qu'on voudrait ne pas croire, qu'on ne « croit pas; tant ce monde cependant les répète ! « Puis vinrent les provocations directes, les « insultes, les outrages publics. On espérait enga- « ger par là des discussions aussi délicates que « dangereuses dans notre position. Nous recon- « nûmes le piège et nous l'évitâmes en nous tai- « sant. La colère redoubla. On n'avait pas compté « sur cette modération, et pourquoi ne pas le « dire ? sur une patience dans laquelle le mépris

« se sentait. Des hommes, tels qu'il s'en trouve « toujours, de bonne foi peut-être, de petit esprit « et à petites passions, furent poussés à se rendre « près du Pape l'écho des mille bruits vagues « inventés par la méchanceté hypocrite et pro- « pagés par la crédulité dévotement maligne. « Osa-t-on alléguer des faits nécessairement « controuvés, ou se fit-on écouter sans en allé- « guer? Comment admettre, sans rougir en soi, « une de ces suppositions? Quel moyen de les « rejeter toutes deux? Quoi qu'il en soit, bientôt « après les démarches faites à Rome, les journaux « publièrent un Bref de Grégoire XVI à M. l'ar- « chevêque de Toulouse dans lequel on avait eu « l'évidente intention de nous désigner (1). »

Ainsi donc, tandis que Lamennais retiré dans sa solitude de la Chesnaie se livrait à l'étude, on circonvenait encore Grégoire XVI contre lui. On mettait de l'orgueil dans son humilité, de la révolte dans sa soumission. Tant et si bien que le Saint Pontife s'en émut. Il ne pouvait croire à tant d'acharnement et de malice dans les hommes, nourris tous les jours du pain de l'amour éternel.

Enhardi par l'accès facile que les dénonciations avaient obtenu auprès du Saint-Siège, Mgr d'Astros, archevêque de Toulouse, le farouche gallican, voulut aussi joindre ses coups aux calomnies déjà propagées. De concert avec quelques-uns de ses collègues dans l'épiscopat, il

(1) *Affaires de Rome.*

censura 56 propositions extraites des œuvres de Lamennais.

A cette nouvelle, Grégoire XVI n'y tint plus ; il censura la censure elle-même de l'archevêque de Toulouse et de ses collègues, et les blâma hautement de l'initiative aussi déplacée que peu charitable qu'ils avaient prise.

On voit à quel point les passions étaient montées parmi les gallicans et combien le Souverain Pontife avait de peine à s'en défendre. Tous les jours il recevait de nouvelles dénonciations contre Lamennais. Ses ennemis guettaient sur ses lèvres la moindre manifestation de son humeur qu'ils excitaient à plaisir, afin de la rapporter au Pape et de trahir l'état factice de son âme, état d'irritation et de colère. Tandis qu'ils prévenaient ainsi Grégoire XVI d'une part, de l'autre, par des manœuvres adroites et infernales, ils échauffaient l'esprit de Lamennais, et de la sorte de part et d'autre ils entretenaient la défiance et l'hostilité. Tant et si bien qu'il fallut souvent l'intervention de Gerbet pour calmer les fureurs qu'ils avaient provoquées. Tel on voit les enfants attiser la querelle parmi deux de leurs camarades, par leurs paroles blessantes, leurs rapports mensongers, jusqu'à ce qu'ils les aient mis aux mains.

Lamennais, hors de lui, ne pouvait contenir son indignation : il se livrait en paroles amères, sans se douter qu'il se trahissait ainsi lui-même, et que ce qui n'était qu'une boutade d'humeur était répété à Rome avec les exagérations, les propor-

tions énormes qu'il prenait chemin faisant, car un propos s'exagère d'autant plus qu'il vient de plus loin.

Dans l'exaspération où il se trouvait, parmi les menées secrètes et infâmes dont il était l'objet, et qu'il découvrait tous les jours, il ne s'aperçut même pas des résistances qu'y faisait le Pape. L'auguste vieillard, en effet, avait repoussé la calomnie avec une telle énergie qu'elle demeura quelques jours sans parole, et sans oser s'élever jusqu'à lui.

Ah ! si Lamennais avait pu lire dans son âme, s'il avait pu observer avec sang-froid ce qui se passait à Rome, il aurait rendu justice aux efforts que faisait le Saint-Siège pour le défendre. Toutes les insinuations qui tendaient à ternir sa réputation et l'intégrité, l'austérité de ses mœurs en étaient repoussées. Mais autour de lui, il y avait des traîtres qui, tous les jours, arrivaient de Dinan et d'ailleurs, pour surprendre ses paroles et les porter à Mgr l'Evêque de Rennes, de qui dépendait Lamennais. Des plaintes venaient tous les jours troubler l'âme de l'évêque, et on se servit désormais de son canal pour les faire parvenir aux oreilles du Pape.

Mgr l'Evêque de Rennes, sensible à ces plaintes, en avertit d'abord Lamennais, et le pria de s'expliquer.

De toutes parts on suspectait sa soumission, on la disait plus apparente que réelle.

Lamennais se rendit à l'évêché de Rennes

mandé par l'autorité diocésaine, et l'évêque lui montra une lettre de Grégoire XVI qui disait en propres termes : « *Puisqu'il* en est ainsi, demandez donc à notre cher fils qu'il s'engage à suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans notre encyclique *Mirari vos*, et à ne rien écrire ni approuver qui n'y soit conforme. »

« Comment ! s'écria Lamennais, on y revient encore ! Ma déclaration était, ce me semble, assez explicite. Non, je ne dirai plus rien, on voudrait découvrir en mes paroles quelque chose qui ne soit pas conforme avec la doctrine exposée dans l'encyclique pour me perdre ; il vaut mieux que je me taise, comme je me suis tu jusqu'à ce jour. Si les termes que j'emploierai étaient assez précis pour ne permettre aucune équivoque, on en tourmentera le sens encore pour leur faire dire ce que je ne pense pas. On les mettra en rapport avec des propos que j'ai tenus ou que je n'ai pas tenus ; les commérages de ces âmes déloyales, qui cachent toujours leur haine sous un zèle pieux, viendront détruire auprès de Votre Grandeur l'effet de ma déclaration nouvelle, et ce sera toujours à recommencer.

— Faites encore cet effort sur vous-même, lui répondait l'évêque d'un ton suppliant, donnez au Souverain Pontife la satisfaction qu'il vous demande et, je vous assure, vous en serez vous-même satisfait ; la joie du père commun des fidèles rejaillira sur votre âme et lui rendra la paix dont elle a besoin.

— Ah! reprenait Lamennais, il n'est plus de paix en ce monde pour moi. Je m'étais retiré dans la solitude de la Chesnaie, espérant l'y trouver, et vous voyez, Monseigneur, qu'il n'est point de rocher si perdu dans le sein de l'Océan que les flots de la haine ne viennent battre sans cesse. Je croyais trouver un refuge à mes maux dans la prière, l'étude, et l'on vient à tout moment m'en arracher; on me fait revenir cent fois sur les déclarations déjà faites, non pas dans l'espoir de mettre fin aux intrigues et aux calomnies, mais bien dans celui d'avoir une seconde déclaration qui contredise la première: plus tard on en demandera une troisième qui contredise la seconde.

— Réfléchissez, lui dit l'évêque comme il s'apprêtait à partir, Grégoire XVI vous demande une autre déclaration qui lui servira à confondre vos ennemis d'une manière définitive. C'est un père qui vous parle, un père qui a le souci de vos intérêts du présent et de l'avenir.

— Je réfléchirai, répondit Lamennais, et il partit pour la Chesnaie.

Gerbet l'y attendait, anxieux de savoir ce qui s'était passé à l'évêché de Rennes. L'ami fidèle assistait depuis longtemps avec tristesse aux crises cruelles de son ami. Il voyait lui-même de ses yeux, entendait de ses oreilles tout ce qui se faisait et tout ce qui se disait contre lui. Il déplorait en silence les mesures qu'on prenait à son

égard, et cherchait à en atténuer les effets désastreux.

Tous les soirs dans la solitude de la Chesnaie se livrait une lutte toute de colère, d'exaspération d'une part, toute patience, de résignation de l'autre. « Que voulez-vous que je réponde à l'évêque de Rennes, au Pape, s'écriait Lamennais : *Si l'on ne croit pas à ma première déclaration, comment croira-t-on à la seconde?* Il n'y a pas de raison pour que cela finisse... »

Dans l'état d'esprit où était Lamennais, Gerbet n'osait pas insister pour qu'il écrivît quoi que ce fût. Il craignait un éclat. Lamennais, d'ordinaire si prompt à écrire, si franc, si loyal, trop même, hésitait, louvoyait lorsque l'évêque de Rennes, las d'attendre, lança contre lui l'interdit. Cette mesure excessive ne fit qu'aggraver la situation déjà si tendue entre le Saint-Siège et Lamennais.

Les gallicans étaient dans le délire de la joie. Gerbet, en apprenant cette nouvelle, se jeta aux pieds de Lamennais. Tout ce que l'amitié peut inspirer aux lèvres d'un ami, il le dit à son ami au milieu des larmes et des supplications. Il se rendit à l'évêché de Rennes, fit entendre des paroles qui émurent l'évêque. Il fit comprendre qu'on ne frappait pas ainsi un soldat comme Lamennais sans plus l'entendre, que c'était assez d'avoir brisé sa plume dans sa main, de l'avoir réduit au silence, sans l'exaspérer dans son silence même et le pousser aux extrémités les plus déplorables.

Mgr de Quelen, archevêque, intervint auprès

de Lamennais, et ce que l'évêque n'avait pu obtenir, n'aurait jamais obtenu par la rigueur, il l'obtint à force de ménagements et de douceurs. Et sur ses instances, Lamennais écrivit cette seconde déclaration :

Deuxième Déclaration

« Je soussigné déclare, dans les mêmes termes de la formule contenue dans le Bref du Souverain Pontife Grégoire XVI, du 5 octobre 1833, suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique du même Pape, et je m'engage à ne rien écrire ou approuver qui ne soit conforme à cette doctrine (1). « Paris, 11 décembre 1833.

« F. de Lamennais. »

Pour donner une preuve aussi complète que possible de son esprit de conciliation et de foi, Lamennais poussa l'abnégation et l'humilité jusqu'à envoyer lui-même la lettre et la déclaration à Mgr l'évêque de Rennes qui l'avait frappé, avec ces quelques mots :

« Monseigneur,

« Je crois de mon devoir de vous faire connaître que le Souverain Pontife, ayant considéré

(1) Voici le texte latin de la déclaration que Lamennais signa : *Ego infra scriptus, in ipsâ verborum formâ, quæ in Brevi summi Pontificis Gregorii XVI, dato die 5 octobris an 1833, continetur, doctrinam Encyclicis ejusdem Pontificis litteris traditam me unice et absolute sequi confirmo, nihil que ab illâ alienum aut scripturum esse aut probaturum.*

la clause qui termine ma lettre du 5 novembre dernier comme restrictive de ma soumission à son Encyclique du 15 août 1832, je me suis empressé d'adresser au cardinal Pacca la lettre et la déclaration dont je joins ici copie.

« Je profite avec joie de cette occasion pour vous assurer que si, dans la lettre que j'ai publiée dernièrement, quelques expressions avaient pu vous blesser, il n'a jamais été dans mon intention de manquer au respect que je vous dois, et avec lequel j'ai l'honneur d'être..., etc. »

A la réception de cette lettre, l'évêque de Rennes, qui en connaissait tout le prix et qui savait ce qu'elle avait coûté à l'amour-propre blessé de Lamennais, répondit aussitôt :

« Monsieur l'abbé,

« Je m'empresse de vous répondre et de vous assurer que votre lettre me comble de la joie la plus vive et la plus sincère. Je savais d'avance que votre cœur n'était pour rien dans les expressions qui avaient pu me blesser.

« Si vous revenez à la Chesnaie, n'oubliez pas que les pouvoirs que vous aviez sont les mêmes et que, si vous en désirez de plus étendus, je suis disposé à vous les accorder. Recevez, monsieur l'abbé, l'assurance de mon estime et de mon inviolable attachement.

« C. G., évêque de Rennes,

« Le 15 décembre 1833. »

Le cardinal Pacca, l'ami fidèle de Rome, ayant

joint ses supplications à celles de l'archevêque, Lamennais n'hésita plus et, d'une plume loyale et généreuse, il envoya sa seconde soumission sans réserve, avec la lettre suivante :

« J'ai reçu hier la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 novembre dernier. J'y ai vu avec beaucoup de peine que Sa Sainteté ait considéré certaines expressions de ma Déclaration du 5 novembre dernier comme une clause restrictive de ma soumission à l'Encyclique du 15 août 1832 : jamais cette pensée n'a été la mienne. Toutefois, afin de me conformer pleinement aux désirs du Souverain Pontife que vous m'exprimez dans votre lettre, j'ai l'honneur de vous envoyer une nouvelle Déclaration, conçue uniquement dans les termes du Bref adressé, le 15 novembre dernier, à Mgr l'évêque de Rennes.

« Recevez, je vous prie, l'assurance du profond respect et du dévouement avec lequel je suis, etc. »

CHAPITRE X

Dernières persécutions, désespoir.

A la nouvelle de cette seconde déclaration, il y eut une grande joie dans toute l'Eglise. Tous les vrais amis de Lamennais s'empressèrent autour de lui et le félicitèrent. Ce fut une fête dans la petite famille des disciples. Gerbet, qui la présidait, entourait son ami des prévenances les plus délicates et les plus assidues. Montalembert était fier, car la déclaration était le plus magnifique défi que Lamennais pût jeter aux funestes présages de ses implacables ennemis. L'évêque de Rennes lui manda son vicaire général pour le prier de recevoir l'assurance de son affection sans réserve et le témoignage de sa reconnaissance.

Néanmoins, cette joie des âmes droites faisait la fureur des gallicans qui, loin de désarmer, redoublèrent d'intrigues et de calomnies.

« Oh ! mon bon ami, écrivait l'abbé Foisset à « M. de Salinis, la douce et consolante nouvelle !... « Le grand homme ne doit pas encore attendre « de trêve de la part de ses ennemis. Son humble « soumission leur causera du dépit, de l'humeur. « Ils avaient dit que le bon prêtre lèverait l'éten- « dard de la révolte, qu'il se poserait le chef d'une « nouvelle hérésie. Ce serait une déconvenue « amère, si tant de sinistres prévisions allaient « se démentir. Et ils pousseront encore M. de La- « mennais avec aigreur. Ils l'accuseront de nou- « veau et calomnieront son silence, ses intentions. « Mais nous, qui sommes passionnément épris de « son génie et de sa gloire, nous ses admirateurs, « qui n'avons jamais cessé d'être ses amis, nous « le conjurons de ne point s'émouvoir de ces « aveugles persécutions. »

Ainsi parle un témoin de ces luttes, dont l'âpreté et l'acharnement passent l'imagination. Cette fois, le Pape ne mit plus de borne ni de réserve à ses sentiments véritables. Il prit franchement parti pour Lamennais contre ses ennemis de l'épiscopat et des puissances de l'Europe. « Assez, dit-il à ceux qui venaient lui en parler encore, assez : sa déclaration est formelle. Je vois clairement où tendent les machinations secrètes et ouvertes contre ce cher fils, qu'on a si souvent défiguré à mes yeux. Je le retrouve tel que mon

cœur le voulait : une seconde fois je l'ai soumis à l'épreuve, et l'épreuve l'a grandi, l'a purifié à mes yeux. Ah ! je vais lui écrire moi-même pour le consoler et l'encourager, car je vois que ses ennemis ne désarment pas encore. »

Aussitôt Grégoire XVI, ému jusqu'aux larmes, prit la plume et écrivit cette lettre, qui restera pour la postérité comme un monument fidèle de la droiture de ses intentions, et aussi des persécutions auxquelles Lamennais était toujours en butte. On voit que le Souverain Pontife n'en ignorait rien, et il crut que sa voix haute et paternelle suffirait à y mettre fin. Hélas ! il se trompait.

A notre cher Fils F. de Lamennais.

GRÉGOIRE, PAPE XVIe DU NOM

« *Cher fils, salut et bénédiction apostolique,*

« Ce que nous nous promettions de votre fidélité envers nous et le Siège apostolique, nous voyons avec joie que vous l'avez fait enfin par une déclaration humble et simple que vous avez pris soin de nous transmettre par notre vénérable frère Barthelemi, cardinal évêque d'Ostie. Nous avons béni le Père des lumières, duquel nous vient cette si grande consolation qui, nous le disons vraiment avec le Psalmiste, a réjoui notre âme *en proportion de la multitude de nos douleurs.*

« Ainsi les entrailles de notre charité paternelle, cher Fils, s'ouvrent pour vous avec toute

la tendresse possible, et nous vous félicitons dans le Seigneur de vous être procuré une paix véritable et entière par les dons de Celui qui sauve les humbles d'esprit, et qui repousse ceux dont la sagesse est selon les principes du monde et non selon la science qui vient de lui. Car la plus illustre et la véritable victoire qui triomphe du monde, et qui attirera à votre nom une gloire éternelle, c'est que vous ne vous soyez point laissé détourner par des considérations humaines et par des embûches et des machinations ennemies, et que vous ayez fait tous vos efforts pour arriver là où vous appelait la voix du père le plus tendre d'après les règles de la sagesse et de la vérité.

« Continuez donc, cher Fils, à procurer à l'Eglise de pareils sujets de joie dans les routes de la vertu, de la docilité et de la foi, et employez les dons du talent et du savoir que vous possédez si éminemment, pour que les autres pensent et parlent unaninement suivant la doctrine tracée dans notre Encyclique. Notre joie se trouve déjà fort accrue par les soins que vous avez pris pour que notre Fils Gerbet, un de vos disciples, donnât sur ce sujet une louable déclaration que nous avons reçue ; nous voulons en conséquence qu'il trouve ici un témoignage particulier de notre bienveillance.

« Il ne faut point dissimuler que l'homme ennemi sèmera encore la zizanie. Cependant courage, cher Fils, et ferme dans votre sainte

résolution, *là où*, comme le proclame le Pape S. Innocent, *est un rempart pour tous* ; *là où est la sécurité, un port à l'abri des flots, un trésor de biens sans nombre*. Là, attaché à la pierre qui est Jésus-Christ, vous livrerez avec courage et sûreté les combats du Seigneur, afin que la saine doctrine fleurisse partout, et que la paix catholique ne soit troublée par aucune nouveauté ni aucun système, colorés même des plus séduisants prétextes.

« Nous mettons ici fin à cette lettre, que nous vous envoyons comme un témoignage de nos intentions pour vous. Nous ne demandons qu'une chose à Dieu qui dispense tous les biens, et c'est l'objet de nos plus ardentes prières : c'est que, par l'intercession de la très sainte Vierge qui est notre espérance, notre guide et notre maîtresse dans les jours de difficultés et d'orages, il confirme ce qu'il a fait ; et comme un présage d'un si puissant secours, nous vous donnons de tout notre cœur notre bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 28 décembre 1833, l'an troisième de notre pontificat. »

Cette lettre, qui dissipait tous les doutes, qui raffermissait la confiance des amis de Lamennais et adoucissait leurs angoisses, ne fit cependant qu'augmenter la fureur de ses ennemis. Ils tentèrent un suprême effort pour vaincre la constance et la fidélité de l'illustre martyr de Dieu et des libertés de l'Eglise. Aux suspicions adroitement répandues ils joignirent les embarras

matériels qu'ils lui suscitèrent de toutes parts. Les créanciers gagnés à la cause de ses adversaires, aboyèrent après ses chausses avec plus d'insistance que jamais. Ils ne lui laissaient ni trêve ni merci. Tous les jours ils l'assaillaient dans sa retraite de la Chesnaie où il avait cherché le repos et le calme. Les choses allèrent à tel extrême qu'il fut obligé d'exposer à ses disciples sa situation, et de les prier de prendre leur volée. Quand il n'y a plus rien à glaner dans les champs, les oiseaux se dispersent.

Ah ! cette séparation dut être particulièrement cruelle à Lamennais, dans le temps qu'il avait le plus besoin de soutien et de consolation. Ils s'en allèrent, ses amis, emportant chacun un lambeau de son cœur. Gerbet resta seul auprès de lui, aimant mieux partager avec lui, le pain de sa pauvreté et de ses larmes que de l'abandonner à la solitude parmi les souffrances morales et les soucis matériels qui l'accablaient. Lamennais eut beau insister pour qu'il s'en allât aussi, car quand il souffrait il aimait à souffrir seul, Gerbet était comme ces capitaines de vaisseau qui n'abandonnent le pont que quand les flots l'inondent et l'engloutissent déjà. Il resta près de son ami jusqu'à ce que sa présence lui fût une charge au lieu d'un soulagement.

Lacordaire, lui, était parti le premier, à la suite d'une discussion pénible qu'il eut avec le maître, sur le siège d'Anvers et la part glorieuse qu'y prit le duc d'Orléans.

Lamennais, aigri par la persécution, voyait tout au travers de ses troubles et de ses angoisses. La douleur rend parfois injuste ; elle arrache à l'âme qui en est meurtrie le blasphème contre Dieu et des paroles amères envers les hommes.

Lamennais, victime de la politique du gouvernement de Louis-Philippe, jugeait avec sévérité les actes de sa famille, quelque beaux qu'ils fussent. Les actions d'éclat du duc d'Orléans devant Anvers ne firent que lui inspirer des jugements où l'insulte et la dérision suppléaient à la justice. Lacordaire voulut le ramener aux vrais sentiments de l'équité ; mais Lamennais, pour toute réponse, lui imposa le silence d'un ton hautain qui ne souffrait pas de réplique.

Une heure après, Lacordaire quittait seul la Chesnaie, sans que son maître et ami s'en aperçût. On connaît les termes désolés dans lesquels il annonça sa détermination par une lettre laissée sur la table. La situation n'était plus tenable dans le manoir de la Chesnaie : non seulement les échos des cris ennemis venaient tous les jours en battre les murs, mais les avoués et les huissiers se présentaient à chaque instant et s'y faisaient connaître par leurs exploits. On ne peut se faire une idée exacte des tortures morales et physiques qu'endurait en ce moment Lamennais. Son amour-propre et son cœur étaient soumis à une épreuve telle que peut-être jamais homme de sa considération n'en a subi de semblable. Dans la débâcle de sa fortune et de son influence morale et poli-

tique, il ne lui restait plus qu'un seul bien sur la terre, c'était l'amitié de ses disciples, qu'il aimait de toutes les tendresses de son cœur, et il se voyait contraint de s'en séparer.

Le départ de Lacordaire, qu'il n'avait pas prévu quoiqu'il l'eût désiré, lui avait fait dans l'âme une profonde blessure. Il aurait voulu l'embrasser! Ah! pourquoi, s'écriait-il, est-il parti de chez moi comme d'une ville assiégée? La vie n'est plus possible à plusieurs, quand tout manque pour la rendre supportable.

Quand Lamennais quitta Munich, il était ruiné : « Je vais rentrer en France, écrivait-il le 29 août 1832, aussi pauvre qu'on puisse l'être en ce monde, usé de travaux et de chagrins. » L'encyclique qui mettait fin aux luttes de l'*Avenir* avait brisé l'existence de ses rédacteurs. Il avait fallu liquider, rembourser les actionnaires ; de sorte que Lamennais rentra dans sa solitude sans ressources. Il n'y vécut que de l'aumône de quelques amis fidèles. M. Blaise, son beau-frère, ne le tira pas sans peine de cette gêne épouvantable. Il était réduit aux honoraires de messe, que Gerbet, Lacordaire et Rohrbacher mettaient en commun pour la subsistance quotidienne. Encore leur firent-ils défaut au plus fort de la persécution. On leur refusait même l'aumône du sacrifice, qu'ils offraient au Ciel si complet et si pur.

Trois mois après son arrivée à la Chesnaie, Lamennais, obligé de prendre des arrangements avec ses créanciers, ne savait plus comment

faire pour vivre : « Allez-vous-en, mes amis, allez-vous-en, disait-il à ses disciples ; laissez-moi seul à mon infortune. Vous ne trouverez que la mort et la désolation autour de moi désormais. allez-vous-en ; votre présence me tue : on ne s'attache pas à une meule qui s'enfonce au sein de l'abîme des mers. Je suis toujours dans la même incertitude. Il s'agit de savoir si je réussirai à faire admettre ma cession de biens par les tribunaux. Si elle est admise, je serai du moins en sûreté de ma personne. Dans le cas contraire, je m'en irai hors de France, Dieu sait où, errant çà et là, jusqu'à ce que j'arrive au dernier gîte, qu'on trouve partout.

« Les moyens de vivre où les trouver? Je n'ai plus rien que des dettes. Solon disait : « Je vieillis en apprenant toujours » ; c'était acquérir cela ! Et moi je dis : « Je vieillis en m'appauvrissant toujours. » Quand on jettera dans la terre ma vieille carcasse, ce qui ne tardera guère, elle y tombera nue, à moins que quelqu'un ne me fasse l'aumône d'un linceul. Qu'importe ?... Mon sort n'a rien de beau : malade, pauvre et persécuté, je ne sais pas le soir, où le lendemain je reposerai ma tête. Ma position est telle qu'elle m'oblige à prier mes amis intimes d'affranchir leurs lettres. Allez mes bien-aimés, allez loin de moi, je ne suis qu'un cadavre qui ne peut qu'empoisonner votre existence ; laissez les morts ensevelir les morts. »

On est fort surpris que Lamennais n'ait pas été plus suivi dans ses égarements par ceux qui par-

tageaient ses travaux, et que son génie avait séduits, mais on ne s'est pas assez rendu compte des efforts qu'il avait faits lui-même pour s'en séparer.

Comme les anarchistes actuels, Lamennais, au point de vue philosophique, était un solitaire ; il n'admettait pas de complicité ; il voulait se compromettre seul, et n'entraîner personne après lui. Toute sa correspondance l'établit hautement. Les dernières lettres publiées sous le titre d'*Un Lamennais inconnu* jettent sur ce point une éclatante lumière. Benoît d'Azy, à qui elles sont adressées, est un ami de cœur auquel il dit tout ; eh bien ! il ne fait aucun effort pour l'amener à partager ses idées ; au contraire, il cherche à le raffermir dans sa foi, au moment où il s'en éloigne lui-même. « Votre vie est vraiment une vie de souffrances, et je bénis Dieu du courage qu'il vous donne pour les supporter. On est bien heureux de croire, bien heureux de ne regarder les quelques jours d'ici-bas que comme une préparation à l'existence véritable dont nous n'avons sur la terre que le pressentiment. Qu'importe une heure d'angoisse placée à l'entrée d'une éternité de joie ? Ce qui ne finit pas compte seul, le reste n'est rien (1). » Et plus loin, après la rupture avec l'Eglise, il écrit encore à Benoît d'Azy : « Je prends part, cher bon frère, et de tout mon cœur, à la perte douloureuse que tu viens de

(1) *Un Lamennais inconnu.*

faire. Elle n'a pas été sans consolation, puisque Dieu a permis que tes désirs s'accomplissent à l'égard de ton pauvre père, et qu'il reçut, pendant que cela lui était possible, les secours de la religion. J'ai prié et je prierai pour lui. » Et lui-même refusa plus tard la prière qu'il donne aux autres et les secours de la religion.

Je ne sais pourquoi, les historiens de Lamennais se sont complu, contre toute vérité, à le représenter, avant la chute, comme un révolté prêt toujours à lever l'étendard de l'hérésie. Rien n'est plus éloigné de son état d'âme, tel qu'il se manifeste dans ses écrits. Il parlait des agissements de ses ennemis et de Rome avec amertume, sans doute, mais jamais avec la pensée de la révolte et de l'hérésie. Le Père Auguste Laveille lui-même, d'ordinaire si juste et si mesuré dans ses jugements, fait suivre quelques-unes des paroles de Lamennais, dites dans l'abandon de l'intimité, d'observations qui passent la mesure de la saine critique. Dans l'entretien secret avec un autre soi-même, on dit parfois des choses qu'on serait marri qu'on prît à la lettre, et comme l'expression exacte des sentiments et de la pensée. On s'abandonne à un ami, on laisse tomber dans son sein le cri de la souffrance et de l'amertume, mais ce cri est plutôt échappé à la nature blessée, et qu'on n'a pas toujours le temps de retenir sur ses lèvres ; ce n'est pas l'expression réfléchie du tréfond de l'âme, c'est un soupir dont on n'est pas toujours le maître. Que parmi les tortures mo-

rales, les persécutions, les calomnies, les trahisons, les intrigues infâmes, la souffrance physique et la misère, Lamennais ait jeté des paroles enflammées de colère et d'indignation, quoi de plus naturel ! Que ses paroles aient passé la mesure ordinaire de ce que l'on était en droit d'attendre de lui, doit-on en éprouver de la surprise ? Sommes-nous donc si forts nous-mêmes, que l'excès de la souffrance et de l'injustice ne nous arrache jamais des imprécations injustes, que nous désavouons, quand le calme revient.

Lamennais songeait si peu à lever l'étendard de la révolte et de l'hérésie, qu'il s'écriait : « On se figure des projets de schisme et d'Eglises nationales. Eh ! bon Dieu, qui songe à cela ? Personne, je vous jure. Le clergé est encore quelque chose, bien peu de chose cependant, pour les gouvernements qui s'en vont ; c'est une espèce de rouage administratif comme un autre. Mais hors de là, nul ne s'occupe de religion (1)... »

Non, Lamennais ne cherchait pas à créer un schisme, à se faire des adeptes pour une religion nouvelle. Quand la nature de ses souffrances fut arrivée à son comble, il n'a cherché qu'à s'isoler, comme le malheureux que le désespoir pousse au suicide. Il a cherché à être seul, et quand il s'est trouvé seul, loin de tous les regards amis et de toute tentative de salut, il s'est suicidé moralement, de lassitude, de désespoir ; il s'est suicidé comme prêtre, il s'est suicidé comme

(1) *Un Lamennais inconnu*, page 310.

penseur, il s'est suicidé, mon Dieu, le dirai-je? Oui, puisque c'est la vérité, il s'est suicidé comme écrivain, et son dernier acte de désespoir, mais d'un désespoir sublime, où sa foi se débattait dans une mer d'amertumes, c'est son petit écrit des *Paroles d'un Croyant.*

Notez qu'il s'était soumis une seconde fois, qu'on suspectait encore sa soumission, qu'on ameutait contre lui ses créanciers dont le plus cruel, le plus intraitable fut de la Bouillerie, qu'il était dans la plus extrême indigence, en butte à la calomnie, qu'on allait jusqu'à intercepter sa correspondance pour se livrer à une curiosité ignoble, infâme, qu'on l'avait même arraché à cette solitude de la Chesnaie, où son âme se retrempait, et se calmait, dans les douceurs de la nature, qu'on l'avait séparé de ses amis, dont l'affection lui était un soutien parmi les maux qui l'accablaient, et qu'il se trouvait dans ce grand Paris, tombeau de tant de ruines sacerdotales, et vous vous rendrez compte de l'état de son esprit ; tout en étant sévère pour ses erreurs, car l'erreur est une ennemie avec laquelle on ne saurait transiger, vous serez plein d'indulgence pour ce noble martyr de la pensée, et vous comprendrez que Dieu ait usé à son égard de ses infinies miséricordes. Il a fait trop de bien, disait un saint prélat, pour que Dieu n'en ait pas gardé souvenir ; sa mémoire est miséricordieuse.

Arraché à sa solitude, à la paix dont il jouissait, aux études qu'il aimait, et qui lui étaient une heureuse diversion à ses maux, il errait dans

Paris parmi de faux amis qui guettaient avec impatience sa révolte, et s'efforçaient à la provoquer. On dirait qu'il sentait lui-même le danger dont il était menacé, car il écrivait avec tristesse à Madame de Sennft: « J'étais résolu à passer l'hiver à la campagne; les persécutions m'en ont chassé. »

Gerbet et Montalembert s'étaient retirés à Juilly sous le toit toujours hospitalier de de Salinis; ils y entraînèrent Lamennais qui cherchait déjà à les éviter. « Encore une fois, leur répétait-il, abandonnez-moi donc à mon malheureux sort, ma présence ne peut que vous être funeste. Je suis voué pour toujours à la haine de mes ennemis, et ils ne se reposeront que sur mon cadavre »

Gerbet lui répondit : « Mais l'amour de Dieu l'emporte sur la haine des hommes et tôt ou tard il vaincra; je souffre comme vous de cette obstination infernale de la malice, et de la calomnie dont nous sommes comme enveloppés de toutes parts, vous et moi. Je vous en prie, ne nous séparons pas sous les coups qui nous sont portés; ce que chacun de nous ne saurait souffrir seul, sans succomber, nous le soutiendrons peut-être ensemble. »

Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, venait aussi de temps en temps à Juilly et joignait ses encouragements à ceux de Gerbet. Il mettait, dit un témoin de ces cruelles épreuves, le comte Werner de Mérode, une grande charité à lui faciliter sa soumission, et il y avait vraiment quelque chose de touchant à voir la bonne volonté, le zèle, la persévérance avec lesquels le

prélat cherchait à lui faire éviter une ruine irrémédiable. Il poussa son zèle affectueux jusqu'à l'imprudence, en engageant Lamennais à répondre au bref du Pape pour le remercier. Il était, en effet, imprudent que Lamennais écrivît, car ses ennemis guettaient les moindres paroles échappées de ses lèvres ou de sa plume.

Ce qu'il fallait en ce moment, à l'illustre écrivain, c'était la paix, l'oubli du passé, et plus rien qui le lui rappelât. On ne devait plus revenir sur l'encyclique, puisqu'il s'y était déjà soumis deux fois. Lui parler d'une nouvelle démarche auprès du Saint Siège, même sous forme d'un remerciement, c'était lui faire entendre qu'on n'était pas encore satisfait. C'était jeter le trouble dans cette âme inquiète et ombrageuse; c'était lui faire supposer qu'on intriguait toujours contre lui. Il voyait un piège nouveau tendu sous ses pas, à chaque proposition nouvelle qui lui était faite.

Sans doute les intentions du vénérable archevêque étaient pures, mais elles pouvaient lui venir de loin, inspirées, à leur origine, par des mobiles moins purs, et Lamennais le savait. Il savait que ses adversaires ne reculeraient devant aucun moyen de lui nuire.

Un soir, le 13 janvier 1834, Monseigneur de Quélen l'invita fort gracieusement à se rendre à l'archevêché, pour prendre lumière de ses conseils car il voulait, sur les instances d'Ozanam, instituer les conférences de Notre-Dame. Lamennais se rendit à l'invitation de l'archevêque qui l'admit à

sa table et le combla d'honneurs. A l'heure fixée pour la réunion, Monseigneur de Quélen s'avança dans la grande salle, appuyé affectueusement sur le bras de son ami. Il le présenta à Ozanam et à la jeunesse des écoles assemblée, avec ces mots: «Voilà, Messieurs, l'homme qui vous conviendrait; si la faiblesse de sa voix lui permettait de se faire entendre, il faudrait ouvrir les grandes portes pour laisser entrer la foule, et la cathédrale ne serait pas assez vaste pour contenir tous ceux qui accourraient autour de la chaire. »

« Oh ! moi, Monseigneur, répondit Lamennais, ma carrière est finie (1). »

Lamennais, qu'on se plaît à dépeindre si gonflé d'orgueil, ne se laissa pas prendre aux paroles si élogieuses de l'archevêque, car lorsque au sortir de la réunion, il fut pressé d'écrire une lettre de remerciement au Saint-Père, il répondit froidement: « Non, Monseigneur, le silence me paraît plus respectueux ; en écrivant je m'expose à mécontenter Rome, si je me tiens dans de vagues généralités, et à donner matière aux intrigues nouvelles ». Ce disant, il se retira.

Dans la réponse de Lamennais il n'y a rien de la vanité satisfaite. Il y a l'expression de la lassitude et du désespoir : « Oh ! moi, Monseigneur, ma carrière est finie ». C'est l'homme qui en a assez de la vie, et qui s'achemine silencieux vers le suicide. Aussi lorsque le lendemain il reçut une lettre de l'archevêque qui insistait sur la de-

(1) Ozanam, *Lettre*, 13 janvier 1834.

mande de la veille, il répondit aussi par ces mots :

« Monseigneur,

« Rien au monde ne saurait m'être plus pénible que de ne pouvoir faire une chose que vous désirez. Mais, quelque simple qu'elle paraisse en soi au premier abord, il serait possible qu'elle eût pour moi des conséquences si graves, que je manquerais à toute prudence si je me laissais aller au sentiment qui, en cette occasion, comme en toutes les autres, me porterait à vous complaire, aussi bien qu'à témoigner au Souverain Pontife mon humble et profond respect. Je suis averti qu'en ce moment on ourdit contre moi de nouvelles intrigues et j'en ai la preuve entre les mains. Il m'importe donc extrêmement de ne rien faire, ni de rien écrire dont mes ennemis puissent abuser, plus tard, pour me placer dans une position fausse ou équivoque. Or, la lettre dont vous m'envoyez le modèle, et toute lettre semblable, serait certainement de nature à leur procurer cet avantage. On la présenterait comme un engagement de concourir, au moins par mon silence, au système politique de Rome, et cet engagement, je ne le puis prendre : ma concience me le défend. Je ne promettrai jamais ce que je ne suis pas résolu à tenir. En souscrivant aveuglément à tout ce qu'on m'a demandé, j'ai voulu prouver que j'étais, quoi qu'on en eût dit, un homme de paix ; et tout ce que j'ai supporté, sans répondre un seul mot, de provocations, d'injures, d'outrages et de calommies, le prouve encore assez, je pense. Cette paix à

laquelle j'ai fait des sacrifices qui peut être un jour honoreront ma mémoire, cette paix que de toute mon âme j'ai voulu pour les autres, qu'on m'en laisse jouir à mon tour, j'y ai droit. Ce n'est pas moi qui la troublerai. J'ai déclaré que dorénavant je ne m'occuperais en aucune façon de rien de ce qui touche la religion catholique et l'Eglise. Que demanderait-on de plus ? Voudrait-on qu'étranger à ma patrie, à l'humanité, je demeurasse indifférent à ce qui les intéresse ? Mais quelle puissance pourrait me dispenser de mes devoirs envers elles ? Quoi qu'il arrive je les remplirai dans mon étroite sphère, et si de nouvelles persécutions doivent être le prix de ma fidélité à ces devoirs sacrés, Dieu me donnera, je n'en doute nullement, la force de les supporter avec la constance qu'a un homme plein de foi dans l'éternelle justice et peu soucieux de ce qui n'est que de temps.

« La position où je me trouve placé est si particulière, si en dehors des communes circonstances de la vie, qu'elle justifiera, je l'espère, à vos yeux, ma persistance dans une résolution qui n'a, comme mes actes précédents, pour objet que la conservation de la paix.

« Daignez agréer l'hommage du respect et de l'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. »

Ayant envoyé cette lettre, Lamennais quitta Juilly sans voir personne, sans dire adieu à Gerbet ; il s'enfuit de Paris sous l'empire d'une résolution désespérée. Où va-t-il ? Qui nous le dira ? Hélas ! nous le saurons bientôt.

CHAPITRE XI

Les Ruptures et les « Paroles d'un Croyant »

Par une matinée froide de janvier, Lamennais arrive seul à la Chesnaie. Il traverse la longue avenue de châtaigniers et de sapins qui précède sa maison blanche, hier peuplée d'amis, aujourd'hui sombre et silencieuse. Il marche d'un pas précipité, le dos courbé, la tête enfoncée et perdue dans le col d'une longue redingote noire, et ne s'arrête que sur la belle terrasse plantée de tilleuls près de l'étang. Là, le front pensif et comme pressuré par un cercle de pensées qui l'obsédaient sans trève, il regarde autour de lui et ne voit plus personne. Aucune voix amie ne se fait entendre, aucun soupir ne répond à ses soupirs. Il est triste. Il tombe accablé sur le banc de

pierre et de mousse, où il s'était si souvent assis avec Gerbet.

La nature qui avait si souvent réjoui son âme, par son exubérance de vie, de productions, de couleurs, semble entrer dans ses sentiments : elle est dans le deuil. Les champs, les bois, les prés sont dépouillés de leurs feuillages et de leurs verdures. Quelques feuilles sèches qui roulent sous ses pieds annoncent que la vie a disparu. Les arbres jettent leurs branches noires et nues dans le ciel gris, comme des mains suppliantes et éplorées. Aucun oiseau n'y vient chanter; ce n'est plus le temps de l'amour et de la gaîté. Seule la tourterelle gémit au creux d'un arbre mort et tordu, d'où les larmes du givre coulent en silence.

Lamennais se complaît dans cette désolation, dans cette tritesse qui répond à sa tristesse intime. Ses regards ont une fixité navrante sur toutes ces ruines de la nature, et de temps en temps des pleurs amers sillonnent ses joues pâles que la douleur a creusées. Il se relève en soupirant, fait encore quelques pas, puis, troublé par le bruit qu'il fait lui-même en écrasant les feuilles jaunies, il s'assied de nouveau. Ce premier jour de solitude sans ami, sans ses disciples aimés, lui est cruel, car il a un cœur de mère : il a besoin d'aimer. Il s'éprend alors de l'humanité : cette nature désolée la lui représente. Il souffre, lui qui est si malheureux, des souffrances des autres, des injustices qu'ils subissent.

Quelques jours se passent dans ce combat de son esprit mutiné contre sa nature aimante, car c'est son esprit qui, dans un mouvement de furie, a rompu tous les liens de son cœur. Puis le calme se fait, et il écrit : « J'ai retrouvé avec grand plaisir, mes bois, mes champs et mes petits chemins creux remplis de feuilles déjà sèches, et le coin du feu, et mes livres, et le vaste silence dont parle Tacite, *dies per silentium vastus.* »

Oui, les journées lui paraissent plus longues par le silence qui les remplit. Parfois il monte dans les chambres vides, et se surprend à la recherche de Gerbet : c'est le cœur qui oublie la consigne de l'esprit mauvais. Tout à coup, il se précipite et se perd dans le parc, comme s'il voulait se fuir lui-même, échapper aux pensées qui le tourmentent ; mais il a beau fuir, sa solitude le suit, et augmente leur obsession. Il les repousse avec violence, en criant : « Non laissez-moi, laissez-moi ; vous m'accablez ». Elles lui reviennent toujours plus assaillantes, plus impérieuses.

Alors il est vaincu. Sa foi pâle se débat parmi les flots insolents du désespoir qui montent sans cesse, et menacent de l'engloutir. Il s'aperçoit qu'ils ont déjà emporté ses illusions les plus chères, et qu'ils battent maintenant avec furie le rocher déjà fendu, de sa confiance en Dieu. Il lutte encore, il défend sa foi, il regarde le ciel, et rentre dans son salon, s'assied au coin du foyer, prend sa plume, embrasse un Christ cou-

ché sur sa table, et comme pour accuser sa résistance à l'esprit mauvais qui le poursuit, il écrit en tête du livre inspiré :

« Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, Amen.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Il semble que cette prière, cette élévation du cœur à Dieu, dût adoucir ses angoisses ; mais elles lui venaient justement de cette lutte intime qui se livrait en lui.

La tempête au dehors fait fureur, le vent secoue les arbres, et en fait tomber les branches mortes, il mugit entre les fentes des fenêtres, et Lamennais, blotti au coin du feu, la plume tremblante dans ses doigts glacés qu'il approche de temps en temps des flammes folles, met son âme à l'unisson de la nature : le vent de la révolte souffle sur sa prière, et il voit dans les rois des suppôts de l'enfer. Il a des visions sinistres, effroyables ; il les décrit comme Isaïe, le peintre des hantises prophétiques.

Ce qui jaillit de son cerveau en ces âpres moments, a l'amertume des colères longtemps contenues, mais des colères sublimes. Il a pris aux grands écrivains de l'Ecriture, leurs imprécations, et ce quelque chose de sombre, d'élevé, de mélancolique à la fois, qui enveloppe leur style et leurs images de l'au-delà :

« Et après avoir écouté la parole du serpent, ils se levèrent et dirent : Nous sommes rois.

« Et le soleil pâlit, et la terre prit une teinte funèbre, comme celle du linceul qui enveloppe les morts.

« Et l'on entendit un sourd murmure, une longue plainte, et chacun trembla dans son cœur.

« En vérité, je vous le dis, ce fut comme au jour où l'abîme rompit ses digues et où déborda le déluge des grandes eaux.

« La Peur s'en alla de cabane en cabane, car il n'y avait pas encore de palais, et elle dit à chacun des choses secrètes qui les firent frissonner.

« Et ceux qui avaient dit : Nous sommes rois, prirent un glaive, et suivirent la Peur de cabane en cabane.

« Et il se passa là des mystères étranges : il y eut des chaînes, des pleurs et du sang.

« Les hommes effrayés s'écrièrent : « Le meurtre a reparu dans le monde. » Et ce fut tout, parce que la Peur avait transi leur âme et ôté le mouvement à leurs bras.

« Et ils se laissèrent charger de fers, eux et leurs femmes et leurs enfants. Et ceux qui avaient dit : « Nous sommes rois, » creusèrent comme une grande caverne, et ils enfermèrent toute la race humaine, ainsi qu'on enferme des animaux dans une étable.

« Et la tempête chassait les nuages, et le tonnerre grondait, et j'entendis une voix qui disait : « Le Serpent a vaincu une seconde fois, mais pas pour toujours ».

« Après cela, je n'entendis plus que des voix

confuses, des rires, des sanglots, des blasphèmes.

« Et je compris qu'il devait y avoir un règne de Satan avant le règne de Dieu. Et je pleurais et j'espérais.

« Et la vision que je vis était vraie, car le règne de Satan s'est accompli, et le règne de Dieu s'accomplira aussi ; et ceux qui ont dit : « Nous sommes rois », seront à leur tour renfermés dans la caverne avec le Serpent, et la race humaine en sortira : et ce sera pour elle comme une autre naissance, comme le passage de la mort à la vie. Ainsi soit-il. »

Il écrit des pages incendiaires : un vent de révolte passe sur elles et attise leurs flammes, puis tout à coup il se ravise : ses principes d'ordre, de justice et d'autorité reprennent le dessus, et domptent ses colères :

« Lorsque toute la terre gémissait dans l'attente de la délivrance, une voix s'éleva de la Judée, la voix de celui qui venait souffrir et mourir pour ses frères, et que quelques-uns appelaient par dédain le Fils du charpentier. »

« Le Fils donc du charpentier, pauvre et délaissé en ce monde, disait :

« Venez à moi, vous tous qui haletez sous le poids du travail, et je vous ranimerai. »

« Et depuis ce temps-là jusqu'à ce jour, pas un de ceux qui ont cru en lui n'est demeuré sans soulagement dans sa misère.

« Pour guérir les maux qui affligent les hommes, il prêchait à tous la justice qui est le commence-

ment de la charité, et la charité qui est la consommation de la justice.

« Or la justice commande de respecter le droit d'autrui, et quelquefois la charité veut que l'on abandonne le sien même, à cause de la paix ou de quelque autre bien.

« Que serait le monde si le droit cessait d'y règner, si chacun n'était en sûreté de sa personne et ne jouissait sans crainte de ce qui lui appartient ?

« Mieux vaudrait vivre au sein des forêts que dans une société ainsi livrée au brigandage.

« Ce que vous prendrez aujourd'hui, un autre vous le prendra demain. Les hommes seront plus misérables que les oiseaux du ciel, à qui les autres oiseaux ne ravissent ni leur pâture ni leur nid.

« Qu'est-ce qu'un pauvre ? C'est celui qui n'a point encore de propriété.

« Que souhaite-t-il ? De cesser d'être pauvre, c'est-à-dire d'acquérir une propriété.

« Or, celui qui dérobe, qui pille, que fait-il, sinon abolir autant qu'il est en lui le droit même de propriété ?

« Piller, c'est donc attaquer le pauvre aussi bien que le riche ; c'est renverser le fondement de toute société parmi les hommes.

« Quiconque ne possède rien ne peut arriver à posséder que parce que d'autres possèdent déjà ; puisque ceux-là seuls peuvent lui donner quelque chose en échange de son travail.

« *L'ordre est le bien*, l'intérêt de tous.

« *Ne buvez point à la coupe du crime : au fond est l'amère détresse et l'angoisse et la mort.....* »

Après ses maximes sages, sobres, qui reposent l'esprit du cliquetis des chaînes et des fers que forge la tyrannie, c'est l'orgie de doctrines, le choc confus des passions populaires qui recommencent à se soulever sous sa plume. Et il voit des cavernes profondes et noires où gémit l'humanité, et il entend les soupirs des justes opprimés. Et dans une salle tendue de noir et éclairée d'une lampe rougeâtre, sept hommes vêtus de pourpre et la tête ceinte d'une couronne, boivent du sang dans un crâne humain.

Lamennais qui a souffert des intrigues des cours de l'Europe, a la haine de la royauté. Jamais en aucune langue cette haine n'a été exprimée avec cette rigueur.

Ainsi les premières pages sont remplies de paroles de malédictions pour les princes et les rois : « C'est pourquoi les rois et les princes, et tous ceux que le monde appelle grands, ont été maudits : ils n'ont point aimé leurs frères et ils les ont traités en ennemis. »

Ce sont des pages qu'inspire la tempête. Puis, tout-à-coup, le calme se fait. Une lumière et la chaleur en descendent douces et bienfaisantes. Alors, Lamennais, s'assied sur la terrasse, et son âme chante comme une lyre. Sa prière l'a rafraîchie et consolée comme la rosée du matin : elle est assagie de colère, elle est montée d'un vol

rapide des profondeurs de l'abîme jusque dans le sein de Dieu où elle repose. Et c'est une poésie délicieuse, pure, sublime, qui fait oublier les pages sanglantes de l'enfer.

« Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre ; faites en sorte de le passer en paix.

La paix est le fruit de l'amour ; car, pour vivre en paix, il faut savoir supporter bien des choses.

Nul n'est parfait, tous ont, leurs défauts ; chaque homme pèse sur les autres, et l'amour seul rend ce poids léger.

Si vous ne pouvez supporter vos frères, comment vos frères vous supporteront-ils ?

Il est écrit du fils de Marie : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. »

Aimez donc vos frères qui sont dans le monde, et aimez-les jusqu'à la fin.

L'amour est infatigable, il ne se lasse jamais. L'amour est inépuisable ; il vit et renait de lui-même, et plus il s'épanche, plus il surabonde.

Qui s'aime plus que son frère n'est pas digne du Christ, mort pour ses frères. Avez-vous donné vos biens, donnez encore votre vie, et l'amour vous rendra tout.

Je vous le dis en vérité, celui qui aime, son cœur est un paradis sur la terre. Il a Dieu en soi, car Dieu est amour.

L'homme vicieux n'aime point, il convoite : il a faim et soif de tout ; son œil, tel que l'œil du serpent, fascine et attire, mais pour dévorer.

L'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer ?

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

Vous dites que vous aimez, et il y a, en grand nombre des malades qui languissent, privés de secours, sur leur pauvre couche, des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux, des petits enfants qui s'en vont tout transis de froid, de porte en porte, demander aux riches une miette de leur table, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères ; et que feriez-vous donc si vous les haïssiez. Et moi, je vous le dis, quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère qui souffre est l'ennemi de son frère ; et quiconque le pouvant, ne nourrit pas son frère qui a faim est son meurtrier. »

Par une transition brusque, il passe des peintures sinistres aux tableaux enchanteurs du ciel. Ce livre est bien l'écho de son âme : il en a tous les contrastes, et en exprime toutes les luttes où sa foi se débat, toutes ses illusions généreuses, ses erreurs, ses élans, ses faiblesses et ses chutes. C'est un livre de cauchemars, de fièvre et d'agonie.

C'est l'agonie d'une âme, qui sonne elle-même son glas funèbre et se complait dans son deuil. Sa foi secouée par le vent de ses colères et de ses souffrances morales, descend lentement, tristement, tous les degrés de son désespoir, jusqu'à ce qu'enfin elle s'y perde et disparaisse. Il voit le vide qu'elle laisse après elle en son âme, à chaque pas qu'elle fait pour en sortir ; il veut la ressaisir, l'arrêter, car il sent que c'est toute une vie qui s'effondre avec elle dans l'oubli et il prie. « Oh ! ne t'en va pas, ô foi chérie qui a bercé mon enfance, foi consolatrice de mes plus beaux jours, foi de ma jeunesse et de mon âge mûr, foi qui m'a soutenu jusqu'ici, ne t'en va pas, reste encore en mon cœur ». La foi sombre et voilée par le doute, continue sa marche, en lui jetant de temps à autre un sourire de pitié.

Lamennais sent la décomposition morale qui se fait en lui. Il sent ses croyances, ses chères croyances qui lui avaient inspiré tant et de si belles choses tomber les unes sur les autres, et ce spectacle dut être effroyable pour son âme, car désormais elle va se trouver seule et sans défense parmi les maux de la vie.

Tandis qu'il est à la Chesnaie, seul aux prises avec son désespoir et sa révolte ; torturé par son imagination excessive mais sublime, qui lui fait voir tout en sombre et tritesse, Gerbet pleure et prie dans la chapelle de Juilly, auprès de ses anciens disciples.

Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris,

qu'il avait vu la veille de son départ et lui avait écrit, n'en reçoit aucune nouvelle. Il ne sait ce qu'il est devenu, et ce silence de lui, le remplit d'inquétude.

Où est-il ? Que fait-il ? C'en est fait: Lamennais est perdu pour l'Église. Gerbet répondra bientôt aux *Paroles d'un Croyant* par des pages aussi belles que celles écrites par son ancien ami. Sa plume sera trempée, non dans la colère et l'indignation, mais dans la douceur d'une tritesse qui ne sera jamais consolée sur la terre. Les contradictions ne gênent pas Lamennais : dans le même livre, d'une page à l'autre, il prêche la haine et l'amour, l'ordre et le trouble, la soumission et la révolte, la justice et l'iniquité, la prière et le blasphème. On sent qu'il a écrit sous les impressions les plus violentes, tantôt s'abandonnant à toutes ses furies, tantôt pleurant, tantôt priant comme un enfant.

Oh ! beau génie, pourquoi faut-il que tu aies ainsi abandonné l'épouse de celui que tu chantes encore, de ce Christ bien aimé qui t'a comblé de dons les plus signalés. Les hommes, ont été injustes à ton égard. Ils t'ont abreuvé d'injures, de calomnies, ils ont été infâmes : je te l'accorde ; mais que pouvais-tu attendre des hommes ? Ne les connaissais-tu pas déjà, avant qu'ils eussent souillé ton front de leur bave haineuse, et fallait-il que tu t'en prisses si injustement à Dieu et à son Eglise, des souffrances qu'ils t'ont fait subir. Les hommes ont été misérables, cruels pour toi, mais le Christ que t'a-t-il fait si ce n'est donner

son sang et sa vie par amour? Pourquoi donc l'as-tu renié, lui, l'Innocence martyre, le Juste immolé comme coupable. Tu te plains de l'injustice des hommes, de tes frères dans le sacerdoce et Lui n'a-t-il pas eu à s'en plaindre ? N'a-t-il pas été en contradiction parmi ses frères, comme toi ? N'a-t-il pas été accusé injustement comme toi, calomnié, insulté, torturé par ceux là mêmes dont il était le salut et la vie ? N'a-t-il pas été en butte aux intrigues et aux machinations des princes et des prêtres comme toi ? Pourquoi donc l'as-tu renié, Lui, l'amour de ta jeunesse ? Est-ce parce qu'il t'a associé à son martyre, pour te convier ensuite à sa gloire? Oh ! ton Christ, pourquoi ne l'as-tu pas embrassé ? Pourquoi n'as-tu pas pleuré sur ses plaies ? Il en serait sorti une grâce qui t'aurait soutenu et consolé dans ta solitude, et l'Eglise son épouse aurait chanté tes larmes et couronné tes souffrances.

Nous entrons maintenant dans la seconde partie de cette existence étrange et contradictoire, la plus triste mais aussi la plus féconde en leçons salutaires. Nous y verrons Gerbet développer les thèses sociales qui réfutent admirablement celles de son ancien ami.

Il le mettra en contradiction avec lui-même, et lui montrera *l'absurdité de ce libéralisme tyrannique qui, sous prétexte de liberté, veut donner les mêmes droits au bien et au mal, à la vérité et à l'erreur*. Le mal et l'erreur n'ont aucun droit. *La justice, la vérité et le bien* ont seuls tous les

droits. Le devoir de l'homme est de les rechercher partout et toujours, et de s'y attacher d'un amour que la mort elle-même ne peut affaiblir.

CHAPITRE XII

Dernières Convulsions

Il est une chose que je ne pardonne jamais à une doctrine; c'est son hypocrisie, ses promesses menteuses dont elle séduit les masses pour leur déchéance et leur ruine. L'hypocrisie dans un homme, est un hommage rendu à la vertu, mais dans une doctrine, c'est un crime social.

La doctrine libérale avec ses apparences séductrices de liberté a fait plus de mal que les philosophes du XVIII[e] siècle, dont elle est issue, que le matéralisme et le positivisme modernes.

Les philosophes du XVIII[e] siècle, les matéralistes et les positivistes qui les ont suivis, ont du moins pour eux la franchise brutale, parfois cynique, toujours sincère, tandis que les libéraux vous enlacent perfidement sous dehors de vous affranchir,

et vous réduisent à la servitude, en vous chantant la liberté.

Cette sirène de la liberté qui précède le cortège de toutes les servitudes, a séduit plus d'un nautonier, sur la mer désolée et souvent agitée de ce monde. Elle les a conduits un bandeau sur les yeux, jusqu'aux écueils les plus redoutables pour les y faire échouer misérablement. Parmi ses victimes, il faut placer au premier rang, dans notre siècle, Lamennais, et n'en aurait-elle pas fait d'autre, ce serait assez pour que tout chrétien lui vouât une haine immortelle. Lacordaire et Montalembert faillirent aussi y trouver leur ruine morale.

O liberté ! O charmeuse implacable de la vie, que tu as été cruelle et trompeuse, pour tous ces grands esprits qui venaient à toi avec la confiance naïve de l'enfant. Ils croyaient dans leur âme généreuse, que tu ne serais que pour le bien, pour le vrai et pour le juste, et tu as été pour le mal pour l'erreur, et pour l'injuste, avec une souveraine indifférence. Tu as été même plus pour le mal, et tu as réduit le bien sous sa servitude. Tu as été même plus pour l'erreur, et tu as réduit le vrai sous sa servitude. Tu as été même plus pour l'injustice, ô perfide, et tu as réduit la justice sous sa honteuse servitude. Ce siècle semble découvrir tes forfaits ; ses premières lueurs illuminant ton front y découvrent la trace indélébile du sang d'Abel. Liberté ! liberté qu'as-tu fait des peuples qui se sont assis sous ton ombre, qui se sont en-

dormis sous ton égide ? Au lieu de les bercer pour le repos et la paix, ne les as-tu pas bercés pour la mort ?

C'est le libéralisme où ses propres amis l'avaient engagé qui a perdu Lamennais. Chose étrange, incompréhensible ; cet esprit absolu, entier, franc, s'est laissé prendre par cette doctrine captieuse, de si peu de franchise, qui pactisait avec toutes erreurs et s'en accommodait. Lui qui disait qu'un seul fait dominait le monde, comme le soleil de toutes les intelligences, que ce seul fait était la vérité catholique, a pu admettre qu'on soutînt le contraire, au sortir de la Chesnaie. Lui, l'homme au verbe enflammé qui ne supportait même pas la contradiction, qui se révoltait à la moindre hésitation de ses disciples, devant cette lumière de la foi qui couronnait son front, a pu admettre la liberté qui autorise l'erreur à combattre cette foi. Lui l'homme de la logique, reniant ses principes, a donné les même droits à cette erreur qu'il avait si fort combattue ? La liberté de tout dire implique, en effet, la liberté de nier Dieu, la liberté d'insulter Dieu, de blasphémer son nom, la liberté d'honorer Satan, et de refuser à Dieu l'honneur et le culte qui lui sont dus.

Cette liberté n'est pas la liberté, mais la plus infâme licence ! Donne-t-on jamais à des enfants à moins d'avoir perdu le sens moral, la liberté de renier leur père, la liberté de lui refuser l'obéissance et le respect, la liberté d'honorer celui qui travaille à sa ruine ? Or, Dieu a plus de droit que

le père lui-même, aux hommages et à l'amour de son enfant, car il est le père, le créateur et le conservateur de l'humanité entière. Sans Dieu, les hommes indifférents les uns aux autres ne sont plus qu'un troupeau humain, que les instincts les plus sordides ravalent à la condition de la brute.

Lamennais avait écrit un livre admirable, sur l'indifférence en matière religieuse. Il n'admettait pas cette indifférence; il la combattait avec des arguments sans réplique, et, inconséquence bizare, il demandait la liberté de conscience et la liberté des cultes. Ah ! il fallait que le libéralisme l'eût bien séduit de ses promesses mensongères auxquelles il a failli de tous points, afin que les hommes d'Etat comprissent, sans doute, que les peuples ne sauraient être libres de nier Dieu, sans tomber dans l'anarchie, et jeter par terre tous les trônes.

Ebranler les droits de cette autorité primordiale, c'est les ébranler tous; c'est la ruine de toute souveraineté. C'est le désordre et le chaos, C'est la conséquence fatale, inévitable, des doctrines libérales que Pie IX appelait si bien les doctrines scélérates. A la faveur de ces doctrines dissolvantes et empoisonnées, toutes les notions de justice et de vérité disparaissent, et la tyrannie collective s'avance sur les ruines de la tyrannie individuelle, pour opprimer le monde de la dernière oppression, et conduire les peuples à la barbarie.

La liberté de tout dire et de tout croire entraîne la liberté de tout faire, c'est-à-dire la liberté de tous les attentats et de tous les crimes. Et n'allez pas mettre des lois répressives entre la parole et l'action qu'elle provoque, c'est une barrière trop éphémère entre deux puissances que rien n'arrête. Tôt ou tard elles s'uniront toujours et sauront briser sur vos têtes les chaînes que vous leur aurez forgées.

Lamennais et ses disciples n'avaient pas envisagé toutes les conséquences des doctrines libérales qu'ils répandaient dans leurs écrits, ou plutôt ils croyaient que dans la lutte du bien et du mal le bien l'emporterait toujours, que les peuples désormais libres entre la vérité et l'erreur, iraient plutôt à la vérité. Ils avaient compté sans la nature humaine, toujours encline au mal et à l'erreur. Ils avaient oublié que dans une masse populaire, le grand nombre, c'est l'ignorance, c'est le vice, que le mal y domine ainsi que l'erreur, et que le plus souvent, pour ne pas dire toujours, la raison humaine est à raison inverse du nombre des raisons.

Plus les hommes sont nombreux, moins ils sont raisonnables. L'homme est ici bas en état d'enfance perpétuelle, cheminant vers l'éternité ; on ne laisse pas à des enfants la liberté de vagabonder à loisir, entre une plaine et un précipice, on serait assuré d'avance de leur perte. Ainsi en est-il des peuples. Le libéralisme commet le crime de rompre toutes les barrières qui retiennent

l'homme dans le bien, la vérité et la justice, et il a l'inconséquence d'exiger qu'il n'en sorte jamais.

Il est bon d'appuyer sur ces vérités aujourd'hui trop méconnues; elles font comprendre combien les doctrines libérales en apparence inoffensives et généreuses sont, au point de vue social, philosophique et moral, criminelles, inconséquentes et destructives. Elles ont fait des ravages épouvantables déjà dans les esprits et les mœurs des peuples depuis la révolution française. Toutes les nations du monde sont atteintes et dévorées par ce cancer social, tant il a eu d'empire vers le milieu de ce siècle. Et l'on voit dans des pays catholiques, des lois libérales qui reconnaissent aux pères de famille le droit de priver son enfant de la connaissance de Dieu et de sa religion.

Non, le père de famille n'a pas ce droit. Lamennais a été condamné par Grégoire XVI pour avoir dit moins que cela. Il disait que le père de famille était libre dans sa religion et dans sa conscience, mais il n'a jamais dit qu'il avait le droit d'en priver son enfant.

Que penserait-on d'une loi qui dirait aux chefs des établissements publics, où les enfants reçoivent l'instruction dite de l'Etat: *les pères de famille et les tuteurs ont le droit de faire exempter leurs enfants ou pupilles, des repas, du pain qui les nourrit et une entière liberté leur est assurée à cet égard.* Cette doctrine paraîtrait monstrueuse.

Pourquoi donc ce qui est monstrueux dans l'ordre physique, devient-il raisonnable dans l'ordre moral ? Est-ce que la vie de l'âme ne vaut pas celle du corps, même au point de vue du progrès purement humain ? Est-ce que l'homme n'a pas autant besoin de grandeur et de forces morales, que de forces physique? N'est-il pas plus homme par son âme que par son corps ?

Or, Dieu est le pain de l'âme, pain substantiel, qui donne la grandeur et la force morales, et par conséquent le père de famille n'a pas plus le droit de priver son enfant de Dieu, qu'il n'a le droit de le priver de pain. Je dis même plus, il commet un crime plus grand en le privant de Dieu, qu'en le privant de pain, car la vie de l'âme l'emporte sur celle du corps.

On comprend donc que les grands philosophes, comme Joseph de Maistre, Donoso Cortez se soient si fort émus des théories des libertés qu'ils appelaient si bien liberticides, parce qu'elles sont destructives de toute vraie liberté, On comprend que Grégoire XVI, malgré son penchant pour Lamennais et son école ait élevé la voix, qu'il ait voulu le retenir sur la pente qui devait le conduire où nous le voyons aujourd'hui.

Lamennais qui avait perdu sa redoutable logigue pour accepter les prémices des doctrines libérales, la retrouva pour en déduire les conséquences les plus extrêmes, et arriver aux théories les plus subversives des *Paroles d'un Croyant* et du livre *le Peuple.* Son amour des malheureux,

sa compassion, son excessive tendresse avaient achevé ce que sa logique avait commencé. Il était bon, d'une bonté sans mesure, sensible à tous les maux d'autrui, et ses propres souffrances avaient encore développé sa sensibilité. Il ne pouvait voir aucun malheureux qu'il n'en fut ému. Les larmes de ceux qui gémissent en ce monde coulaient en son cœur, et y creusaient un abîme d'amertume. Il voyait partout les peuples malheureux poussant vers le ciel des cris plaintifs ; il les entendait ces cris : il voyait les blessures profondes et les misères qui les provoquaient, et avec cette grande illusion de son cœur qui grossissait tout ce qu'il regardait à travers, les plaies sociales prenaient, à ses yeux, des proportions énormes, excessives.

C'est dans cette vision étrange, apocalyptique, où tout était démesuré, hors de proportion, qu'il écrivit les *Paroles d'un Croyant*. De là ce désordre d'idées, cette confusion d'images, ce heurt de toutes les doctrines les plus contradictoires, ces changements subits, l'outrance des couleurs fortes dans certains tableaux, et l'injustice dans le jugement des hommes et des choses. Il a écrit pendant un cauchemar, et comme il le dit lui-même, dans l'obsession des idées qui troublent les heures de solitude : « *Habitant la campagne où la vie interne a plus d'énergie, une foule de pensées et d'émotions telles que les peut faire naître le spectacle attristant de la société actuelle, se pressaient dans mon âme et la fatiguaient. Je crus qu'écrire ce que je ressentais me serait une*

sorte de soulagement. De là, « les Paroles d'un Croyant » (1).

Autrefois, il s'arrêtait avec les paysans, il conversait avec eux, se préoccupait de leurs récoltes, et prenait part à leurs pertes.

Souvent on l'avait surpris, assis dans une ferme désolée, écoutant les plaintes des laboureurs, et, pensif et triste, de retour à la Chesnaie, il écrivait ce qu'il avait vu et senti. Souvent aussi dans sa grande pitié, encore qu'il n'en eût nul besoin, il occupait des ouvriers. C'était sa manière de leur offrir du pain sans les humilier. Il leur faisait creuser des bassins, tracer des routes, clôturer des champs et planter des arbres. « Je passe ma vie au milieu d'ouvriers de toutes sortes, écrivait-il ; il en résulte au moins cela de bon que de pauvres et honnêtes familles sont aidées et soulagées, et ces braves gens en ont une reconnaissance qui me touche. »

Un soir, comme il rentrait chez lui après avoir parcouru la campagne et visité quelques fermiers, il s'aperçut qu'on faisait de grands apprêts pour le dîner. « Mais, dit-il à sa vieille bonne, qu'y a-t-il donc aujourd'hui pour que vous vous agitiez de la sorte. »

— Il y a, Monsieur Féli, que c'est aujourd'hui carnaval, et qu'il est d'usage en Bretagne de célébrer cette fête.

— Ah ! je n'y pensais plus, reprit Lamennais,

(1) *Les Affaires de Rome.*

c'est aujourd'hui Mardi gras, mais je connais bien de pauvres gens pour lesquels ce mardi sera bien maigre. Heureux seront-ils d'avoir seulement du pain.

Et, se tournant vers Kertanguy, son neveu, et les autres jeunes disciples qui s'étaient empressés autour de lui, comme ils le faisaient chaque fois qu'il rentrait d'un voyage ou d'une promenade, il ajouta : « Nous, mes chers amis, nous avons toujours de tout, en abondance ; grâce à Dieu rien ne nous manque, si nous offrions ce dîner de carnaval aux malheureux du voisinage, pensez-vous que nous ne le retrouverions pas au banquet du ciel où nous attend un royal festin ? »

— C'est cela, c'est cela, Monsieur Féli, crièrent les jeunes gens d'une commune voix.

Et aussitôt fait que dit, ils dressèrent la table pour les malheureux, tirèrent l'argenterie et la plus belle vaisselle des armoires, tandis que Lamennais allait lui-même chercher ses convives, étonnés et confus d'un pareil honneur. Quand il les eut tous réunis : « Remerciez la Providence, leur fit-il, de ce qu'elle vous offre un dîner de Carnaval » ; ce disant, il leur fit la prière, et se mit en devoir de les servir lui-même, avec le concours de ses jeunes gens, qui veillaient à ce que rien ne manquât. La cave fut mise à contribution, et le vin vieux vint réjouir le cœur de ces malheureux qui ne savaient comment reconnaître un tel bienfait. Ils s'enhardirent sur la fin ; la gaieté du festin les tira de la réserve où ils se tenaient

au début, et ils voulurent tous porter la santé à M. Féli, et l'obliger à sortir de sa sobriété inaltérable pour leur faire raison. « Ah ! répétait Lamennais à ses disciples, que je voudrais ainsi réjouir l'humanité entière. Si j'étais riche ! Si j'étais riche, comme j'aimerais à donner ! »

C'est dans ces dispositions généreuses d'esprit et de cœur, que Lamennais écrivit les meilleures pages des *Paroles d'un Croyant*, les plus douces, les plus consolantes, celles qu'il a écrites, ainsi au retour de ses promenades dans la vallée et les bois, après avoir conversé avec les travailleurs, car toutes ces pages ne sont pas d'une seule venue : elles datent d'époques bien diverses ; les unes ont été conçues, écrites avec les larmes d'une immense pitié, dans le calme et la paix ; les autres ont été violemment tracées sous le vent de la colère, avec du fiel. Une partie de cette brochure remonte à une année antérieure, et c'est pour ce motif que Lamennais pouvait écrire à M. Blaize père : « L'écrit en question n'est pas du tout une boutade d'humeur soudaine et passagère, mais le fruit de mûres réflexions. Il y a près d'un an qu'il est achevé. Ni M. Gerbet, ni aucun de ceux à qui je l'ai lu, n'y ont rien trouvé qui blesse en aucune manière la Religion : sur ce point nulle difficulté. » Il n'aurait pas pu parler de la sorte des *Paroles d'un Croyant* telles qu'il les a publiées, car il n'est pas possible que Gerbet les eût approuvées, et qu'il n'y eût rien trouvé qui blessât la Religion. Le manuscrit lui-même

porte des différences d'écriture, qui accusent une composition intermittente. Les pages incriminées sont plus fraîches de couleur : elles sont d'une époque postérieure, quoiqu'en dise l'auteur lui-même. Le manuscrit livré à l'imprimeur est de tous points identique au premier exemplaire qui parut chez Renduel. Le texte n'en a pas été changé, sauf un passage que Sainte-Beuve, sur l'ordre de Lamennais, supprima. En dehors de cela, rien n'a été modifié.

Il n'en va pas ainsi de plusieurs autres écrits. Ainsi l'*Esquisse d'une Philosophie* que Lamennais publia plus tard, après sa rupture avec Rome, n'est pas du tout conforme au manuscrit primitif, à la composition première de l'auteur : il l'a modifié lui-même considérablement, suivant ses idées nouvelles ; d'un livre *presque orthodoxe*, il a fait un ouvrage absolument hérétique, entaché d'idéalisme vague et de panthéisme. Le manuscrit original qui est à la Bibliothèque nationale, montre avec évidence les modifications progressives que Lamennais y a introduites à mesure qu'il s'éloignait de ses idées premières et de sa foi. Les ratures y sont nombreuses, des pages entières ont été transformées ; celles surtout qui contredisaient sa manière absolue de voir après la chute ont été supprimées et remplacées. Sa philosophie, comme sa politique, a changé d'axe : elle évolue désormais entre deux pôles distincts des premiers.

Il ne pouvait en être autrement : dès qu'on

ébranle le principe d'autorité dans l'Eglise, comme dans l'Etat, tout s'ébranle et s'effondre dans l'irréligion et l'anarchie.

Lamennais conduit par la rigueur de sa logique implacable, ne pouvait s'arrêter aux doctrines libérales sans arriver à leurs conclusions fatales, inévitables, c'est-à-dire au socialisme le plus avancé, à l'anarchie. La liberté de conscience donne voie et plein champ aux théories les plus subversives ; et de la théorie à la pratique dans le gouvernement des peuples il n'y a qu'un pas. Vous autorisez les doctrines révolutionnaires, et vous ne voulez pas accepter la révolution, mais le peuple qui est plus logique que vous, la fait, et vous traite, vous pharisiens de la politique, libéraux *libérâtres*, selon votre mérite.

Lamennais sera toujours dans l'histoire, comme un exemple vivant des ruines morales et intellectuelles que fait votre libéralisme, dans les esprits les plus indépendants. Quand on ne veut pas avoir de révolution on ne sème pas les idées révolutionnaires. Quand on aime un peuple on ne lui donne pas la liberté de s'empoisonner : le père n'a pas le droit de laisser à son enfant la liberté de se nuire : la liberté du mal est un crime social que le libéralisme a commis, et qui le rend responsable de tous les attentats qui ensanglantent les annales de ce siècle. Dans la lutte du bien et du mal, c'est le mal qui l'emporte ; dans la balance de la justice, c'est l'iniquité qui l'emporte C'est pourquoi le mal, l'erreur ou l'injustice n'ont

droit à aucune liberté, et leur donner ce droit, c'est les faire triompher dans l'humanité, pour la déchéance et la ruine des peuples.

A peine Lamennais eût-il mis la dernière main à son œuvre, qu'il quitta brusquement la Chesnaie et se rendit à Paris. Il y trouva Gerbet, dans toutes les alarmes, *malade dans son lit, affaibli par la fièvre et toussant comme un malheureux* (1). Le voyant dans cet état, il ne lui fit part ni de son écrit, ni de ses projets, mais Gerbet qui avait le pressentiment de ce qui allait se passer, qui avait son âme en communion perpétuelle avec l'âme de son ami, se sentant las, incapable de lutter, informa secrètement l'archevêque de Paris de l'arrivée de Lamennais afin qu'il suppléât à son impuissance d'action sur lui. Mgr de Quélen vint immédiatement, et sans qu'il fût attendu, dans son carrosse. Lamennais l'accueillit avec une froide courtoisie. Une discussion s'engagea sur Rome, le bon archevêque y porta tous les ménagements, toutes les concessions que comportait sa dignité. Il insista, supplia, pleura même. Tout fut inutile.

Comme l'archevêque remontait en son carrosse, pâle, tremblant, le visage accablé de tristesse, Sainte-Beuve entra.

Lamennais était très excité, et se promenait dans sa chambre, comme pour donner de l'air à sa furie ; puis tout d'un coup s'avançant vers

(1) *Lettre à Mme la comtesse de Senfft*, p. 394.

Sainte-Beuve, il s'écria : « Ah ! vous voilà, mon ami, il est temps que tout cela finisse... » Ce disant, il ouvrit le tiroir de la petite table de bois près de laquelle il s'était assis, puis il ajouta : « Voici un petit écrit que je vous remets, et que je voudrais que vous fissiez paraître le plus tôt possible. Je pars dans deux jours : arrangez cela auparavant avec un libraire, vite, très vite, je vous en prie (1). »

Sainte-Beuve porta le manuscrit des *Paroles d'un Croyant* chez Renduel qui le mit immédiatement entre les mains des compositeurs. La composition allait vite, et, lorsque le surlendemain Sainte-Beuve vint à l'imprimerie pour en revoir les premières épreuves, il trouva les typographes dans un état de surexcitation indescriptible. Quelques-uns d'entre eux avaient appris par cœur des passages du livre enflammé. D'ordinaire les typographes sont indifférents aux livres qu'ils composent, ils ne sont attentifs qu'à lever rapidement la lettre, mais cette fois une étincelle avait jailli des pages qu'ils déchiffraient à peine, et avait exalté leur esprit. Ils avaient bu à la coupe enchanteresse de cette poésie délirante et s'en étaient enivrés. Tous les compositeurs avaient abandonné leurs casses, et, groupés en cercle autour de l'un d'entr'eux, ils écoutaient, avec une attention exaltée, cette page, ou plutôt ce chant du soldat qu'il leur déclamait :

« Jeune soldat, où vas-tu ?

(1) Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, t. I, p. 37.

« Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

« Jeune soldat, où vas-tu ?

« Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain,

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

« Jeune soldat, où vas-tu ?

« Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

« Jeune soldat, où vas-tu ?

« Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

« Jeune soldat, où vas-tu ?

« Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

« Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat ! »

Tandis que le livre s'imprimait ainsi au milieu de l'enthousiasme qu'il provoquait parmi les ouvriers typographes, Lamennais s'enfuyait de Paris en toute hâte, et regagnait sa solitude de la Chesnaie. Quoiqu'il s'en défende dans ses lettres, il avait parfaitement conscience de ce qu'il avait fait ; il savait que son livre allait déchaîner

des tempêtes, et il en voulait contempler l'effet de loin, d'un lieu sûr où personne ne viendrait le surprendre et l'ennuyer.

On est vraiment surpris de voir Lamennais, dont le cœur était si bon, tenir si peu compte des droits de l'amitié et abandonner Gerbet malade, l'âme angoissée, meurtrie, sans lui rien dire. Il n'a aucun égard pour son ami le plus dévoué, celui qui était comme un complément de lui-même, *dimidium animæ*. Il s'en va comme un malfaiteur qui ne saurait souffrir le regard de l'homme juste, ni entendre sa parole. N'aimait-il plus Gerbet ? En avait-il été blessé ? Non ! Il l'aimait toujours, il ne l'aimait que trop. Il redoutait son ascendant sur lui, l'influence de son cœur, le reproche tacite de ses regards profonds qui le perçaient jusqu'au fond de l'âme. C'est pourquoi il s'en va, sans même le voir, sans lui serrer la main ; il le laisse seul dans ce petit appartement de la rue de Vaugirard, n° 108, où il s'était traîné, espérant passer quelques jours en intimité avec lui, comme au beau temps de la Chesnaie.

Nous verrons encore Lamennais briser un à un tous les liens les plus sacrés, immoler son propre cœur avec ses affections les plus légitimes à sa colère, repousser les appels les plus éplorés, se renier lui-même, fouler aux pieds tout ce qu'il a aimé, méconnaître les dévouements les plus admirables, les condescendances les plus empressées, lui qui avait les tendresses d'une mère, devenir dur jusqu'à la cruauté pour son frère, pour

ses amis, pour des vieillards vénérables qui venaient s'agenouiller à ses pieds. Il arrive seul à la Chesnaie, et le lendemain 27 avril 1834, il écrit au marquis de Coriolis : « Me voilà, mon cher ami, dans nos bois presque encore sans feuilles, grâce à la sécheresse et au froid extraordinaire que nous ressentons..... Peut-être avant peu, entendrez-vous parler de quelque chose qui fera crier. N'importe, j'ai fait ou cru faire mon devoir ; le reste ne vaut pas qu'on s'en occupe. J'avoue qu'en voyant les peuples si souffrants, la tyrannie partout si pesante, j'éprouve en moi-même une grande douleur ; s'il est passé dans mes paroles quelque chose de ce sentiment douloureux, si mes plaintes sont parfois saignantes, ceux qui ont une âme me le pardonneront. »

Le même jour, il écrit à Mme la comtesse de Senfft : « Il va paraître un petit livre qui vous déplaira fortement ; vous en entendrez parler ; je vous supplie de ne pas le lire ; quelques-uns ne doivent pas l'entendre ; d'autres ne le pourront pas ; ce n'est pas un livre du présent ; c'est un livre d'instinct, de pressentiment et de conscience. L'auteur a vu les larmes qui coulent des yeux des peuples ; il a entendu leurs cris de souffrances, et il a senti en lui-même un grand désir de les consoler. »

Comprenez-vous, dans un seul homme, tant de compassion pour l'humanité en général, et si peu pour ses amis en particulier. Il est sensible

aux larmes des malheureux et, il en accuse les rois et les maîtres du monde, et, dans le même temps, il est dur pour Gerbet, qu'il abandonne. Non ! cette grande pitié pour tous, cache un esprit de vengeance. Lamennais a toujours été exaspéré contre Rome ; des amis imprudents attisaient sans cesse sa colère. Soit qu'ils voulussent le pousser aux extrémités où il est venu, soient qu'ils aient cru au contraire l'en éloigner, leur rôle et leur intervention ont été déplorables, sinon infâmes. Ils le tenaient au fil de tout ce qui se faisait et se disait contre lui, et ainsi, excitaient son esprit à la révolte. Les uns cherchent encore à l'attirer à Rome pour le mettre de nouveau en présence de Grégoire XVI, lui assurant cette fois bon accueil. D'autres lui font entrevoir de nouvelles intrigues, et des embûches pour le perdre sous des apparences de le sauver : « M. C... m'a communiqué le projet que certaines gens avaient eu de vous faire venir à Rome, lui écrivent-ils, je puis vous assurer que c'était un piège. Certaines personnes qui déclarent ne pas croire à la sincérité de votre soumission ont manifesté un trop vif désir de vous voir ici, pour que je n'en sois pas convaincu. » Au même moment, on insistait de nouveau et le conviait à se rendre auprès d'un grand cardinal résolu à le défendre. Et Lamennais écrit à Mme la comtesse de Senfft : « Je sais que plusieurs personnes cherchent à m'attirer à Rome, et travaillent dans ce sens. Or, ma résolution irrévocable est de ne jamais

aller à Rome. » Le 2 avril, il ajoute à la même dame : « J'ai reçu les lettres de Valeriani et du Père Rambaldi. Le premier me presse d'entreprendre un voyage que je suis résolu à ne faire jamais ; j'espère donc que vous voudrez bien me rendre le service de lui dire combien il serait inutile d'insister sur ce point. »

On voit donc que les intrigues continuaient à Rome, et qu'on y mettait tout en œuvre pour exaspérer cet esprit déjà si peu mesuré par nature. On n'attendait pas qu'il eût parlé pour interprêter à faux ou travestir ses paroles, on interprétait même son silence, et l'accusait d'hérésie.

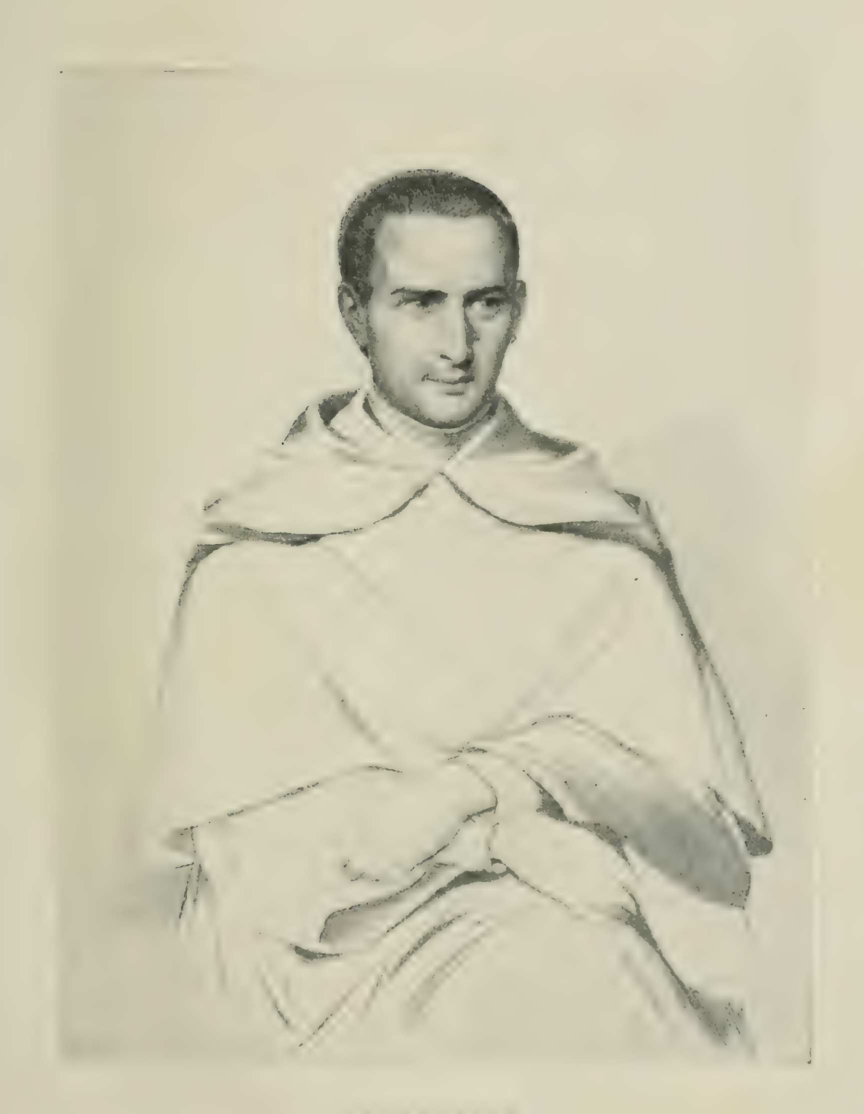
Comment Auguste Laveille, à propos d'une lettre adressée par Lamennais à son ami Benoit d'Azy, le 6 avril 1837, ajoute-t-il cette note : « Qu'il y ait eu des intrigues à Rome pour faire condamner les *Paroles d'un Croyant*, la chose est possible et même fort probable, mais ces intrigues n'étaient pas nécessaires pour décider le Pape à sévir », puisque le 27 avril, comme nous venons de le voir, les *Paroles d'un Croyant* n'avaient pas encore paru. Donc les intrigues antérieures au 27 avril n'étaient pas inspirées par le nouvel écrit de l'illustre penseur.

Donc bien avant la publication de son livre, on intriguait à Rome, et Lamennais en était informé. Il en était outré, exaspéré, et, comme toujours, poussant les choses à l'extrême, il s'abandonnait à sa colère et lui sacrifiait ses affec-

tions les plus profondes. Son amour de l'humanité ne couvrait qu'une vengeance intime et sourde. Il voulait en finir par un éclat où son cœur n'avait que faire. Quand on aime tous les hommes, on commence par aimer ses amis, c'est-à-dire ceux qui vous aiment, ceux qui se sont sacrifiés pour vous. Comme je l'ai dit, il y a deux parties dans les *Paroles d'un Croyant :* l'une antérieure à la période où nous sommes, et l'autre qui en est l'expression violente. Cette dernière n'est pas inspirée par l'amour, mais par la haine : elle ne sème pas la paix et la concorde, mais la révolte et la désunion.

Les *Paroles d'un Croyant* parurent les premiers jours du mois de mai 1834. Ce fut aussitôt une explosion de colère d'une part et d'enthousiasme de l'autre. Il faut avoir vu, dit l'un de ses disciples, Blaize, l'effet magique de ce livre, pour savoir ce qu'il y a de puissance dans un jet pareil de pensée. On eût dit un éclair illuminant à la fois les horizons. Toutes les nations de l'Europe s'en émeuvent. La Russie tremble, l'Allemagne tressaille, l'Italie chante, l'Angleterre plus dédaigneuse, sourit, la France et l'Espagne frémissent d'allégresse et de crainte. En moins de quinze jours cent mille exemplaires sont vendus ; les premières éditions sont épuisées, les traductions en toutes les langues répandues aux quatre coins de l'Europe. Lamennais lui-même en est étonné. « Je ne sais que vous dire, cher ami, écrit-il, au marquis de Coriolis, sur ce qui touche la distribution et les

envois de mon livre, dont je n'ai pu me mêler en aucune façon, sans quoi vous l'auriez assurément reçu des premiers ; je ne suis cependant pas surpris que peu d'exemplaires en soient arrivés à Toulouse, car l'édition en a été épuisée en quelques jours à Paris, et les journaux m'apprennent qu'il a déjà dû en paraître une seconde. Je ne sais à quoi tient ce succès. Les sentiments, comme vous le savez et comme vous l'auriez deviné, ont été très divers ; il n'y a ni reproches ni louanges qu'on ne m'adresse : c'est toujours quelque chose que d'avoir à choisir. Le fait est qu'en plaidant avec toute mon âme pour l'humanité, j'ai choqué beaucoup d'opinions et beaucoup de passions, mais qu'on me dise comment j'aurais pu l'éviter. « Vous auriez pu, du moins, vous taire », me répondra quelque censeur. Eh ! non, je ne le pouvais pas ; cela m'était impossible. Ces gens là ne savent pas ce que c'est que d'avoir au fond de la poitrine, une parole qui l'oppresse et demande à sortir. Pouvais-je me taire, entouré, comme nous le sommes, de tant d'iniquités, de tant de tyrannies, de tant de souffrances et de tant de misères ? J'ai senti tout cela et j'ai parlé. Pouvais-je consentir, d'ailleurs à ce que les générations futures demandassent compte à ma mémoire d'un de ces lâches silences qui ne souillent pas moins et quelquefois souillent plus, qu'une connivence directe au mal ? Qu'importe que peu de personnes me comprennent maintenant ? Ce n'est pas pour elles que j'ai écrit ; j'ai



LACORDAIRE

écrit pour des temps qui ne sont pas encore, mais qui viendront, quoi qu'en disent et fassent ceux qui, aveuglés sur le présent, se croient assez forts pour arrêter, dans le sein de Dieu, l'avenir qu'il prépare au monde. Je dois reconnaître, toutefois, qu'un grand effet a été produit, surtout parmi la jeunesse, or, c'est à la jeunesse qu'appartient cet avenir dont je parlais. »

Le 11 mai, M. de Virolles envoyait à Lamennais un entretien qu'il avait eu avec un personnage fort connu et répandu dans le clergé de France, c'est un dialogue fort curieux qui met en lumière les passions que l'apparition du livre prophétique et social avait soulevées :

— Mais comment avez-vous laissé écrire et publier un pareil ouvrage ?

— Et dites-moi comment j'aurais pu l'empêcher.

— Mais c'est une œuvre abominable, tous les principes sociaux y sont attaqués. Quelle violence ! Quel talent !

— Il n'y a plus de gouvernement possible, si les lois sont insuffisantes pour faire condamner l'auteur par les cours d'assises.

— C'est sublime : et puis c'est vrai. La légitimité est un dogme impie. Il n'y a que Dieu de légitime.

— Vous ne me direz plus que l'abbé de Lamennais soit religieux et croyant : tous les dogmes de la religion sont renversés dans son ouvrage, et j'ai souligné trois passages qui prouvent qu'il est déïste… tout au plus.

— Le conseil des Ministres a été réuni, et on a discuté pendant deux heures sur la poursuite de l'auteur et de l'ouvrage. Guizot était pour la mise en jugement, M. de Rigny était contre, non qu'il ne trouve l'œuvre exécrable, mais parce qu'il a craint le scandale, et l'inutilité.

— Châteaubriand disait en confidence : Concevez-vous que, dans mon article, j'ai cru avoir été au-delà de tout ce qu'on pouvait dire, de tout ce que la raison pouvait admettre, et en voilà un qui me laisse bien loin en arrière.

— Mais enfin, reprend Castelb..., si l'abbé de Lamennais avait lu l'Evangile.

— Quelle beauté de pensée, quelle perfection de style !... la langue n'avait pas encore offert de pages semblables à l'ode, à l'élégie de la *Mère et de la Fille*.

— Quelle noire fureur que le chapitre des *Rois* !..., ce sang écumeux, ces crânes!... Et celui des *Septs Cercueils !*... L'auteur a *outheroded Herod*, comme dit Hamlet.

— Ce qu'il y a d'heureux dans tout cela, c'est qu'il est aujourd'hui prouvé jusqu'à l'évidence que l'auteur est fou, et qu'il sera incessamment aux Petites-Maisons. J'espère bien que Châteaubriand ne tardera pas à l'y suivre.

— Quel malheur qu'un si aimable talent ait cessé d'être le défenseur des saines doctrines, de celles qui peuvent seules maintenir la société.

— C'est un bonnet rouge planté sur une croix.

— C'est l'apocalypse de Satan.

— C'est Babeuf débité par le prophète Ezéchiel. En voilà-t-il assez ! Je pourrais cependant en remplir encore quatre pages.

Un peu plus tard son ami, M. de Coriolis lui écrit à son tour presque dans le même sens : « J'ai votre livre... Que vous dirais-je ? c'est Job, c'est Isaïe, c'est Jean ; c'est plus haut, peut-être, que tout cela ensemble. C'est vous, vous que je vois qu'on laisse seul, vous dans votre Pathmos...Hélas! dans cet abandon, il est plus d'un Pierre, et pas un n'a fait l'effort de tirer le glaive... Lacordaire et votre frère surtout m'ont fait mal ! Le *Tu quoque mi*... est venu à la pensée de tout le monde. César ! ne voile pas ta tête du pan de ta robe... Tu n'en mourras pas ».

De l'Allemagne on fait dire que le général Skrzinecki *lui baisait trois fois les pieds en signe de reconnaissance et d'amiration*. Charles X lui-même tressaille au fond de son exil, et s'écrie : « Que c'est beau ! Que c'est beau ! » La jeunesse des écoles est dans l'enthousiame, les ouvriers sont dans le trouble et l'agitation. Toutes les cours de l'Europe intriguent à Rome et se mêlent aux Gallicans pour exiger du Pape qu'il se prononce et mette fin au scandale par un coup décisif.

Pendant que tout se remue ainsi dans le monde, en haut et en bas de l'échelle sociale, les amis se pressent alarmés autour de Lamennais, ils l'entourent de prévenances, et cherchent des moyens de l'aborder. Parmi les voix qui s'élevaient vers lui, les plus humbles furent les plus élo-

quentes. Il en est une surtout qui lui arrivait doucement à l'oreille comme un murmure d'oiseau plaintif, le soir, dans la vallée. C'était celle que Lamennais appelait l'excellente Ninette, Mademoiselle de Lucinière. Ecoutez ce chant de douleur; respirez ce parfum de violette qui vient embaumer timidement cette âme ulcérée, endolorie, broyée par une passion plus forte qu'elle-même. Je ne connais rien dans la langue humaine de plus touchant, de mieux senti, de mieux dit. C'est la plus belle réponse qui ait été faite aux *Paroles d'un Croyant*. C'est la réponse du bon sens, de la justice, et du cœur. Lamennais en dut être touché, remué jusque dans le fond de son être, mais sa fierté et sa colère avaient le don de dessécher son âme, d'en exprimer toute la sève d'amour et de tendresse, d'en faire quelque chose d'aride et sec, qui n'est accessible qu'aux flammes, qui n'est propre qu'à brûler. Aussi lorsqu'il répondit, à son tour, à Mademoiselle de Lucinière, il fut froid, d'une condescendance fière, embarrassée. La lettre du grand écrivain fut inférieure, cette fois, même pour le style, à celle de l'humble fille qu'inspiraient le cœur et la raison virginale.

« Mon bien cher Ami,

«Vos *Paroles d'un Croyant* sont venues fondre sur nous comme un ouragan imprévu !.. Vos ennemis tressaillent d'allégresse et vos amis s'affligent.

« Les premiers, par l'organe du *Constitutionnel*,

vous appellent « un mauvais prêtre » (ce sont ses expressions), un « ambitieux » dévoré de la soif de vous faire chef de parti, et qui, au nom de la charité, prêchait la révolte contre les puissances que Saint Paul nous commande d'honorer, alors même qu'elles seraient fâcheuses. On compare votre enseignement à celui de Jésus-Christ, qui nous dit : « Rendez à César ce qui est à César » et qui, loin de nous ordonner la résistance comme un devoir, veut que « nous cherchions notre salut dans la fuite, lorsque nous sommes persécutés ».

« Nous avons lu votre ouvrage en petit comité d'amis : c'est le bon M. Blaize qui me l'avait prêté. Oh ! quelle pureté, quelle élévation de style ! Que de beautés surtout, que de suaves pensées renferment quelques chapitres où vous avez laissé parler votre cœur ! Ils reposent l'âme des chapitres précédents qui l'avaient trop douloureusement émue. Mon excellent ami, me pardonnez-vous maintenant ? Mais avec vous, il y a vingt ans que j'ai l'habitude de penser tout haut, je vous dirai donc que je ne conçois pas comment vous avez pu rêver l'existence possible d'une république telle que vous la peignez. Où trouverez-vous ce peuple capable d'être uni par les seuls liens de la charité, de se guider uniquement par le code évangélique, de n'avoir besoin ni de chefs ni de lois ? Il faudrait, ce me semble, avant de chercher à établir cette sorte de paradis terrestre, qu'un beau déluge vînt balayer complètement notre globe, et que Dieu, par une création

nouvelle, le peuplât d'habitants qui, n'ayant pas hérité d'Adam, se trouvassent dans un état d'innocence et sans inclination au mal. Je suis persuadée qu'au dedans de vous, vous riez des pauvres gens qui se préparent à réfuter votre rêve, bien convaincu vous-même, longtemps d'avance, de son illusion.

« Ce qui me chagrine, c'est que vous ayez jeté sans fruit cette pomme de discorde au milieu de nous. A quoi bon? Le *Constitutionnel* dit que « le serpent vous a soufflé à l'oreille ». A-t-il grand tort? Ah! qu'il est malheureux que tant de génie se perde ainsi en vaines pensées et en vains systèmes! Croyez-moi, mon si tendre ami, la liberté telle que vous la désirez à cette postérité maudite, ne sera jamais atteinte ni par elle, ni par celles qui lui succèderont. En attendant, nous verrons couler des flots de sang. De nouveaux maîtres prendront la place de ceux que vous proscrivez avec tant d'ardeur, et vous n'aurez point à vous en applaudir. Les Marat, les Danton, les Robespierre ne furent point les pères du du peuple, mais les bourreaux. J'ai toujours cette république en présence : j'en vois toutes les horreurs, je frémis, et je serais tentée de vous battre si je vous aimais moins.

« Nous ne valons pas mieux en 1834 qu'en 1789. Encore y a-t-il moins de religion maintenant dans les classes populaires, et ce sont ces classes que l'on mettra d'abord en avant. Alors sauve qui pourra! Cher et bien cher ami, je suis seule

aujourd'hui : je me suis renfermée tout exprès dans ma solitude pour causer de cœur avec vous et pour vous dire librement toute ma pensée. Votre livre est dangereux : il étonne même Raspail, le plus fougueux de nos républicains. Il le disait hautement il y a quelques jours, et il semblait le regarder comme ayant été conçu et écrit dans un accès de délire. Moi, pauvre fille, je ne puis m'expliquer, dans ma simplicité, comment un cœur tel que le vôtre a voué tant de haine à l'autorité, puisque « toute autorité vient de Dieu ». Vous avez pris à tâche de ne nous peindre que les abus de la royauté, sans nous dire un mot des avantages qu'un gouvernement pareil peut nous procurer et que nous ont, en effet, procurés les règnes de plusieurs de nos rois. Lisez donc votre belle réflexion sur le chapitre treizième du troisième livre de l'*Imitation*. Il me frappa singulièrement hier, et je ne pus m'empêcher de faire pour vous avec ferveur la prière qui le termine.

« Mon meilleur ami sur la terre, que je suis désolée de vous voir suivre une telle route, vous qui sembliez destiné à fournir une si utile et si belle carrière ! Il est certain que vous vous trompez sur la mission que le Seigneur vous avait donnée à remplir. Vous êtes abusé par votre ardente imagination. Vous deviez rappeler l'incrédule à la foi, instruire et fortifier les fidèles, et vous vous êtes embarqué sur une mer tout orageuse, qui vous éloigne de votre route, et dont le bruit

vous empêche d'entendre les voix amies qui vous convient d'y rentrer. Je suis persuadée qu'après avoir écrit pour la propagation de vos systèmes, vous n'éprouvez en vous-même aucune consolation, vous êtes sans doute plus agité mais moins heureux que quand vous nous donniez vos belles pages sur l'Indifférence, et qu'on vous annonçait qu'un esprit fort ou un impie revenait sincèrement à Dieu après la lecture de cet ouvrage. Hélas ! c'est qu'il avait été conçu, médité au pied du crucifix, ou mieux encore à l'autel du Seigneur, et aujourd'hui !...

« Un jour vous regretterez amèrement d'avoir usé votre génie à soulever les passions, et à provoquer une guerre à mort entre les Nations et les Puissances établies par le Seigneur pour les régir et les gouverner. Nous prions pour vous et nous prions sans cesse, et vous êtes l'objet de bien des sacrifices et de bien des communions.

« N'est-ce pas que vous n'êtes pas fâché contre moi, cher ami, parce que je vous soumets tout franchement mes réflexions sur votre dernière brochure ? Mon cœur était plein de douleur et d'inquiétude : il fallait qu'il s'épanchât, etc... »

Lamennais ne se fâche pas en lisant cette lettre, mais il ne s'en émeut pas non plus. Aux gémissements de la colombe, il répond par le cri sec de l'aigle, assis sur le roc solitaire dans le voisinage des nues : « Vous faites bien, lui dit-il, très bien, mon excellente amie, de me dire franchement tout ce que vous pensez, et je vous

en remercie avec toute la sincérité de mon cœur. » Et tout de suite, sans ménagement, comme sans douceur, il enlève à cette âme tendre tout espoir de retour, car il ajoute : « Si, sur plusieurs points, nous ne sommes pas d'accord, si nous ne pouvons ni l'un ni l'autre parvenir à nous convaincre mutuellement, que voulez-vous ? c'est l'histoire du monde, depuis le commencement. Chacun a ses pensées, ses opinions qui dépendent de mille et mille choses, la plupart fortuites, et qu'on ignore soi-même bien souvent... »

C'est tout ce qu'il trouve à dire, à peu près. Désormais il ne répond plus aux lettres qu'on lui adresse, ou il y répond sans répondre, d'une manière évasive et toujours à côté des questions qui le gênent, et qu'on lui adresse. Aucune amitié, aucun sentiment ne trouvera grâce auprès de lui. Il s'est fait une solitude sauvage dans son aire, sur les rochers arides, sur les sommets au front chauve, que personne jamais ne visita, que le soleil seul illumine à la pointe du jour, et où il dépose le soir ses derniers rayons, comme des regards d'adieu. Il s'obstine à rester seul quoiqu'il en souffre, quoique son âme tendre ait besoin d'amitié et d'épanchements, il se renferme, et dévore à lui seul les peines et les tourments qu'il se fait à lui-même. « On ne peut pas être plus séparé des hommes que je ne le suis depuis près de deux mois. Je ne vois qui que ce soit. La promenade, la lecture, le travail remplissent mes heures solitaires, et si

quelquefois, souvent même, la tristesse les obscurcit, l'ennui du moins ne les appesantit jamais. Cette sorte d'existence monotone n'est pas sans douceur et sans attrait. On y sent comme quelque chose du tombeau, et puis, les grandes iniquités, les grandes turpitudes et les grandes lâchetés tourmentent moins à distance ; on respire plus à l'aise ; le chant des oiseaux, le murmure des insectes, le bruit du vent dans le feuillage, la lune aperçue le soir à travers les branches des vieux chênes, le nuage même qui passe, tout cela apaise merveilleusement les troubles de l'âme (1). »

Lamennais confesse donc lui-même qu'il a des troubles dans l'âme, et néanmoins, il les niera, ses troubles, quand ses amis y feront allusion ; il dira, il répètera qu'il a l'âme tranquille, sans inquiétude, sans angoisse. Il n'a d'autres soucis, d'autres tourments que ceux que lui inspire l'humanité souffrante. Et les souffrances de ses amis, de son autre lui-même surtout, de Gerbet, ne le touchent pas. Il voudrait même nier ses douleurs intimes, et comme les stoïciens de l'école de Zénon, s'écrier : « Douleur, tu n'es qu'un mot. » Il ne peut. Malgré lui, son âme éclate dans l'enveloppe austère, rigide, qu'il lui veut imposer ; elle se plaint dans l'intimité. Il a beau se complaire dans sa solitude, il y souffre. N'ayant plus les hommes avec qui converser, il s'entretient avec

(1) Lettre à Mme la Comtesse de Senfft.

la nature, il la fait parler. Son imagination s'exalte, à cette voix des choses, dans le silence du jour et de la nuit. Il semble entendre un immense sanglot qui va d'un pôle à l'autre. Chaque souffle de l'air lui porte l'haleine du pauvre qui soupire ; chaque gémissement de la tempête, les plaintes des travailleurs ; chaque feuille qui tombe lui montre des malheureux dont l'âme se détache de la vie présente, par l'excès de la misère. Chaque plante brisée, chaque arbre tordu, lui met sous les yeux les difficultés parmi lesquelles se tord et se débat l'existence des malheureux. C'est ainsi qu'un chêne tourmenté par le développement excessif d'un hêtre touffu, au pied duquel il allait s'asseoir, lui avait inspiré cette page mémorable de son livre.

« Je voyais un hêtre monter à une prodigieuse hauteur. Du sommet presque jusqu'au bas, il étalait d'énormes branches, qui couvraient la terre alentour, de sorte qu'elle était nue ; il n'y avait pas un seul brin d'herbe. Du pied du géant partait un chêne qui, après s'être élevé de quelques pieds, se courbait, se tordait, puis s'étendait horizontalement, puis se relevait encore et se tordait de nouveau : et enfin, on l'apercevait allongeant sa tête maigre et dépouillée sous les branches vigoureuses du hêtre, pour chercher un peu d'air et un peu de lumière.

« Et je pensai en moi-même : voilà comme les petits croissent à l'ombre des grands.

« Qui se rassemble autour des puissants du mon-

de? Qui approche d'eux? ce n'est pas le pauvre; on le chasse: sa vue souillerait leurs regards. On l'éloigne avec soin de leur présence et de leur palais, on ne le laisse pas même traverser leurs jardins ouverts à tous, hormis à lui, parce que son corps usé de travail est couvert des vêtements de l'indigence.

« Qui donc se rassemble autour des puissants du monde? les riches et les flatteurs qui veulent le devenir, les femmes perdues, les ministres infâmes de leurs plaisirs secrets, les baladins, les fous qui distraient leur conscience, et les faux prophètes qui la trompent.

« Qui encore? les hommes de violence et de ruse, les agents d'oppression, les durs exacteurs, tous ceux qui disent: « Livrez-nous le peuple, et nous ferons couler son or dans vos coffres et sa graisse dans vos veines. »

Lamennais voit toujours toutes choses au travers de ses dispositions intimes, la nature, les hommes, les cieux et la terre. Il faut une excuse à son dépit et il la trouve dans son amour immense de l'humanité. S'il déserte l'Eglise, s'il brise les liens de toutes ses anciennes amitiés, c'est pour défendre la cause des peuples contre les rois et tous ceux qui les oppriment. C'est en cela que Lamennais contredit sa propre nature, si franche, si sincère, et manque de loyauté. Il a cinquante-deux ans: il a combattu plus de vingt ans pour l'Eglise, il l'a aimée autant qu'un homme est capable d'aimer, il lui a consacré ses veilles, ses

travaux, ses souffrances. Il a tout fait en un mot pour faire triompher sa cause, qu'il considérait comme la plus grande cause sociale, la cause même des peuples, et tout d'un coup, parce que Rome ne voit pas les choses du même œil que lui, parce que surtout elle a cette patiente lenteur qui est le propre des institutions immortelles, il l'abandonne, il se retourne contre elle, et il veut faire croire au monde, à ses amis, il veut se convaincre lui-même que c'est par pur amour de Dieu et des hommes. Il en est si sûr qu'il revient sans cesse sur cette affirmation, et que c'est ainsi qu'il explique à ses intimes sa nouvelle attitude. On sent, à ses explications, son embarras ; il regrette même à certains moments que ses amis intimes lisent son livre, il voudrait leur épargner cette peine et cette surprise :

« J'aurais souhaité que vous n'eussiez point lu. parce que je savais que vous seriez affligée de plusieurs choses, et que je souffre, plus que vous ne pensez peut-être, de tout ce qui vous afflige, vous et notre cher comte. Ce n'est pas dans une lettre que l'on peut s'expliquer. Je vous dirai seulement, qu'à ma connaissance il n'existe dans mon cœur aucun sentiment de haine pour quelque créature que ce soit ; mais, témoin des misères des peuples, j'éprouve une profonde horreur pour les systèmes politiques d'où est née cette misère, et qui l'aggravent chaque jour. J'appelle de toute la véhémence de mes vœux la liberté, qui ne peut s'établir que sur la double base de la

justice et de la charité, la liberté qui n'est qu'un vain mot, et pis que cela, si elle n'est point le règne de Dieu sur la terre, au degré où il est possible qu'il y soit réalisé.

« Je crois fermement que, de droit naturel et divin, les nations n'appartiennent qu'à elles-mêmes, et que d'en faire la propriété soit d'un homme, soit d'une classe d'hommes quelconque, est une iniquité monstrueuse. Je crois, enfin, que ces maximes, désormais établies dans les esprits, ne sauraient plus se perdre dans le monde et qu'elles triompheront tôt ou tard, car dans leur triomphe seul se trouve, selon moi, la solution que vainement on chercherait ailleurs, à l'époque présente, de cette immense question du paupérisme, d'où dépend le sort futur de l'humanité.

« Convaincu, donc, que rien n'arrêtera le développement des idées modernes, quelque jugement qu'on en porte ailleurs, il m'a semblé que, pour le salut du peuple, il ne fallait pas le laisser penser que ces idées, auxquelles il ne renoncera jamais, fussent en opposition avec le christianisme, de manière qu'il se figurât être obligé d'opter entre elles et lui, ce qui serait, de fait, l'abolition du christianisme sur la terre ; et j'ai d'autant moins hésité à combattre un préjugé si funeste qu'à mes yeux le mouvement qui entraîne le genre humain vers un état social nouveau, loin d'être contraire à la religion de Jésus-Christ, n'en est qu'un effet nécessaire et comme le

supplément politique, préparé pendant dix-huit siècles.

« En peu de mots, telles sont les vues qui m'ont déterminé à publier mon livre, et jusqu'ici, malgré les oppositions qu'il a rencontrées, j'ai lieu de m'applaudir des résultats que j'ai obtenus. Bien des hommes ennemis du christianisme au plus haut degré, ne sont pas encore devenus chrétiens sans doute, mais ils ont cessé de le haïr : il y a plus, ils appellent le règne d'un christianisme semblable a celui que je leur ai montré, et si, en voyant combien cette alliance entre la cause de l'Humanité et celle de la Religion est repoussée violemment d'un certain côté, ils en jugent la réalisation impossible, ce n'est pas moi du moins qu'on en accusera.

« Un médecin du Midi de la France m'écrivait dernièrement : « Il y a deux ans, je faillis être « jeté par la fenêtre pour avoir osé parler de vous « et de vos doctrines ; et, aujourd'hui, votre « nom est devenu un rempart, une sauvegarde « parmi les mêmes hommes à qui vous prêchez « *la Foi, cette fille du Verbe*, et la prière qu'ils « ont abandonnée. »

« Ne nous passionnons point pour des formes que l'histoire nous présente variant sans cesse depuis six mille ans ; passionnons-nous bien moins encore pour des individus qui passent, pour des intérêts particuliers qui n'ont qu'un temps et un temps très court.

« Le genre humain seul est de tous temps : il

ne passe point, il ne varie point, si ce n'est qu'un œil attentif remarque en lui un progrès continuel, une croissance pareille à celle qui fait parcourir à l'homme, depuis l'enfance jusqu'à l'âge viril, toutes les phases de son developpement ; et ici je parle le langage de saint Paul. Que faire donc, lorsque, dégagé de préjugés et d'intérêts misérables, on ne voit, comme Jésus-Christ, que la famille universelle, sinon se réjouir de ce progrès et le seconder de tous ses efforts (1). »

Non, ce n'est pas ce grand amour des peuples dont il fait si grand état qui a éloigné Lamennais de l'Eglise ; il l'affirme trop souvent pour que cela soit vrai.

Les enfants perdus dans les bois et qui tremblent de frayeur crient souvent pour se convaincre eux-mêmes qu'ils n'ont pas peur. Ainsi en est-il de Lamennais.

A force de répéter un sentiment qui en couvre mal un autre, il veut se convaincre que seul il le meut à écrire, et qu'il a raison.

Pour le bien comprendre il faut se mettre dans la disposition d'esprit où il se trouvait.

Lamennais, par son génie, son courage, son énergie, le mouvement admirable qu'il avait imprimé à la jeunesse du clergé, était arrivé à une situation prépondérante dans l'Église. Tous les regards étaient fixés sur lui. Il était le porte-voix magnifique de toutes les aspirations légi-

---

(1) Lettre à Mme la comtesse de Senfft.

times : le clairon qui sonnait la charge, et commandait l'assaut de toutes les libertés religieuses, Il s'était fait une place à part, la première qu'un prêtre ait occupée dans ce siècle. Léon XII en voulait faire un cardinal. Le clergé du monde entier le saluait, l'acclamait comme un libérateur, comme un autre Josué qui conduirait le peuple de Dieu dans la terre si longtemps promise de toutes les franchises et de toutes les libertés.

Pendant de longues années, il occupa cette situation de gloire et d'honneur, dans l'estime et l'admiration des catholiques. Son nom seul était un cri de ralliement, et provoquait l'enthousiasme. Il marchait bras dessus, bras dessous, avec le Pape lui-même, et voici que le Pape lui retire son bras, et le laisse marcher seul ; il va même jusqu'à le désavouer. Or, se voir abandonné par cette puissance souveraine à l'ombre de laquelle il s'était élevé, c'était pour lui une chute d'autant plus effroyable qu'il tombait de plus haut. Perdre l'appui du Pape, c'était pour Lamennais l'effondrement de toutes ses espérances et de ses ambitions. Il était tout avec lui ; il n'était rien sans lui ; sa royauté intellectuelle elle-même ne s'appuyait que sur lui ; et il le savait. Aussi sa déception fut extrême, le jour où il se vit obligé de renoncer à cet unique appui. Il avait tellement compté que lui et le Pape ne faisaient qu'un dans l'Eglise, que renoncer à cette union c'était sa ruine et sa mort !

Que vais-je faire maintenant dans cette Église où jusqu'ici j'ai occupé le premier rang? se disait-il en lui-même. J'y suis en suspicion désormais, puisque les doctrines que j'y soutenais sont considérées comme erronées. Non seulement je n'y saurais plus avoir d'autorité, mais encore je serais la joie et la risée de mes adversaires, et ils sont nombreux et implacables.

C'était assurément plus qu'il n'en fallait pour désespérer une âme comme celle de Lamennais. Il tombait de trop haut pour qu'il n'en mourût pas. On eut beau lui répéter que sa soumission glorieuse lui pouvait faire recouvrer ses droits et sa splendeur passés, il savait trop bien qu'il ne retrouverait jamais son influence morale et intellectuelle dans le clergé. Son autorité y était discutée, puisqu'on l'avait déclarée discutable. Il pouvait par une humble attitude s'élever à la sainteté, mais jamais au rang qu'il avait occupé. On l'avait élevé trop haut pour que désavoué, réduit à l'impuissance il pût nourrir encore l'espoir de recouvrer la situation que vingt années de travaux et de luttes lui avaient faite. Il désespérait d'être plus quelqu'un dans l'Eglise, d'y exercer son influence, et le dépit qu'il en ressentit, fut tel qu'il n'en revint jamais plus.

Lamennais mendie désormais au peuple un pouvoir et une autorité qu'il n'a pas dans l'Eglise. Il veut encore régner sur les esprits, avoir sa place dans le siècle et il demande cette royauté et cette place au peuple. Esprit chagrin, tour-

menté, déçu, il ne peut se résoudre à l'humble condition à laquelle il se trouve réduit, il veut s'élever encore, et son dépit, son ambition sombre et sauvage sont tels qu'il s'accommoderait même des ruines sociales pourvu qu'elles lui servissent de trône où il pourrait s'asseoir. C'est là le vrai sentiment que cache son grand amour du peuple. Il y cherche son rang et sa royauté perdus.

Lamennais se complaît dans sa solitude quoiqu'il eût une âme essentiellement aimante et communicative. Il pousse sa fureur jusqu'à faire violence à sa propre nature ; il s'en prend à lui-même de ses illusions déçues et il s'empoisonne, s'enivre de ses propres amertumes. Son dépit l'aveugle parfois au point de lui faire perdre le sens : il se contredit sans cesse et ne sait plus ce qu'il veut : « Je vis seul, dit-il, et si en dehors de tout, qu'il me serait bien difficile de vous apprendre quelque chose de nouveau. Cette vie, du reste, me convient et me plaît, quoiqu'il y ait des moments où le poids de la solitude se fait sentir. Il y a toujours quelque plaie ouverte au fond du cœur de l'homme, des souffrances dont le souvenir aigu le suit jusqu'au désert ; et quand on me dit : « Pourquoi donc y rester ? » Je réponds comme Philomèle :

En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage...

« La vie humaine, regardée de près, est effrayante ; les jours nous dépouillent en passant, et il n'est pas de lendemain qui ne nous

laisse plus pauvre que la veille. Puis la mort vient se jeter en travers de nos affections : *d'autres s'en vont toutes vivantes, et celles-ci ne sont pas à regretter.* »

Il fait allusion à la rupture de ses liens avec ses anciens amis, avec Lacordaire, Gerbet, Montalembert, et il ajoute : « Toujours est-il que ce sont pour l'âme de rudes secousses... »

Quelques jours après, il écrit au marquis de Coriolis, le 30 juin 1834 : « A présent, mon ami, ai-je besoin de vous dire combien l'affection si vraie, si tendre, que vous me témoignez va droit à mon cœur et s'y grave profondément ? Vous n'êtes pas de ceux qui *in tempore tribulationis recedunt* ; non, certes, vous n'êtes pas de ceux-là, et c'est ce qui fait que je suis non seulement heureux, mais encore fier de votre amitié. J'ai appris, tristement appris tout ce qu'il y a de faible et d'incertain dans les liaisons les plus solides en apparence. Mais ce qui détache les uns attache les autres plus fortement et ainsi la Providence place partout des compensations. »

Oui, comme Philomèle, mais Philomèle peu tendre, il se plaint de sa solitude *et il y reste* : il se plaint de l'abandon de ses amis, et c'est lui-même qui les abandonne, c'est lui qui laisse Gerbet à Paris en proie à des tourments, à des inquiétudes indicibles.

Les passions humaines, quand elles sont excessives, mettent l'homme en délire, les unes comme un poison qui donne le vertige, les autres

comme un vin fameux qui enivre. Celles de Lamennais troublèrent sa raison et son cœur au point de le rendre injuste à l'égard de ses plus constants amis, cruel à l'égard de lui-même, incohérent dans ses pensées et ses sentiments. Sous l'empire de cette passion de gloire brisée, déçue, et qui se retournait en dépit dans son âme, et la déchirait, le blanc devient noir, et sa plume, d'ordinaire si logique, chevauche de ci, de là, en une divagation incompréhensible.

C'est ainsi que, dans ses *Paroles d'un Croyant*, il écrit, au chapitre VII : « *Dieu n'a fait ni petits, ni grands, ni maitres, ni esclaves, ni rois, ni sujets* » ; et un peu plus loin, chapitre XII : « Est-ce que celui qui a créé *le pauvre comme le riche, le faible comme le puissant*, etc. » Il ne se préoccupe plus le lendemain de ce qu'il a dit, de ce qu'il a été la veille. Il suit sa marche folle vers l'abîme, sans se soucier même de la route qu'il parcourt, qu'il ne voit pas. Il s'en va, déserteur de la vérité et de la foi, errant comme l'exilé dans un immense désert où nulle trace désormais ne guidera ses pas, où son âme altérée de justice et de vérité avancera de défaillance en défaillance. Ses amis le regardent anxieux, le suivent des yeux en tremblant. Ils n'osent encore se prononcer ni contre lui, ni en sa faveur. Ils fixent leurs regards tantôt sur leur ami, tantôt sur le Père commun des fidèles.

Grégoire XVI ne se prononce pas, malgré l'insistance que l'on met à vouloir le faire parler. Le

cardinal Pacca, le P. Ventura, le P. Mazeti, le cardinal Micara, le P. Olivieri, et beaucoup de théologiens de Rome, plaident, avec autant de force et d'éloquence, la cause de Lamennais. Ils font même entendre au Saint-Siège des plaintes aussi fortes que soumises au sujet des procédés dont on avait usé à son endroit.

Emmanuel d'Alzon, devenu plus tard le fondateur des Augustins de l'Assomption, tient le solitaire de la Chesnaie au courant des luttes engagées à Rome en sa faveur et contre lui. Les amis et des plus puissants circonviennent le Pape, et l'engagent à user d'indulgence et à ne pas se prononcer, afin de ménager à Lamennais une porte toujours ouverte, celle des sentiments de charité dont on se montrait prodigue à son égard. Mais les gallicans, et les cours de l'Europe, ne peuvent se résoudre à ce que le Pape se taise. Ils mettent tout en œuvre, pour lui arracher une condamnation ouverte et rigoureuse des *Paroles d'un Croyant*. Ce livre, disent-ils, est la négation de tout pouvoir, le bouleversement de l'ordre social.

Vienne et Saint-Pétersbourg, qui ne pouvaient pardonner à Lamennais son intervention en faveur de la Pologne, insistaient avec force dans le sens des rigueurs les plus excessives. Ils pressaient Rome à prononcer une condamnation qui enlevât désormais toute autorité à Lamennais dans l'Eglise, et ils demandaient des poursuites au gouvernement français.

Le gouvernement français hésita longtemps sur le parti à prendre : un premier conseil de ministres s'était prononcé pour les poursuites ; un second conseil, sur les instances de Guizot, rejeta ce qu'avait décidé le premier : Non pas qu'on voulût ainsi montrer quelque ménagement à l'endroit du violent écrivain, mais on craignait de lui donner encore plus d'importance, et de faire que son œuvre déjà si répandue se propageât davantage. Gerbet se tenait à l'écart et il se taisait, espérant contre toute espérance.

Lacordaire eut moins de ménagements pour son ancien maître et ami. Il écrivit le 2 mai 1834 un article dans *l'Univers* religieux, où il se dégageait complètement de toute compromission avec Lamennais. A Rome on jugea sévèrement cette promptitude de Lacordaire à se prononcer, tandis qu'on admirait le silence discret de Gerbet. Il fallait, disait-on, attendre que le Pape fît entendre sa voix solennelle afin de se régler sur elle.

Après bien des hésitations douloureuses, Grégoire XVI condamna les *Paroles d'un Croyant*. Tout le monde connaît la mémorable encyclique *Singulari nos* qui mit fin à la carrière de l'écrivain catholique. Il ne nous appartient pas de la juger aujourd'hui. Le Souverain Pontife, blessé dans les sentiments de condescendance paternelle qu'il avait nourris si longtemps à l'égard de son fils de prédilection, poussa des cris de juste colère et s'arma des foudres de l'Eglise.

Ces rigueurs ne firent qu'accroître les ressenti-

ments du solitaire de la Chesnaie. Comme l'aigle blessé par le chasseur, il cherche une solitude encore plus profonde sur les rochers arides où nulle fleur ne croît, où l'eau de la pluie elle-même sèche dès qu'elle y est tombée. Il n'ouvrit désormais la bouche que pour maudire ce qu'il avait aimé et adoré.

Nous ne suivrons pas l'illustre penseur dans sa décomposition morale, dans sa chute de plus en plus profonde. Notre course est déjà trop longue, et malgré les encouragements qui nous viennent de ceux auxquels nous avons communiqué ces pages nous ne saurions la continuer. Nous voulons achever cette étude dans le silence et la retraite, lui donner les soins qu'elle réclame. Nous voulons l'écrire dans toute l'indépendance de notre jugement.

Deux volumes suffiront à peine à donner la lutte engagée après la chute, entre les deux immortels amis de la Chesnaie ; entre Gerbet et Lamennais. L'un se jette dans l'anarchie des idées et des principes, tandis que l'autre les harmonise dans la paix d'une âme sereine et douce. Gerbet, frappé au cœur, écrit des pages comme il n'en a jamais écrit. C'est le chant du cygne, mais d'un cygne aux ailes d'or, qui plane dans un ciel d'azur. C'est une plainte de vingt ans jetée à tous les échos, et que les anges ont dû répéter en pleurant.

Le soir du 22 juillet 1827, Lamennais était mourant, et Gerbet, les yeux pleins de larmes, veillait sur sa couche. Tout à coup, les craintes qu'on

avait cru un instant dissipées redoublèrent. L'abbé Jean, averti par le médecin qu'il n'y avait pas de temps à perdre, voulut administrer lui-même l'extrême-onction à son frère. Il en informa Gerbet qui, la voix éteinte, suffoquée par la douleur, se pencha sur le lit de son ami qui s'en allait, et l'informa de la fatale nouvelle. Lamennais tressaillit de joie, ses yeux que l'approche de l'agonie avait rendus ternes se ranimèrent : « Oh ! que je suis heureux ! Que je suis heureux d'aller rejoindre le Dieu que j'aime », s'écria-t-il. Et sans plus attendre, et avec le calme et la sérénité de l'homme qui met ordre à ses affaires avant son départ, il fit ses confidences suprêmes à Gerbet et en reçut l'absolution. Aussitôt après, on lui porta le saint viatique. Tous ses disciples, agenouillés autour de lui, priaient et pleuraient. Gerbet et Lacordaire assistaient l'abbé Jean, son frère, dans l'administration des derniers sacrements. Alors se passa une scène émouvante. Lamennais, assis sur sa couche, avait recouvré sa force et toute sa lucidité intellectuelle. Il fit ses adieux dans cette langue sublime et mystérieuse que Dieu met sur les lèvres des mourants que sa grâce a visités : « Ne pleurez pas, mes amis, ne pleurez pas ; je suis si aise de mourir, d'aller voir au sein de Dieu les grandes choses que la foi nous fait entrevoir : la terre ne vaut pas la peine qu'on s'y attache, les créatures ne sont que des fantômes qui nous déçoivent. Pourquoi borner notre vue et nos affections à toutes ces chimères trompeuses qui

passent. Je ne sors pas de la vie, j'y entre au contraire, je sors des apparences trompeuses pour entrer dans la réalité qui ne trompe pas. Réjouissez-vous au contraire, réjouissez-vous. Du sein de Dieu où je reposerai, je vous serai plus utile que sur cette terre. Allez et priez pour que le Seigneur me fasse miséricorde. » Ce disant, il s'affaissa sur les bras de Gerbet, et lui murmura plus doucement à l'oreille : « Mon ami, j'ai bien envie de m'en aller ; j'ai assez de la terre... »

Vers minuit, comme il étouffait dans une crise qu'on crut être la dernière, il réclama de l'air : « Ouvrez la fenêtre », cria-t-il. Gerbet ouvrit la fenêtre, et s'approchant de son ami : « La nuit est bien belle », lui dit-il! Et Lamennais, d'une voix presque éteinte, lui répondit : « Pour ma paix, s'il plaisait à Dieu, ce serait la dernière. » Ce furent ses dernières paroles.

Le lendemain, il entra en agonie, et fut entouré tout le jour des ombres de la mort. Son frère, Gerbet et Lacordaire ne le quittaient pas. Ils guettaient sur ses lèvres le départ de son âme, tandis que les autres disciples priaient et pleuraient toujours, demandant au Ciel que leur maître bien-aimé leur fût conservé. Sur le soir, comme on n'espérait plus rien, le docteur Bodinier arriva. Il examina le malade, et saisissant un petit flacon d'alcali qui se trouvait par hasard dans la chambre, il le lui fit respirer, il fit des efforts désespérés pour ramener la vie qui s'en allait de ce corps usé.



GERBET

Le remède énergique fit revenir Lamennais à ses sens. Il regarda autour de lui, reconnut les personnes qui l'entouraient, et peu à peu se reprit à la vie.

Gerbet, dans la suite et durant toute sa carrière, se rappelait cette nuit de juillet 1827, où son ami allait rejoindre son Dieu par une sainte mort, et répondant à son dernier écrit, il écrivait avec une tristesse profonde : « Grand Dieu ! pourquoi faut-il que ce soit moi qui soit chargé de montrer le fond de ce précipice ?

« Il y a dix ans, ayant accompagné M. de Lamennais devant un tribunal où il avait été cité à comparaître, je l'entendis déclarer qu'il conserverait et défendrait la foi de Rome jusqu'à son dernier soupir ; et peu de temps après, étant tombé malade, il fut pendant quelques jours environné des ombres de l'agonie, et plus environné encore de ces clartés qui commencent à poindre dans les saintes morts. Et pendant que je veillais sur lui, dans une nuit, que je croyais être la dernière, j'ouvris au hasard l'*Imitation*, ce livre de l'âme, que son âme avait traduit peu de temps auparavant, j'y lus ces seules paroles : « *Et vous aussi, apprenez donc à quitter pour l'amour de Dieu, l'ami le plus cher* ». Et toutefois je priai, comme tout ami l'eût fait pour un ami, dont il sentait la vie bien plus précieuse que la sienne ; je priai Dieu d'accepter la mienne en échange, et j'offris à cette intention le saint sacrifice.

« Cette intention, ô mon Dieu, ce vœu, cette

prière, je vous les renouvelle en ce moment où je vois, dans une fatale vision, sa foi pâle, épuisée, s'agitant convulsivement au sein de la révolte, comme sur un lit de mort. Je vous renouvelle cette offrande, toute chétive qu'elle est, non plus seulement comme autrefois, pour vous demander que des jours soient ajoutés à des jours, mais pour appeler le vrai, l'unique jour, le jour de la miséricorde ; j'unis ma pauvre prière à ces gémissements infinis des saintes âmes qui s'élèvent vers vous de tous les coins du monde où son nom est parvenu, afin que la vraie vie lui revienne avec abondance et surabondance, afin qu'il porte le repentir si haut, que les anges du ciel aient bien peu à descendre pour se réjouir près de lui ; afin que le Père commun, de ses bras toujours ouverts, le pressant enfin contre son cœur, le bénisse de ces bénédictions que saint Ambroise fit descendre sur Augustin repentant ; que ses amis, dans la vivacité de leur joie, doutent de leur douleur passée comme d'un songe, et que son frère même oublie qu'il l'a pleuré (1) ».

Tels sont les sentiments qu'exprime toujours Gerbet. Il ne peut se consoler de la défection de son ami, et, dans sa douleur, il se rappelle sa mort ; il tremble qu'elle ne soit bien différente de celle qu'il faillit avoir à la Chesnaie. Il y revient sans cesse. Il ne peut discuter ses doctrines nouvelles, réfuter ses erreurs, sans penser à cette

(1) *Essai sur la chute de Lamennais* (1838).

âme qu'il a tant aimée. Il retient sa plume au milieu même du développement de sa pensée ; l'image de son ami le traverse et il s'arrête encore : « A ce triste spectacle, j'ai besoin de reporter ma pensée vers un souvenir bien différent. Fasse le Ciel que ce souvenir contienne le germe d'une espérance ! Je me rappelle que M. l'abbé de Lamennais m'a raconté qu'il fut appelé, il y a longtemps, auprès d'un vieux janséniste qui se mourait sans se convertir. Quelques ecclésiastiques l'avaient déjà visité ; ils avaient discuté avec lui, car le malade avait une foule d'objections à faire, et il disputait avec feu sur son lit de mort. On n'en avait rien obtenu. M. l'abbé de Lamennais lui ayant adressé quelques mots d'exhortation : « Non, non, dit le moribond, on a « fait à Rome une chose, une certaine chose... » et il allait rentrer en dispute contre la bulle, lorsque M. l'abbé de Lamennais, qui voulait éviter de reprendre une argumentation inutile, lui dit simplement : « Mon ami, je suis moins savant que vous, « mais il y a une chose que je sais bien, c'est « que Jésus-Christ nous ordonne d'être soumis à « Pierre et à ses successeurs. Si vous disputez « contre ce commandement, croyez-vous que « vos objections pourront prévaloir au tribunal « de Jésus-Christ où vous allez bientôt comparaître ? Si, au contraire, vous renoncez à ces « subtilités pour vous soumettre d'esprit et de « cœur, croyez-vous que Dieu vous en fasse un « reproche ? Je ne le pense pas ; voilà tout ce

« que je sais. — Monsieur, lui dit le malade, je « regrette qu'on ne m'aie pas encore parlé de la « sorte ; ce que vous venez de me dire me touche, « je me repens de mes erreurs. » Il reçut l'absolution et mourut dans la paix de l'Eglise. Voilà ce que l'abbé de Lamennais me racontait, ô mon Dieu. »

C'est ainsi que gémit l'ami sur le sort de son ami, qu'il répand son âme et sa tristesse.

Il est pour tout écrivain des moments de lassitude et de découragement, des moments où malgré tous les efforts pour se relever, il se sent abattu, et ne sait plus atteindre ces hauteurs sereines où il trouvait quelque repos. C'est quand il se voit méconnu, abandonné, trahi par ceux-là mêmes dans lesquels il avait mis sa confiance, auxquels il avait voué une amitié aussi sincère que profonde. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas, une fois ou l'autre, traversé une de ces crises fatales où toutes les illusions tombent dans la réalité des basses rancunes injustifiées qui se repaissent de calomnies ?

Lamennais et Gerbet avaient connu ces crises effroyables, ils y avaient souffert au-delà de tout ce qui se peut imaginer. L'un, plus fort, s'y était brisé ; l'autre, plus souple, avait incliné son front dans la résignation du chrétien.

Nous comprenons fort bien les états d'âme de l'un et de l'autre pour y avoir peut-être passé nous-mêmes. Ah ! oui, il est dans cette vie pour l'homme qui croit et aime son Dieu, des heures

cruelles et à la fois consolantes, cruelles de la part des hommes dans le cœur desquels couve sans cesse quelque chose de vil et de sordide qui n'a de nom que dans les régions basses où éclosent leurs sentiments; consolantes de la part de Dieu qui n'est qu'amour, grâce et bonté. Abandonner Dieu pour les hommes, l'accuser de leurs injustices et de leurs infamies, c'est le propre d'une âme qui n'est pas faite pour lui, c'est une faiblesse d'esprit et de cœur, c'est une folie. Que Dieu nous protège contre ces égarements et ces écarts de bon sens et de raison, qu'il nous tienne toujours au-dessus des machinations et des menées secrètes qui pourraient troubler notre paix.

Cet appendice donne quelques lettres inédites de Lamennais et de Lacordaire, encore qu'elles ne fassent pas l'objet du présent volume. Elles nous ont suggéré deux chapitres du plus haut intérêt sur Lamennais, homme d'affaires, et Lacordaire, apôtre, qui paraîtront en tête du tome second de notre étude. Les lecteurs seront ainsi préparés d'avance aux observations qu'elles nous ont inspirées. Nous devons à la bienveillance et à l'amitié de la famille David, actuellement à Bruxelles, les lettres de Lacordaire. Nous lui en témoignons ici notre reconnaissance et celle de nos lecteurs.

APPENDICE

QUELQUES LETTRES INÉDITES

de *LAMENNAIS* et de *LACORDAIRE*

A La Chesnaie, le 4 mars 1825.

Jean, qui arriva hier au soir, m'a remis, mon cher Cor, ta lettre du 28 février 1825, par laquelle tu me réitères ta promesse de continuer d'accorder à la Librairie classique élémentaire le crédit dont elle a besoin, aux mêmes conditions que par le passé. Cette promesse m'a tranquillisé, et je t'en remercie. Je connaissais cependant trop bien tous tes sentiments, pour avoir craint un seul moment que tu voulusses me laisser dans l'embarras, après tout ce qui s'était passé entre nous et tous les témoignages d'amitié que je n'ai cessé de recevoir de toi. Compte que je ferai, de mon côté, tout ce qui sera en mon pouvoir pour avancer votre remboursement. Je n'ai pas de plus grand désir, et tu sens bien que je dois aspirer à me voir quitte d'une dette considérable à laquelle je n'avais pas dû m'attendre. Pour diminuer d'autant mon crédit chez vous, je consentais très volontiers à ce que vous vendiez mon action dans la Compagnie d'assurances, et même je vous y engage. En supposant que vous en retiriez 1.700 francs, comme tu le crois, j'estime que vos débours effectifs pour moi se trouveront réduits à environ 140.000 francs sur lesquels vous

aurez des rentrées successives, quoiqu'à la vérité moins fortes cette année que la suivante, à cause des dépenses qui restent à faire pour achever les ouvrages commencés. Mais, tout considéré, je crois être sûr que vous serez, avant deux ans, rentré dans tous vos fonds.

Je ne dois rien à personne qu'à vous, excepté quelques mille francs à M. Rainneville, et cette légère somme lui sera payée incessamment. Vous avez donc pour gage de votre créance la Librairie classique, que vous estimez vous-mêmes 500.000 francs, plus mes propres ouvrages déposés à la même librairie, plus enfin mes propriétés foncières. Avec cela il me semble que vous devez être tranquilles. Il est vrai, et je le sens, qu'il serait plus agréable pour vous de jouir des fonds dont vous m'avez fait l'avance ; aussi ne négligerai-je rien pour hâter votre remboursement. C'est bien malgré moi, comme tu le sais, que je me trouve dans une position qui me rend nécessaire un pareil crédit. Ce sont des circonstances tout à fait imprévues et imprévoyables qui m'y ont placé, et je n'oublierai jamais ce que fait ton amitié pour m'aider à en sortir.

Je te renvoie ci-inclus les billets à l'ordre de Boisti signés de moi. J'aurais mieux aimé qu'ils eussent été souscrits par M. Larueau, par les motifs de convenance que tu connais. Je te prie de faire en sorte qu'ils n'entrent pas en circulation. Jean m'en a répondu de ta part, et j'espère que tu voudras bien y veiller.

J'ai reçu mon compte courant particulier, que ta maison m'a envoyé le 22 février dernier. Il se solde en ma faveur par 808 fr. 07. Je te prie de créditer Ange de 734 fr. 71 et de me débiter de pareille somme.

Tu porteras au compte de la Librairie classique le produit de la vente de mon action dans la Compagnie d'assurances.

Ma transaction avec M. de Saint-Victor vous autorise à le presser pour le renouvellement des billets qui servent de garantie pour sa dette personnelle. Il est impossible qu'il s'y refuse.

Jean te dit mille choses tendres, ainsi qu'à Mme Cor, et je me joins de tout mon cœur à lui pour cela. Je t'embrasse et je suis pour la vie tout à toi.

Ton ami,

F. DE LA MENNAIS.

P.-S. — Le dividende du dernier semestre de la Compagnie d'assurances avait été porté par erreur au compte de Jean au lieu du mien. Ce sera un article à ajouter à mon crédit.

Notre ami, le Dr Allin, vous a parlé, Monsieur, d'une petite affaire que je l'avais prié de recommander à votre obligeance.

Comme vous le verrez, par la supplique ci-jointe, Mme Padet, Vve Chavaur, désirerait céder un débit de tabac que j'avais précédemment obtenu pour elle à Saint-Malo, à Mme Vve Pelard. Je ne sais si la demande de cette faveur est bien en règle. Cependant, tout s'arrangerait régulièrement, ce me semble, si vous aviez l'extrême bonté de me faire remettre un brevet au nom de Mme Pelard, lequel brevet lui serait accordé sur la démission de Mme Vve Chavaur. Je compte infiniment en cette occasion sur la bienveillance dont j'ai déjà reçu de vous des témoignages réitérés.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de la haute estime et du respectueux attachement que je vous ai voué depuis longtemps et qui ne s'affaiblira jamais.

F. DE LA MENNAIS.

Paris, ce 12 avril 1828, rue de l'Est, n° 5.

Couvent de Bosco, 28 septembre 1841.

Mon cher David,

Vous savez quels sentiments de père je vous ai montrés depuis cinq mois, et comment je me suis conduit à votre égard. J'étais disposé à aller jusqu'au bout, voyant que vous répondiez à mes soins, à ma bonne volonté, et que votre retour à Dieu était sincère. Le compte de vos dettes que vous m'avez remis hier soir ne m'avait point fait changer de pensées, et j'étais résolu à ce sacrifice, quelque considérable qu'il fût déjà pour nos ressources; mais la lettre de Mr votre père que vous m'avez communiquée ce matin, en date du 21 septembre, ne me permet pas d'aller plus avant sans manquer à mes devoirs. Il est évident que M. Cangardel ne veut point abandonner les cinq mille francs qu'il vous a prêtés; il exige de Mr votre père des billets qui retombent nécessairement sur vous, avec des intérêts à 6 0/0. Il m'est impossible, dans ma situation, de payer huit mille francs à votre acquit; car, c'est à cette somme que s'élèvent vos dettes, sans compter encore près de mille francs de billets cautionnés par vous, et dont le paiement par les débiteurs directs n'est pas constant. Je regrette, mon cher ami, qu'avant votre entrée, vous ne m'ayez pas expliqué votre position sous ce rapport. Ce n'est même que d'aujourd'hui quelle m'est complètement connue. Vous me pardonnerez donc d'autant plus aisément le parti si dur pour moi auquel je suis obligé de m'arrêter. Votre devoir est de retourner dans le monde et d'y travailler à acquitter vos dettes. Les connaissances et la facilité d'esprit que vous avez, l'assistance de Dieu, le travail et l'économie vous permettront de vous libérer en peu d'années. Alors, si votre vocation a persévéré, je ne demanderai pas mieux que de vous rendre l'habit religieux. Je vous rends ici le témoi-

gnage d'avoir trouvé en vous toutes sortes de bonnes dispositions et une conduite non seulement irréprochable, mais religieuse. Le temps que vous avez passé parmi nous ne vous sera point inutile. Quoi que Dieu fasse de vous, vous conserverez le souvenir des impressions qu'il vous a fait sentir dans son sanctuaire; vous en resterez meilleur, plus fort contre le monde et l'adversité, plus capable enfin de mener la vie d'un homme et d'un chrétien. Il vous faut beaucoup de courage dans la circonstance où vous êtes placé; j'ai confiance qu'il ne vous manquera pas. J'ai préféré vous écrire, afin que vous ayez le temps de penser devant Dieu à l'objet de ma lettre, et de vous revêtir de la force dont vous avez besoin.

Je vous remettrai de quoi vous rendre à Paris ou dans votre famille. Cette lettre pourra vous servir près d'elle pour leur expliquer les motifs de votre retraite. Je vous embrasse, et recommande à votre souvenir un homme qui ne vous a voulu que du bien, et qui regrette infiniment de ne pouvoir vous faire tout celui qu'il voudrait.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
des Frères Prêcheurs.

⁂

Nancy, 11 août 1843.

Mon cher Ami,

J'ai reçu en leur temps les deux journaux de Toulouse que vous m'avez envoyés, et j'y ai lu, avec un vrai plaisir, la lettre et le discours de M. Cabanis. Son style, comme ses idées, révèle un homme de bien qui a beaucoup de portée dans l'esprit; faites-lui mes compliments, quand vous le verrez, en attendant que je puisse moi-même faire mieux que de le complimen-

ter. Mais quand sera-ce? Les affaires succèdent les unes aux autres. Celle que m'avait suscitée le recteur de Nancy est aujourd'hui terminée par une lettre publique de Mgr le Coadjuteur; mais je n'en suis pas plus libre pour cela.

Quant à la lettre de M. Fauqué, elle est d'un homme qui n'est pas encore prêt, dont la vocation n'est point décisive; ne vous engagez donc point et ne m'engagez point envers lui, mais conseillez-lui d'activer ses études théologiques. Il verra et nous verrons après. Plus que jamais nous ne voulons recevoir que des hommes ayant une vocation éprouvée.

Ce que fait pour vous M. Cabanis est bien important, mon cher ami; vous voyez que Dieu ne vous abandonne pas, qu'il est fidèle dans ses promesses. Soyez sûr qu'un jour, si telle est sa volonté, et que vous y concouriez de votre part, tous les obstacles se lèveront, le retard n'ayant servi qu'à vous mûrir davantage, à vous préparer. Priez Dieu pour nous, et croyez à mon dévouement sincère.

Fr. L.

Paris, 14 février 1846.

Mon cher Ami,

J'ai reçu votre lettre du 31 janvier, et j'ai vu avec plaisir que vous étiez toujours content de votre situation et de tous les égards que l'on a pour vous. C'est la deuxième fois que vous allez voir Rome; vous y retrouverez quelques traces du séjour que vous y avez fait avec nos premiers frères. Je vous recommande bien d'y prier pour nous, particulièrement

aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. Vous verrez enfin le bon Père Lamarche, et lui donnerez de nos nouvelles; il sera bien aise de vous revoir et de vous entendre parler de notre rétablissement en France qui se soutient toujours et grandit peu à peu.

Je vais quitter Paris pour me rendre à Strasbourg, ensuite je passerai l'été à Chalais.

Adieu, mon cher ami, je me borne à ce peu de mots, faute de temps, et vous renouvelle l'expression de mes sentiments dévoués et affectueux.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
des Frères Prêcheurs.

Notre-Dame de Chalais, 26 juin 1846.

Mon cher Ami,

Votre lettre du 14 juin, envoyée à Liége où je ne suis point allé, vient de me parvenir. Je vous remercie des détails précieux que vous me donnez sur l'audience que vous avez eue du Saint-Père; les paroles que vous me transmettez de sa part sont les dernières que j'aie reçues de lui, et par conséquent elles me sont infiniment chères. Elles mettent le sceau à toutes les bontés qu'il me montra dans le cours de son règne. Je vous remercie aussi des deux Brefs que vous avez obtenus pour Chalais, et des objets que vous m'avez apportés de la part du R. P. Lamarche. Une lettre du P. Besson a dû vous prier de remettre le tout à M. Cartier, rue de Vaugirard, n° 67, sauf la lettre du R. P. Barberi, que je désire avoir directement, afin de pouvoir y répondre sans retard. L'adresse que je vous donne est celle de notre pied-à-terre à Paris, à quoi se réduit présentement l'établissement que j'avais projeté d'y former.

Je regrette que vous n'ayez point vu Chalais, comme vous vous le proposiez, ce sera pour une autre fois, s'il plaît à Dieu. Vous verrez, je l'espère, en y venant, une maison vraiment édifiante et un lieu charmant. Nos Pères s'y plaisent infiniment et y sont bien heureux. Je ne doute pas que Dieu ne récompense un jour votre persévérance et qu'il ne vous fasse la grâce de revêtir l'habit de saint Dominique. Il a eu ses desseins en vous retenant dans le monde, et si obscurs qu'ils nous soient, nous devons les adorer, mais sans perdre la confiance dans l'avenir.

Je vous serai obligé, mon cher ami, de présenter mes hommages à M. le Comte et à Mme la Comtesse Siméon, et à M. le Vicomte Siméon, et de me rappeler au souvenir de vos élèves. C'est à peu près à cette époque que je visitai, l'an passé, le château de Villebon, et je me rappelle toujours le bon accueil qui m'y fut fait.

Je quitterai Chalais à la fin de septembre, et, après avoir passé le mois d'octobre à Nancy, je consacrerai à Paris les trois premiers mois de l'hiver.

Je vous renouvelle, mon cher ami, avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
des Frères Prêcheurs.

Chalais, 24 juillet 1847.

Mon cher Ami,

J'ai reçu vos deux lettres et j'ai écrit tout récemment à M. l'abbé Laine. J'avais d'abord omis de le faire parce qu'on m'avait annoncé de Paris que l'envoi était déjà exécuté. Du reste, le temps perdu est peu de chose.

La mort prématurée de M. Cabanis ne m'a point étonné, et sa mort chrétienne encore bien moins. Il m'avait frappé par l'expression de ses sentiments. C'est une perte très grande pour les catholiques; mais pour lui, il a quitté ce monde qu'il connaissait trop bien pour le regretter beaucoup. Si, par hasard, vous avez conservé quelques relations avec la veuve, veuillez lui présenter l'hommage de mes souvenirs respectueux.

Nous nous préparons à célébrer la fête de saint Dominique. Hier, nous avons planté une grande croix sur le pic le plus élevé de Chalais, afin de nous servir de paratonnerre. Elle a remplacé un pavillon insignifiant que la foudre avait détruit l'an dernier à pareille époque.

Veuillez, mon cher ami, présenter mes hommages à Mme la Comtesse Siméon et à Mlles de Nivière, ainsi qu'à leur gouvernante. Mes amitiés à Léon. Je vous renouvelle l'expression de mon sincère attachement.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
des Frères Prêcheurs.

Paris, le 8 mars 1849.

Mon cher Ami,

Votre lettre du 26 décembre m'est parvenue au milieu de ma station de Dijon, et mes occupations d'alors, enchaînées à d'autres qui les ont suivies, ne m'ont pas permis de vous répondre plus tôt. Je profite d'un moment de loisir pour vous remercier des bonnes nouvelles que vous m'avez données de votre séjour à Liège dans la famille de Moffarts. Je suis bien aise et peu étonné que vous vous y plaisiez. Je

m'y attendais, comme j'attendais aussi qu'on serait content de vous.

Mon séjour à Dijon a été très favorisé par la Providence. L'un des fruits de ma station a été l'établissement d'une troisième maison de notre ordre à Flavigny, petite ancienne ville très agréablement située, et où l'on nous a cédé presque gratuitement une maison qui avait servi de petit séminaire du diocèse. Le clergé a favorisé de tout son pouvoir cette fondation, et, dès le 6 décembre, j'ai pu y installer le noviciat. Les études seules sont restées à Chalais. Cela nous donne de la marge pour un assez grand nombre d'amis, et nous a permis de demander à Rome l'érection canonique de la province dominicaine de France. Je ne sais si le cours des événements permettra le succès de cette démarche. Voilà les biens du clergé à la veille d'être confisqués par les États romains; tout comme un bouleversement profond, dont il est impossible à la prudence humaine de prévoir l'issue. Il faut prier Dieu et attendre.

Ma station de Notre-Dame s'est ouverte heureusement. L'auditoire est plus considérable que jamais et très bienveillant.

Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages à M. et Mme de Moffarts, à M. et Mme de Rosen, dont je me rappelle toujours le bon accueil dans cet hiver déjà si loin de 1847.

Je vous renouvelle, mon cher ami, l'expression de mes sentiments très distingués et de mon dévouement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Frères Prêcheurs.

Paris, 19 décembre 1849.

Mon cher Ami,

Je ne vois pas bien comment votre admission au sacerdoce sans les études théologiques préalables vous rapprocherait du but que vous poursuivez. Prêtre ou non, il vous faudrait, le moment venu, accomplir ces études, et vous n'en seriez pas avancé d'un pas. Je ne sais ce que Mgr l'Evêque de Liége décidera ; mais, pour moi, je ne puis intervenir dans sa détermination. Il jugera dans sa sagesse ce que le bien de son diocèse et la bonne discipline peuvent lui permettre ou exiger de lui.

Nous sommes installés aux Carmes depuis tout à l'heure deux mois. C'est une bien grande bénédiction de Dieu à notre égard que nous n'avons point méritée. Notre église est très suivie, et quoique, depuis 1790, on n'eût pas vu à Paris des religieux officiant publiquement, tout se passe avec la plus parfaite tranquillité. C'est à peine si le *National* a réclamé pour empêcher la prescription. Notre communauté se compose de treize religieux de chœur.

Veuillez dire à mon frère que j'ai reçu sa lettre et que je l'en remercie. Mille hommages respectueux à la famille de Moffarts.

Je vous renouvelle, mon cher ami, l'expression de mes sentiments dévoués.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
des Frères Prêcheurs.

Paris, 31 août 1850.

Mon cher Ami,

J'ai été bien satisfait de tout ce que vous me dites de vous, de vos pratiques et de vos bonnes résolutions. Je crains seulement que vous n'exagériez sous le rapport des jeûnes. On les supporte quelquefois facilement pendant quelques années, puis ils usent peu à peu la santé. Il me semble que c'est bien tard d'attendre une heure de l'après-midi avant de prendre quelque chose. Mais, sauf les excès, vous avez bien raison de vous adonner à la mortification et à la prière : ce sont les deux grandes sources de la vie spirituelle, et chacune fortifie l'autre. Ce qui manque à trop de membres du clergé, comme vous le remarquez, c'est la mortification. Ils vivent trop sans réprimer le corps, et l'âme s'engourdit de la sorte, lors même qu'elle n'est pas subjuguée par les appétits inférieurs. Relativement à la prière, j'aimerais que toutes les semaines vous récitiez une fois le psautier, en le partageant en sept parties, ou du moins en quinze jours, ce qui ferait dix psaumes par jour.

C'était une pratique très célèbre au moyen âge, très nourrissante, et il est bien à regretter que les fidèles l'aient abandonnée pour courir après des prières sans force et sans autorité trop souvent.

Nous avons célébré la Saint-Dominique dans toutes nos maisons avec une grande joie et cordialité. Le P. Jandel est à Rome où il a été appelé par le Saint-Père et je vais moi-même l'y rejoindre. Je pars demain au soir.

Veuillez dire à M[me] de Moffarts la part que j'ai prise à la perte qu'elle vient de faire, et que je lui garde toujours un bon et respectueux souvenir.

Mes amitiés à mon frère et à ma belle-sœur.

Adieu, mon cher ami, priez pour moi et pour nous

tous. Je vous renouvelle l'expression de mes sentiments d'attachement.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
des Frères Prêcheurs.

Paris, 4 février 1851.

Mon cher Ami,

J'ai reçu en son temps votre lettre du 27 décembre dernier, et je vois avec plaisir que vous persévérez toujours dans les sentiments d'attachement à notre ordre. Nous avons eu de Rome de bonnes nouvelles. Le R. P. Besson, prieur du couvent de Sainte-Sabine, que vous connaissez, y a établi l'observance sur le pied où elle est en France ; il a vingt religieux autour de lui. Le Rdme Vicaire général a envoyé une circulaire à toutes les maisons de l'Ordre pour y inviter à former dans chaque province un couvent d'observance, et il paraît qu'il a rencontré de nombreuses adhésions. Le Saint-Père a voulu recevoir en corps tous les Pères de Sainte-Sabine, et il paraît fort satisfait de la marche imprimée aux choses par le P. Jandel. Tout nous fait donc espérer que Dieu se servira de nous non seulement pour la restauration de l'Ordre en France, mais pour sa résurrection en Italie et son avancement dans le reste de la Chrétienté. C'est une grande grâce que nous n'avons aucunement méritée.

Nous avons eu neuf professions en 1850, nous en avons douze cette année. Cette augmentation ne nous permet plus de conserver à Paris l'ensemble de nos études. Nous en reporterons une partie à Chalais dès la fin de l'année scolaire, après l'Assomption. Je suis heureux de rentrer en possession active de cette belle

solitude que nous avons restaurée à grands frais, et qui depuis quinze mois n'a plus que quelques Pères et un religieux pour la garder. Nous laisserons à Paris la philosophie seulement.

Veuillez dire à mon frère que notre belle-sœur Marie est en parfaite convalescence, et que, par une suite singulière de sa guérison, elle est grosse depuis quatre mois, après de longues années de stérilité.

Je suis surpris de ce que vous me dites au sujet de la Mère Makrina, rien de semblable n'est arrivé à mes oreilles et si elle avait pu être convaincue d'imposture, il est manifeste que la Russie, surtout à l'époque du séjour de l'empereur à Rome, en serait venue à bout. Je regarde donc tous ces bruits comme dénués de fondement et l'œuvre de la malveillance schismatique et absolutiste.

Le P. Aussant vous dit mille choses.

Veuillez présenter mes hommages aux familles de Moffarts et de Rosen et les remercier de leur bon souvenir.

Je me recommande à vos prières et je suis bien à vous en N.-S.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Frères Prêcheurs.

Paris, 17 mars 1851.

MON CHER AMI,

Je croyais vous avoir dit clairement que tous mes Pères étaient occupés par le carême et le jubilé, et que je ne pouvais disposer d'aucun d'eux pour Liége. Je me borne à vous le répéter, pour ne pas vous laisser dans l'incertitude.

Mgr l'Evêque de Liége, en route pour Rome, est

venu me voir. Il m'a paru bien disposé pour vous, sans rien me dire de décisif.

Tout à vous.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Frères Prêcheurs.

Flavigny, 5 mai 1852.

Je vous remercie, mon cher ami, des détails que vous m'avez donnés sur la mort de Mgr l'Evêque de Liége par votre lettre du 10 avril dernier. Vous avez perdu en lui un protecteur, et la religion un digne pontife. Heureusement, une de ses dernières actions a été de vous faire conférer l'ordre du sous-diaconat, et de vous mettre ainsi à l'abri de toutes les éventualités, quel que soit son successeur. C'est une grande grâce que Dieu vous a faite.

Pendant ce temps-là, je rentrais en France après avoir achevé la visite de nos œuvres de Hollande et d'Angleterre, et je me préparais à la célébration de notre premier chapitre provincial, qui s'est tenu le 24 avril et les jours suivants jusqu'au 2 mai. C'était une très grande affaire pour notre province, et heureusement tout s'est bien passé et d'un commun accord. Nos abbés sont partis pour Rome, où ils doivent être approuvés par le Rdme Vicaire général.

Les nouvelles que vous me donnez de la persévérance de mon frère dans la bonne voie où il est entré m'ont donné une grande consolation. De quatre frères que nous étions, nous voici déjà trois chrétiens ; il n'en manque plus qu'un au rendez-vous. J'espère de la miséricorde divine qu'il y viendra.

Je ne puis rien dire de ma prochaine visite à nos couvents de Belgique, il n'est pas probable que ce

soit avant l'automne, et j'ignore si je pourrai me rendre à la bonne invitation que M. et Mme de Moffarts veulent bien me renouveler par vous. Remerciez-les toujours en leur présentant mes hommages, ainsi qu'à Mme la Baronne de Rosen.

Adieu, mon cher ami, priez pour moi, et agréez l'expression de mes sentiments dévoués.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
Prov. des Frères Prêcheurs.

Paris, 25 février 1853.

Mon cher Ami,

Vous voilà diacre. Je me réjouis avec vous de cet heureux avancement dans les voies de l'apostolat. Encore un pas et vous aurez l'honneur d'être consacré à Dieu par les liens et les grâces du sacerdoce dont Notre-Seigneur est le chef éternel. Ce sera un grand fardeau, mais un puissant moyen que Dieu mettra dans vos mains pour travailler au salut des âmes. Je suis persuadé que vous en userez avec ferveur, que vous serez un bon prêtre, un prêtre selon le cœur de saint Dominique dont vous êtes l'enfant, et qui a présidé à votre destinée spirituelle.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de mon frère et de sa famille. Faites-leur mes amitiés.

Veuillez présenter mes compliments et mes hommages à M. le Baron et à Mme la Baronne de Moffarts, ainsi qu'à Mme la Baronne de Rosen. Je suis bien sensible à leur bon souvenir.

Je ne vous dis que ce peu de mots, parce que je suis

très pressé et que je n'ai d'ailleurs rien de bien particulier à vous mander.

Priez pour moi qui suis toujours tout à vous en N.-S.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
Prov. des Frères Prêcheurs.

Flavigny, 3 juin 1853.

Mon cher Ami,

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous m'avez données dans votre lettre du 24 avril dernier sur les deux discours du R. P. Souaillard, à Liége, et sur le bon accueil que lui a fait la famille de Moffarts. J'ai vu aussi avec plaisir que vous aviez prêché dans la chaire de Strée, et que vous vous proposiez d'y paraître pendant les cinq dimanches du mois de Marie. C'est un grand et difficile ministère. Il me semble que vous avez ce qu'il faut pour y réussir, soit du côté naturel, soit du côté surnaturel ; mais l'exercice est nécessaire à ceux-là mêmes qui ont été le mieux doués par Dieu. Nul n'est éloquent, et même parleur convenable, sans beaucoup d'études et d'essais. Beaucoup de jeunes ecclésiastiques avortent en chemin, parce qu'une fois lancés, comme l'on dit, ils n'apprennent plus, ne lisent plus, ne méditent plus, ne mènent qu'une vie tiède et nomade, et s'affadissent ainsi en peu d'années. C'est qu'il est difficile de partager sa vie en deux choses aussi diverses que l'activité de la chaire et le repos laborieux de la cellule. Presque toujours l'activité l'emporte et s'use rapidement elle-même. Parlez peu, préparez-vous beaucoup, lisez et relisez sans cesse les saintes Ecritures :

la Bible et la « Somme » de saint Thomas ; avec ces deux livres, on peut aller au-dessus de tout.

Veuillez témoigner à Mme la Baronne de Moffarts ma reconnaissance de ce qu'elle veut bien songer à nos sacristies et travailler quelque peu pour elles. Je ne sais si je pourrai moi-même recueillir à Strée le fruit de son travail et de sa bienveillance ; car, à cause de notre installation à Oullins pendant les vacances prochaines et de diverses circonstances, peut-être ne pourrai-je pas, cette année, faire en personne la visite de nos couvents de Belgique. Si le contraire arrive et que la saison le permette, je prendrai volontiers la route de Namur au lieu de celle de Bruxelles.

Veuillez, mon cher ami, présenter mes humbles hommages à Mme la Baronne de Rosen, à Mme la Baronne de Moffarts et à toute leur famille dont je ressens, quoique de loin, la sincère et continuelle bienveillance, et recevoir pour vous-même l'expression de mes sentiments affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Frères Prêcheurs.

Toulouse, 9 janvier 1854.

MON CHER AMI,

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous m'avez données de votre première prédication. J'avais prié pour elle, ainsi que vous me le demandiez, et je suis heureux qu'elle ait réussi. Vous avez, ce me semble, tout ce qu'il faut pour annoncer avec fruit la parole de Dieu, une foi ferme, une piété sincère, un désintéressement réel, le désir de faire connaître et aimer

Dieu, et enfin des dons naturels très suffisants pour correspondre à ceux de la grâce ; travaillez beaucoup, et le talent qui vous a été confié s'enrichira avec la peine que vous prendrez. Aucune facilité ne dispense du travail ; il est la clef de l'éloquence et du savoir, aussi bien que de la vertu.

Notre maison est fondée à Toulouse. Elle prospèrera, je l'espère, à l'ombre du tombeau de saint Thomas d'Aquin et des souvenirs de saint Dominique. Ce sera la dernière de mon provincialat, qui expire le 15 septembre prochain. Je vois arriver avec joie ce terme de mes longues sollicitudes, et il me semble que nos Pères auront un sûr fondement pour l'avenir, dont leurs propres vertus font une grande partie.

Veuillez présenter mes hommages à Mme la Baronne de Rosen, à M. et Mme de Moffarts, que je remercie de leur bon et constant souvenir. Il n'est pas probable que je vous revoie, ni eux, de longtemps, puisqu'avec mon provincialat cesseront les motifs de mes voyages en Belgique.

J'ai vu ici Mme Cabanis et quelques membres de sa famille. Notre maison est tout proche de la leur. Ils se louent beaucoup de la fidélité que vous avez mise à remplir vos engagements à leur égard.

Permettez-moi, en finissant, de vous adresser une petite requête. Vous avez la bonté, quand vous m'écrivez, d'affranchir vos lettres, et je regarde ce soin comme une aumône pieuse que vous faites à l'Ordre ; mais votre intention est souvent frustrée, à cause du papier très fort et pesant que vous employez. Même quand il n'a pas d'enveloppe, on annule quelquefois à la frontière le timbre que vous avez inutilement payé. Pardonnez-moi ce petit détail domestique, où vous reconnaîtrez la simplicité de mes rapports avec vous.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez

de mon frère et des siens, et vous renouvelle, mon cher ami, l'expression de mes sentiments affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Frères Prêcheurs.

Sorèze, 27 décembre 1854.

MADAME,

Je suis bien sensible à la marque du souvenir que vous avez bien voulu me donner par votre lettre du 19 de ce mois, et aux nouvelles que vous me transmettez de votre famille. Mes prières sont peu de chose ; toutefois c'est de grand cœur que je m'unirai à vous pour implorer les grâces de Dieu sur ce que vous avez de plus cher. Le mariage de votre fille aînée est une affaire considérable pour elle et pour vous. Les qualités solides et chrétiennes de celui qui la recherche sont un augure heureux de l'avenir, et quoique la richesse ne soit pas en elle-même une source de bonheur, cependant jointe à d'autres dons et bien employée, elle permet d'accomplir des œuvres que la plupart des hommes ne peuvent encourager. C'est donc, même pour la vie spirituelle, quand elle est puissante dans le cœur, un instrument de plus.

Les nouvelles que vous me donnez aussi, Madame, de M. l'abbé David m'ont intéressé. Je vois avec plaisir qu'il continue de s'appliquer au ministère apostolique, et qu'il a des chances d'y parfaitement réussir avec le temps et le travail. Il m'a écrit quelques pages ces jours-ci et je compte lui répondre prochainement.

Veuillez, Madame, remercier Mme de Rosen et M. de Moffarts de leur bon souvenir et leur présenter mes hommages. Je suis bien aise et plus aise que jamais

de vous revoir; mais je me souviens toujours de l'accueil que vous m'avez fait.

Je vous prie d'en agréer l'assurance, ainsi que l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels je suis, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
des Frères Prêcheurs.

Sorèze, 20 janvier 1855.

Mon cher Abbé,

Merci de votre lettre du 20 décembre. J'y ai vu avec plaisir que tout allait bien pour vous et autour de vous. Il est vrai que vous avez votre petite part d'épreuves. Etranger à Liége, vous ne devez pas naturellement rencontrer dans vos prédications la faveur de vos confrères ; mais cela ne doit pas vous arrêter, tout en vous inspirant de la réserve et de la retenue pour ne pas abuser de vos succès. Si vous restez longtemps encore en Belgique, vous finirez par l'emporter sur la froideur de vos adversaires, et si vous n'y restez pas, vous aurez appris à parler en public et à vous conduire sagement, ce qui n'est pas peu de chose.

J'ai prié pour l'affaire que vous m'avez recommandée, et je voudrais qu'elle réussisse, surtout si elle doit amener dans votre position un avancement notable, ce qui est douteux, à cause de bien des raisons que je ne veux pas vous dire. Il faut vous laisser aller à la Providence et ne former aucun projet, que celui de lui obéir.

Frédéric va bien, quoiqu'un peu paresseux. Ses

places sont généralement bonnes. Ce soir partira le relevé trimestriel de ses notes. Il n'a pas encore écrit à ses parents pour la nouvelle année. Je ne m'en étais pas aperçu, et lui en ai fait des reproches. Il doit écrire pour ce soir de manière que tout partira en même temps.

Tout va bien ici. J'ai fait de très grandes réformes, qui étaient bien nécessaires et qui ont été acceptées sans coup férir. Si un jour vous venez nous voir, vous trouverez une belle maison et vous y serez bien accueilli.

Mes hommages, je vous prie, à toute la famille de Moffarts, et tout à vous bien cordialement.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire.

Sorèze, 10 mai 1855.

Mon cher Ami,

Il est bien vrai que notre église de Toulouse a été rachetée par la ville, ainsi que les bâtiments qui en dépendent. Ceux-ci seront affectés aux facultés des lettres et des sciences, et quant à l'église, elle sera rendue au culte sous une forme qui est encore incertaine. Le temps en décidera. Il n'est pas le moins du monde question de nous la remettre, et d'ailleurs, dans l'état où elle est, nous ne saurions qu'en faire, vu ce qu'il faudrait de dépenses pour la réparer et l'orner. Quoi qu'il en soit, c'est beaucoup de voir cette relique arrachée aux soldats et aux chevaux. Tôt ou tard les desseins ultérieurs de Dieu s'accompliront, nous ne devons pas nous en préoccuper, et même je vous avoue ne pas désirer que notre Ordre soit en possession d'un si vaste et si magnifique temple.

J'ai appris avec plaisir que Mgr l'Evêque de Liége vous rendait justice. Vous ne devez pas vous étonner de ces tracasseries ; le bien ne se fait qu'au prix d'épreuves sans cesse renaissantes et destinées à nous purifier. Continuez donc avec courage; Dieu vous soutiendra et vous récompensera.

Quant à votre entrée dans notre Ordre, lorsque le temps en sera venu, je n'y ai assurément aucune opposition : mais, vous le savez, je ne suis plus provincial, je ne le serai probablement jamais, et ainsi tout dépendra d'une autre volonté que la mienne. Si Dieu vous appelle, comme semble le prouver votre persévérance, il saura bien vous ouvrir les portes.

Frédéric va bien. Il travaille mieux que dans les commencements et est un des bons élèves de la classe. Je pense qu'il sera en bonne voie de faire de bonnes classes, dès l'an prochain. Bien des choses à mon frère et à ma belle-sœur, quand vous les verrez.

Je me recommande à vos prières, et vous renouvelle l'assurance de mes sentiments affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Frères Prêcheurs.

Sorèze, 21 novembre 1855.

MON CHER ABBÉ,

Votre lettre du 19 août, en m'annonçant le mauvais succès de vos espérances, ne m'a pas surpris. Elle m'a donné lieu de réfléchir à votre situation, et je viens vous ouvrir une voie qui peut-être répondra au désir persévérant que Dieu a mis dans votre cœur.

Le tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique, qui a ici son chef-lieu, est en bonne route. Il vous offrirait

à la fois la réalisation de votre vœu de vivre et de mourir dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, et comme vous pourriez y occuper un emploi, même en faisant votre noviciat, il vous mettrait à même de pourvoir aux besoins des parents qui sont à votre charge. Je ne vois à cela qu'un obstacle : c'est que vous préféreriez le grand Ordre. A la bonne heure. Mais à quoi vous mènera cette préférence s'il vous est interdit, à cause des nécessités de votre famille, d'y entrer jamais, ou d'y entrer lorsque vos forces seront épuisées ?

Etes-vous bien sûr d'ailleurs de votre vocation pour la chaire ? N'êtes-vous pas habitué à l'enseignement et à la direction de la jeunesse ?

Bref, mon cher ami, je livre cette pensée à vos réflexions. Vous verrez si elle vient de Dieu ou si elle est une chimère.

Frédéric va bien, et moi de même, malgré des occupations très variées et très nombreuses. Je vous renouvelle, en finissant, l'expression de tous mes sentiments affectionnés.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
des Frères Prêcheurs.

Sorèze, 13 janvier 1856.

Mon cher Ami,

La décision que m'apporte votre lettre du 7 janvier ne me paraît point déraisonnable. Puisque vous pouvez patienter encore, il est clair qu'il vaut mieux en finir avec vos affaires de famille et arriver tout à fait libre sous ce rapport. La seule question est de savoir si deux années vous suffiront ; mais enfin deux ou trois, selon qu'il plait à la Providence. Ainsi que vous

eussiez fait d'ailleurs, comme je n'avais agi que sous l'inspiration de votre bien spirituel, vous ne pouviez me causer aucun mécontement. Restez donc en paix à cet égard, et allez devant vous avec confiance et persévérance.

Veuillez faire mes amitiés à mon frère et à ma belle-sœur, quand vous les verrez, et leur dire que Frédéric, sauf çà et là des échappées de caractère, se conduit et travaille. Il est à la tête de sa classe, la septième, avec un de ses camarades, qui seul l'empêche de primer constamment.

Je me recommande à vos prières, et vous renouvelle l'expression de mes sentiments affectionnés.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
des Frères Prêcheurs.

Sorèze, 28 janvier 1858.

Monsieur et cher Abbé,

Je vous remercie de la lettre que vous m'avez adressée pour le nouvel an. Je vois avec plaisir que vous continuez sérieusement le ministère des âmes. C'est là la vie du prêtre. Plus vous irez, plus vous ressentirez de consolation dans cette admirable voie que Notre-Seigneur vous a tracée. Ce que vous me dites de mon frère et de sa famille m'a causé de la joie. Frédéric, depuis deux mois, va beaucoup mieux pour la discipline. Il a mérité d'être nommé caporal de sa classe, ce qui est pour lui un grand engagement de bien faire.

L'état du pays où vous vivez me paraît bien triste. En France, la religion a bien des ennemis, mais elle

gagne pourtant, tandis qu'en Belgique c'en est au point, ce semble, où nous étions de 1814 à 1830. Pauvre Europe ! Par quelles épreuves elle doit passer encore avant de connaître qu'il n'y a pas de société possible en dehors du christianisme !

Notre Ordre se développe peu à peu, et le tiers-ordre en particulier s'affermit visiblement. Mais c'est une œuvre bien jeune encore, et qui a besoin d'une protection particulière de Dieu. Je la recommande à vos bonnes prières.

Veuillez présenter mes hommages à Mme la Baronne de Rosen, à Mme de Moffarts et à tous les amis qui me connaissent. Je vous renouvelle pour vous-même l'expression de mes sentiments très distingués et dévoués.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire.

Sorèze, 18 février 1860.

Monsieur l'Abbé,

Avant de répondre à votre lettre du 6 de ce mois, j'ai voulu écrire à Paris au sujet des manuscrits que vous y avez envoyés. Il m'a été répondu que l'éditeur avait fait des difficultés, mais que le R. P. Monsabré s'occupait activement de vos intérêts, et qu'il espérait venir à bout de vous satisfaire. Il vous écrira dès qu'il aura conclu avec Mme Poussielgue-Rusand, éditeur de la Bibliothèque dominicaine.

Je vous remercie de vos félicitations au sujet de mon élection à l'Académie française. J'y ai vu surtout un hommage rendu à la religion et qui rejaillit sur mon Ordre. C'est un événement assez singulier que l'Académie française ouvrant ses portes, en plein dix-

neuvième siècle, à un Dominicain. Il n'y a que Dieu pour faire de ces choses-là.

Si vous voyez mon frère, vous m'obligerez de lui faire mes amitiés. Veuillez aussi présenter mes hommages à la famille de Moffarts et à Mme la Baronne de Rosen, qui ont bien voulu vous charger de leurs souvenirs pour moi.

J'ai été bien aise d'apprendre que vous poursuiviez le ministère de la prédication, et que vous étiez satisfait de la bénédiction que Dieu répand sur vos travaux.

Veuillez agréer tous mes remerciements, Monsieur l'Abbé, ainsi que l'expression de mes sentiments très distingués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Frères Prêcheurs.



TABLE DES MATIÈRES

Imp. L. Échégut, 2, place du Caire

ERRATA

Page 164, 23e ligne. — Lire : *soucis* au lieu de *soucuis.*

Page 262, 14e ligne. — Lire *soumission* au lieu de *sommission*, et *justice* au lieu de *jutisce.*

Page 263, dernière ligne. — Lire *tous* au lieu de *tout.*

Page 267, 7e ligne. — Lire : *laissé* au lieu de *laisser.* — 8e ligne. — Lire : toutes *les* erreurs au lieu de *toutes* erreurs.

Page 288, 16e ligne. — Lire *élégie* au lieu de *élève.*

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Principaux Ouvrages de M. Harispe

Les Convulsions sociales, 1 vol. in-12 (2e *édition*).

Au Peuple, 1 vol. in-12 (*épuisé*).

Le Veau d'Or, étude sociale, 1 vol. in-12 (*épuisé*).

Finance et Propriété, 1 vol. in-12 (*épuisé*).

Famille et Collège, 1 vol. in-12 (*épuisé*).

Aïnhoa, roman de mœurs basques, 1 vol. in-12 (*épuisé*).

Donibane Lohizun (Histoire d'une Fontaine), 1 vol. in-16, chez Lemerre, édit.

Fontarabie, 1 vol. in-12.

Perkain, drame en cinq actes et en vers, 1 vol. in-32.

Karméla, drame en cinq actes et en vers, 1 vol. in-32.

La Baronne de Tinancourt, comédie en cinq actes et en vers, 1 vol in-12.

La Divine Tragédie (Dieu et son Œuvre), poème, 1 vol. in-4° de luxe, imprimé sur vélin du Marais.

Paris. — Imp. Léon Échégut, 2, pl. du Caire.